TRAITÉ DE L'EXPÉRIENCE EN GÉNÉRAL,

ET EN PARTICULIER DANS L'ART DE GUERIR;

Par M. GEORGE ZIMMERMANN, *D.M.*
Membre des Académies de Berlin, de Munich, de Palerme, de Pesare; des Sociétés de Zurich, de Bâle, de Berne, &c.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

Par M. LE FEBVRE *de V. D. M.*

Non ex vulgi opinione, sed ex sano judicio. BACON.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXIV.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

INTRODUCTION.

Les vrais philosophes, toujours ennemis de l'esprit de parti, se sont fait un devoir essentiel de ne prendre que la vérité pour guide lorsqu'ils ont pu la saisir, ou de la chercher avec autant de franchise que d'empressement lorsqu'elle se déroboit à leurs yeux. Ses intérêts ont été les leurs; & leur franchise trouve encore de nos jours autant d'approbateurs. C'est particuliérement aujourd'hui qu'il n'est plus permis de se produire au grand jour, qu'autant que la vérité peut intéresser en faveur d'un écrivain : titre flatteur que chacun ambitionne, & mérité d'un très-petit nombre d'auteurs.

L'Ouvrage que je publie est un de ces monumens intéressans,

non-ſeulement pour la Médecine ; il peut encore être utile à nombre de perſonnes jalouſes d'éviter l'erreur & la ſurpriſe, & de ſe conduire de maniere à ſe garantir de tout ce qui pourroit préjudicier à leur ſanté. On a reproché à l'Auteur de l'*Avis au Peuple*, d'avoir manqué ſon but, en ce que ſon Ouvrage ſuppoſe dans le peuple, ou au moins dans un certain nombre d'hommes ordinaires, des connoiſſances philoſophiques qui ne s'y ſont jamais trouvées. L'on a eu raiſon. Sans ces connoiſſances, il eſt impoſſible de faire l'application de ſes préceptes ; & un bon remède ne peut devenir qu'un poiſon, faute de connoître exactement les circonſtances qui l'exigent. Ce ſont les moyens de diſcerner ces connoiſſances que M. Z. s'eſt propoſé de faire connoître dans ſon Ouvrage.

M. Z. eſt un de ces hommes nés pour le bien de l'humanité, & qui a eſſuyé, comme tant d'habiles gens, les traits malins des erreurs populaires : auſſi démaſque-t-il bien ces erreurs. Produit par la candeur & la vérité, ſon mérite, reconnu de pluſieurs Académies, s'eſt fait avouer ; & ſes ennemis ſe ſont tus. Habitant d'un pays heureux, où l'eſprit de liberté qui anime toutes les ſciences donne toujours un libre eſſor aux facultés de l'ame, intime ami & imitateur zélé d'un des premiers (*a*) hommes de notre ſiécle, doué de toutes les qualités qui font l'aimable homme, il s'eſt fait connoître par les titres les plus avantageux. Philoſophe prudent, médecin éclairé, citoyen zélé, ennemi de l'erreur ; telles ſont les qualités qui l'ont

(*a*) M. le baron de Haller.

rendu intéreſſant à la ſociété (*a*).

Cet Ouvrage paroît avec quelques changemens que j'ai crus néceſſaires. M. Z. ſçait lui-même qu'on doit certains égards aux maximes des contrées où l'on vit: mais ces changemens n'intéreſſent en rien la médecine. Je me ſuis fait une loi eſſentielle de ne pas toucher aux choſes qui regardoient l'art, de quelque maniere que ce fût. Obligé de ſuppléer aux retranchemens que j'ai faits, j'ai tâché de remplacer, ſoit par les réflexions d'habiles écrivains, ſoit par ce que j'ai cru de plus direct aux vues de l'Auteur. Attaché à la méthode ſévere de la philoſophie Wolfienne, l'auteur ſe répete aſſez ſouvent dans l'original pour ſui-

(*a*) M. Z. médecin à Brugg, canton de Berne, a encore publié d'autres ouvrages très-intéreſſans.

vre l'analyſe de ſes matieres. Les changemens m'ont fourni les moyens de faire diſparoître ces répétitions qui ne plaiſent pas à des lecteurs peu méthodiques dans la ſuite de leurs réflexions. J'en ai laiſſé quelques-unes ; elles ne ſont pas inutiles. Du reſte, je traduis ſans m'attacher à la lettre, cherchant plus à m'approprier les réflexions de mon original, qu'à le rendre mot à mot : c'eſt cependant le même ordre que j'ai ſuivi.

Si l'on peut ſe faire un mérite de prendre l'un ou l'autre grand homme pour modèle, M. Z. auroit ſans doute celui d'avoir bien ſaiſi l'eſprit & les maximes d'Hippocrate, dont il fait un cas particulier. Comme j'ai cru reconnoître dans le cours de cet Ouvrage tous les principes du médecin Grec, je penſe ne devoir

présenter au lecteur les vues du médecin Suisse, qu'en suivant Hippocrate. On verra la conformité de la doctrine : c'est donc ainsi que je vais exposer l'ensemble de tous les principes que l'Auteur détaille sur la nature & les vues de l'expérience. Le lecteur verra en même tems combien la lecture d'Hippocrate est importante. La suite des matieres m'a fait placer dans ce discours quelques grands principes qui ne se trouvent pas dans cet Ouvrage. Je les ai crus nécessaires ici.

« Il est, dit Hippocrate, des » arts dont la connoissance a » coûté beaucoup de peine à » ceux qui les possedent, & très- » avantageux à ceux qui les exer- » cent. Quoique le bien qui en » résulte devienne un avantage » commun pour la société, ces » arts ne sont pas moins pénibles.

» On peut ranger la médecine » parmi ces arts. En effet, le » médecin a toujours ſous les » yeux des objets qui ne préſentent que des dangers : il ne touche rien qui ne ſoit un ſujet » de déplaiſir, & ſemble n'avoir » à moiſſonner que des peines » parmi les maux d'autrui. Par » ſon art, il délivre les malades » des peines, des douleurs, des » maladies, des dangers, de la » mort : mais cet art a des (a) *difficultés*

(a) *De Flatib.* ſect. 3, pag. 79. Foës rend le mot φλαυρα, par *vilia artis*. Chartier, ſon mauvais copiſte, le rend de même. Ce mot ſignifie ici *les difficultés*. Il eſt oppoſé à σπουδαια, *choſes aiſées*. Suidas donne le ſens de φλαυρον, qu'il rend par λυπηρον, *difficultueux*, *fâcheux*, comme il eſt dans Sophocle. Je ſuis l'Hippocrate des Wechels, 1595. Il eſt dans l'Hippocr. de Foës grand nombre d'endroits que celui-ci n'a pas compris, mais ſur-tout lorſqu'il s'agit de phyſique. La plûpart des commentateurs péchent par ce côté-là. Hippocrate avoit mieux obſervé la nature que tous ſes interprètes.

» *ficultés* qu'il n'eſt pas ſi aiſé de
» reconnoître. Elles ſont au-de-
» là de la portée du commun
» des hommes ; car ce n'eſt que
» par un jugement ſain & de la
» pénétration qu'on peut les ap-
» percevoir. Tout ce qui ne de-
» mande que le travail de la
» main, comme la chirurgie,
» n'exige que de l'habitude ; &
» c'eſt toujours le meilleur maî-
» tre dans ce cas-là. Des mala-
» dies obſcures & pleines de dan-
» gers ſe laiſſent moins apperce-
» voir par l'art que par la pen-
» ſée : or c'eſt dans ces cas-ci
» où l'on voit combien l'expé-
» rience l'emporte ſur l'igno-
» rance. »

Ceux qui ſe ſont fait un nom dans les premiers âges de la médecine, avoient trop peu de connoiſſances pour faire ces réflexions d'Hippocrate. Mélampe,

Podalire, Machaon, Esculape, & tous les autres, si nous en exceptons peut-être Orphée, se bornoient à sçavoir faire un cataplasme avec quelques simples, du vin, de l'huile & de la farine. Leur théorie n'alloit pas plus loin; c'étoient des chirurgiens empiriques, qui n'avoient encore l'art de raisonner sur les circonstances des maladies, qu'autant que quelques plaies guéries par quelques heureuses tentatives, les mettoient en état de réitérer les mêmes manœuvres dans des cas qu'ils croyoient semblables. L'erreur étoit sans doute le plus souvent la conséquence de leur pratique aveugle. Ce fut cependant ce qui contribua à les rendre plus habiles. On ne se trompe jamais (*a*), dit Hippocrate, quand

(*a*) *De Fract. in comm. Palladii*, sect. 6, pag. 200.

on ne réfléchit pas pour ſçavoir prendre ſon parti ; c'eſt toujours ainſi qu'on ſe conduit quand on n'eſt pas inſtruit. La médecine ne pouvoit donc pas être regardée comme un art bien difficile dans ces premiers âges.

Si ces réflexions n'ont pas dû être le partage de ces anciens chirurgiens empiriques ; on peut dire que d'un autre côté, la plûpart de ceux qui ſe livrent à cette étude, ou ne penſent pas plus loin qu'Eſculape, ou ſemblent ſe faire de la médecine des idées peu différentes pour la pratique. On diroit, à les entendre, que la médecine & la raiſon ſont deux choſes abſolument étrangeres l'une à l'autre ; & qu'une tentative haſardée eſt un parti auſſi ſûr, que de réfléchir le plus mûrement ſur tout ce qu'il faut conſidérer. Il eſt vrai que

certaines circonſtances paroîtroient favoriſer cette opinion, & que tous les jours on eſt obligé de prendre de nouvelles routes dans la pratique de l'art. Hippocrate nous en prévient lui-même en pluſieurs endroits. Certains cours de ventre, dit-il, ſembloient exiger un traitement tout contraire aux *principes*, *παραλογον*, (*a*) ou *à la raiſon*. Fernel ne vouloit pas non plus de méthode trop rigoureuſe.

Ceci ne vient nullement à l'appui de l'opinion qu'ont eue de tout tems les empiriques : opinion qui n'a d'autre autorité que l'ignorance toujours (*b*) prête à admirer ceux qui en impoſent le plus adroitement. Si certaines circonſtances obligent un médecin éclairé de s'écarter des routes ordi-

(*a*) *Epid.* liv. 2, pag. 101.
(*b*) *De Vict. rat.* liv. 1, ſect. 4, pag. 13.

naires, ce n'eſt jamais par des raiſons contradictoires; comme il faudroit que cela fût, ſi l'on avoit quelque choſe de réel à objecter dans le cas où un médecin prudent diſtingue l'une de l'autre des choſes qui n'ont qu'une identité ſuppoſée dans l'eſprit des ignorans. C'eſt juſtement dans ce cas où ſe fait voir l'habile homme : car les vraiſemblances en impoſent tous les jours (*a*) aux médecins les plus expérimentés, ou les jettent dans de très-grands embarras : tant il eſt difficile de ſaiſir par le raiſonnement la voie qu'il faut tenir.

Depuis que la médecine a pris certaine forme, & a été éclairée par le raiſonnement, on lui a néanmoins toujours reproché de ſe conduire plutôt au haſard, qu'avec

(*a*) *De Arte*, ſect. 1, pag. 4, &c.

cette certitude que l'on exige dans tous les arts. « Je ne diſconviens » pas, (*a*) dit Hippocrate, que » ceux qui ont été guéris n'aient » eu du bonheur; mais comment » rapporter la guériſon à d'autre » cauſe qu'à l'art, puiſque ceux » qui ſe ſont guéris par ce ſe- » cours, n'ont recouvré la ſanté » qu'en ſe conformant à ce que » le médecin leur avoit preſcrit? » Ces gens ont donc regardé le » haſard comme un vain phan- » tôme. En effet, tout ce qui a » lieu ſuppoſe toujours une rai- » ſon (*b*) ſuffiſante, & une fin » déterminée : mais le haſard ne » ſuppoſe rien; donc il n'en peut » rien réſulter. Ce haſard n'eſt » donc qu'un vain nom. La mé- » decine au contraire, loin de ſe » conduire ainſi, ſuppoſe tou-

(*a*) *Ibidem*, page 5.
(*b*) Grand principe.

» jours certaine prévoyance pour » base de sa conduite, & prouve » la réalité de ses principes par » les effets résultans de ses opé- » rations. »

Quoique les premiers médecins aient nécessairement été des empiriques, puisqu'ils n'avoient pas encore des faits assez nombreux pour en établir des principes, leur conduite prouve néanmoins que la médecine n'est pas un art purement arbitraire. La réitération des mêmes cas, ou des cas semblables, parut sans doute exiger de leur part la même conduite : leur honneur y étoit intéressé. Leurs réussites devinrent ainsi les principes de leur théorie médicale, & de leur expérience. Ils s'apperçurent donc qu'il y avoit certaines règles à suivre, ne fût-ce que dans le changement du ré-

gime : car c'eſt par-là que l'art a commencé.

Plus on eut lieu de revoir les mêmes cas, plus on fut en état d'entrevoir les différences des autres circonſtances. La médecine étoit alors comme une plante qui jetoit quelques branches, mais dont on ignoroit encore la valeur. La branche à bois ou à fruit ne ſe diſtinguoit pas : ce n'étoit que d'une plus longue expérience qu'on devoit attendre ce diſcernement. Les mêmes cas firent cependant voir quelques-uns des rapports individuels, ou certaines différences, quoiqu'obſcurément apperçues. La nature des ſimples qu'on joignit au changement du régime, commença à ſe mieux découvrir par les effets, & on jugea de leurs qualités ſenſibles. On ſe fit une eſpece

de catalogue des maladies connues, des remèdes qui en avoient triomphé : on remarqua les ſymptômes ; mais l'expérience étoit encore trop bornée pour en connoître les indications & la fin, & ce qu'il y avoit de naturel ou non, ou produit par les remèdes qu'on mettoit en uſage. Tels furent les progrès de l'expérience juſqu'au tems des rédacteurs des formules de Cnide, dans leſquelles on avoit rédigé tout ce que l'on avoit découvert ſur les maladies, mais toujours vues comme des cas particuliers.

On ſent aiſément que ces premieres obſervations étoient inſuffiſantes pour former un vrai médecin, parce que le raiſonnement n'y avoit preſque aucune part. Les ſciences ne prennent

jamais d'accroiſſement, qu'autant que l'eſprit humain ſe replie ſur lui-même, & les ſuit dans leurs différens degrés. En effet, l'expérience nous prouve que l'eſprit humain reſte auſſi borné lorſqu'il ignore l'art d'apprécier ſes propres facultés & de raiſonner ſur les découvertes, que lorſqu'il veut raiſonner avant de les avoir faites. Voilà pourquoi les ſiécles barbares ont duré ſi longtems, & reparoiſſent par intervalles. Les rédacteurs des formules de Cnide, trop peu éclairés ſur l'art de raiſonner, ne pouvoient donc pas généraliſer les cas individuels qu'ils avoient remarqués, & en déduire des principes conſtans : c'eſt auſſi ce que que nous fait ſentir Hippocrate. L'homme (*a*) le moins inſtruit de la médecine étoit en état

(*a*) *De Rat. vict. in acut.* ſect. 4, p. 52, &c.

d'exécuter leur travail, en ſuppoſant qu'il ſçût ce qu'un tel malade ſouffroit dans tel ou tel cas. Mais ces médecins ignoroient l'art de connoître & de prédire ce qui ne ſe connoît pas par le dire des malades.

Les connoiſſances nouvelles ſe prêterent mutuellement du jour. On entrevit certaine liaiſon & des rapports directs entre les cas individuels : mais la théorie n'étoit encore que des conjectures. On eut l'avantage de ſentir qu'il falloit douter, au moins ſur la nature des maladies internes, qu'on traitoit auparavant au haſard ; comme ſi on les connoiſſoit pertinemment, parce qu'on ne pouvoit pas mieux faire : le doute fit raiſonner, & le raiſonnement vint éclaircir le doute qui l'avoit fait naître.

Mais les obſervateurs plus inſ-

truits furent exposés à de nouveaux inconvéniens. On les chargea, en qualité de gens éclairés, non-seulement de guérir les malades, on voulut même qu'ils ne trouvassent aucune (*a*) maladie incurable. L'impossibilité de répondre à ces vues fit aussitôt traiter leur art de supercherie ; on les regarda comme des fourbes, & on nia la réalité de leur art. Comme le peuple n'ignore pas tout ce que sçait le médecin, & que d'ailleurs, dans ces âges, le premier venu avoit autant de connoissances que les médecins, lorsqu'il connoissoit les faits, on se croyoit d'autant plus en droit d'attaquer les médecins parmi lesquels on pouvoit se ranger. On fit donc mille reproches aux gens de l'art ; on

(*a*) *De Arte*, sect. 1, pag. 5, &c.

leur attribua même, comme de nos jours, les ſuites funeſtes des maladies : toutes les fautes que les malades ou les aſſiſtans commettoient dans l'ordre du régime & dans l'adminiſtration des médicamens, étoient autant d'armes dont on ſe ſervoit contr'eux. On avoit autant de connoiſſances que les médecins : mais on vouloit qu'ils en ſçuſſent davantage, ce qui étoit encore impoſſible alors.

Hippocrate parut, avec l'eſprit le plus juſte qui ſe ſoit jamais vu ; joignant d'ailleurs à l'examen le plus attentif de tous les phénomènes de la nature, la force du raiſonnement la plus convaincante. Il répondit à tous ces (*a*) reproches, en fit ſentir les raiſons mal-fondées ; prouva la réalité de ſon art ; convint

(*a*) *De Arte*, ſect. 1, pag. 4, 5, &c.

avec

avec franchiſe (*a*) des découvertes avantageuſes de ſes prédéceſſeurs ; oſa dire ſon ſentiment ſur leurs erreurs ; rectifia leur théorie ; réforma leur pronoſtic ; n'établit aucun principe de pratique, qu'en raiſonnant d'après des faits ; ne confiant même le ſoin de ſes malades (*b*) qu'à des diſciples éclairés, pour éviter tout reproche.

Quoiqu'il en ſoit, dit-il, de la médecine comme de tous les autres arts relativement à ceux qui les pratiquent, & qu'il y ait par conſéquent des gens plus habiles les uns que les autres, il eſt conſtant que la médecine eſt un art connu, & même (*c*) en totalité ; de ſorte qu'elle ne dépend

(a) *De Rat. vict.* liv. 1, ſect. 4, pag. 67 ; *de priſcâ Med.* ſect. 1, page 13.

(b) *De decenti Habitu*, ſect. 1, page 27.

(c) *De Loc. in hom.* ſect. 4, pag. 94 ; *de priſcâ Med.* pag. 9.

plus du hasard : ses principes sont établis : la voie des découvertes est connue ; il ne s'agit plus que de bien sçavoir la tenir, & chercher par le raisonnement à en pousser les progrès. Ainsi, loin de rejeter les découvertes de l'ancienne médecine, je soutiens qu'il n'est pas possible, ajoute-t-il, de rien découvrir de nouveau que par la voie qu'elle a tenue, en y joignant le raisonnement. Celui qui prétend le contraire, abuse les autres après s'être abusé lui-même.

Il ne faut cependant pas conclure (a) de-là que la médecine soit un art si facile à pratiquer ; quoique ses principes soient constans, on ne peut rien déterminer de fixe à la rigueur dans les cas particuliers. Nous tâchons d'approcher de la vérité par le (b)

(a) *De Loc. in hom.* pag. 91.
(b) *De prisc. Med.*

raiſonnement : tantôt nous (*a*) faiſons une choſe ; tantôt nous prenons un autre parti, faiſant attention (*b*) à ne pas nuire, ſi nous ne pouvons pas être utiles. Si nous attaquons les principes morbifiques par des principes contraires, nous n'employons les contraires qu'avec (*c*) réſerve, & même avec interruption. Nous ne croyons rien légérement ; nous ne négligeons (*d*) rien : tantôt nous nous (*e*) hâtons, tantôt nous temporiſons, ou nous n'agiſſons que par intervalles.

(a) *De Loc. in hom.* pag. 91.

(b) *Epid.* liv. 1, pag. 22.

(c) *Epid.* 6, ſect. 2, n° 18.

(d) *Ibidem*, n° 17. Nous voyons, en effet, tous les jours ce que Scribon. Larg. nous rapporte : *Animadvertimus ſæpè inter contentiones medicorum quoſdam humiles & alioquin ignotos, ac ne ad fines quidem hujus profeſſionis (medicæ) medicamento efficaci dato, protinùs velut præſenti numine omni periculo liberâſſe ægrum.*

(e) *De Medico*, ſect. 1, pag. 21.

Nous employons (*a*) les grands remèdes contre les grands maux, les petits contre les petits; obſervant que, ſi le ſujet qui a une grande maladie eſt foible, il ne lui faut que des remèdes convenables à ſes forces, quelle que ſoit ſa maladie; & que c'eſt plutôt par le peu d'activité naturelle (*b*) d'un médicament qu'il faut le regarder comme foible, que par la diminution des doſes.

Comme nous ſçavons que ce n'eſt (*c*) que la nature qui guérit les maladies, lorſqu'elle peut encore prévaloir ſur les cauſes qui ont troublé ſes fonctions, & que d'ailleurs (*d*) elle ne peut pas prévaloir à tout âge, ou ſouvent (*e*) ne le peut qu'à certain

(a) *De Loc. in hom.* pag. 90-91.
(b) *Ibidem*, pag. 93.
(c) *Epid.* 6, ſect. 5.
(d) *Aphor.*
(e) *Epid.* 6, ſect. 5, n° 6. Voyez Galien ſur cet endroit.

âge, nous sommes instruits par-là qu'il est des maladies incurables d'elles-mêmes, & d'autres qu'il vaut mieux ne pas tenter de (*a*) guérir, de peur de faire succomber la nature, en occasionnant (*b*) le transport de la matiere morbifique sur des parties qui n'en pourroient pas soutenir l'impression. Conséquemment, avant d'entreprendre une cure, il faut examiner les circonstances, pour (*c*) prévoir les suites de la guérison; & se bien persuader que les mêmes médicamens n'ont pas sur tous les sujets la même (*d*) vertu indifféremment; qu'il faut donc (*e*)

(a) *De Humorib.* pag. 19, sect. 2.
(b) *Epid.* 6, sect. 4, n° 3. *Epid.* 2, p. 81-114.
(c) *Epid.* 1, pag. 22.
(d) *Epid.* 2, pag. 103.
(e) Voyez Galien, sur le passage précédent, sect. 7, pag. 104. *Epid.* 2, τινα δε, &c.

avoir égard à tout ce qui peut concerner le ſujet. Le point eſſentiel eſt de ſeconder la nature, ou de la laiſſer agir ; car ſans (*a*) ſçavoir ce qu'elle fait, elle fera toujours ſon devoir. C'eſt en vain qu'on (*b*) eſpere du ſuccès, ſi l'on n'eſt pas d'accord avec elle.

Le médecin doit donc connoître la (*c*) nature en général, & en particulier (*d*) celle de l'homme. Ce n'eſt même que dans l'enſemble (*e*) des connoiſſances néceſſaires à un médecin, que ſe trouve la plus exacte connoiſſance de la nature.

Par la nature en général, nous

(a) *De Aliment.* ſect. 4, pag. 51. Arétée, Galien, Rega, &c. font de l'avis d'Hipp. J'ai examiné ce point dans le corps de l'ouvrage.

(b) *Lex.* ſect. 1, pag. 2.

(c) *De priſc. Med.* ſect. 1, pag. 18.

(d) *De nat. hom.* ſect. 3, pag. 3.

(e) *De priſc. Med.* pag. 18.

entendons l'aſſemblage de tous les êtres, tellement liés & ſubordonnés les uns aux autres (*a*), qu'il n'eſt pas poſſible qu'un être quelconque exiſte ſans tous les autres, ou qu'il s'anéantiſſe ſans que toute la nature tombe en même tems dans le néant. C'eſt la même néceſſité qui fixe l'exiſtence des uns & des autres.

Tous les êtres ſont déterminés (*b*) par des attributs particuliers. Comme on doit conſidérer dans chaque être ſes attributs eſſentiels (*c*) & ſa forme, on doit auſſi s'appercevoir qu'il n'eſt entr'eux de rapports de priorité que dans la (*d*) maniere d'exiſter : le développement de leurs parties

(a) *De Nat. hom.* pag. 7. *De Vict. rat.* liv. 1, ſect. 4, pag. 8.
(b) *De Nat. hom.* pag. 5.
(c) *Ibid.* pag. 5.
(d) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 14.

constitutives ne se fait qu'à proportion (*a*) que le feu élémentaire en accélère plus ou moins l'accroissement, par les principes qu'il y porte & qu'il y réunit. Mais il ne faut (*b*) considérer la production d'un nouvel être, que comme un nouveau mélange de principes préexistans, & les mêmes, quoique différemment combinés. La mort ou la destruction apparente d'un être n'est non plus que la (*c*) dissolution ou la désunion des principes combinés; car rien ne périt dans la nature. Les principes ne se com-

(a) *Ibid.* Cette réflexion est remarquable. MM. Nollet & Jallabert ont confirmé cette théorie d'Hipp. par des expériences d'électricité. Ils ont remarqué que les plantes & les grains qui végétoient dans de l'eau ou de la terre électrisée, poussoient beaucoup plus vîte : or la matiere électrique n'est certainement que le feu élémentaire.

(b) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 9.

(c) *Ibidem.*

binent (*a*) qu'autant qu'ils ont d'affinité entr'eux ; autrement ils reſtent toujours ſéparés. Comme il en eſt de tous les êtres de la nature, de même que de l'homme, il ne ſe fera aucune production (*b*) dans la nature, que par la juſte proportion des principes néceſſaires à chaque être individuel. Dès qu'un (*c*) principe vient à prédominer ou à faire départ, auſſitôt il arrive une altération à chaque eſpece d'être où cela a lieu : les principes ſe déſuniſſent tôt ou tard ; chacun d'eux (*d*) revient à ſon état de ſimplicité, & auſſitôt ils forment de nouvelles combinaiſons, parce que chaque principe

(a) *De Nat. hom.* ſect. 3, pag. 4. *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 9.

(b) *Ibidem.*

(c) *Ibid.* pag. 4, 5. *De priſc. Med.* p. 14.

(d) *De Nat. hom.* pag. 4. *De Vict. rat.* l. 1, p. 10, διακρίνεται, καὶ ἅμα συμμίσγεται.

eſt toujours dans certains rapports avec la totalité (*a*) des êtres, & la totalité avec tous les êtres en particulier.

Comme il eſt impoſſible d'être médecin ſans connoître (*b*) l'homme phyſique & moral, le médecin doit donc rapporter là toutes ſes études : mais ne point ſe livrer à des ſpéculations (*c*) de pure curioſité, & dont il ne réſulte jamais aucune connoiſſance certaine. Tout ce qui n'eſt qu'opinion & non (*d*) appuyé ſur aucun fait, n'eſt qu'une preuve d'impéritie. Ainſi un médecin qui ne ſe conduit que d'après des opinions, eſt (*e*) répréhenſible,

(a) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 9, ἕκαστον πρὸς πάντα, &c. Foës n'a pas compris cet endroit.

(b) *De Nat. hom.* pag. 3. *De priſ. Med.* pag. 18.

(c) *Ibid.* pag. 9.

(d) *De decenti Habit.* ſect. 1, pag. 25.

(e) *Ibidem.*

parce qu'il ne tend qu'à la perte des malades. Un médecin, qui, loin de ſuivre aveuglément la crédulité du vulgaire, joint la philoſophie à la médecine; & ne fait qu'un tout des deux, qui examine & ſçait ſe rendre compte de ce qu'il voit & de ce qu'il entend, eſt (a) ſur terre une eſpece de divinité.

L'homme, ouvrage d'une intelligence ſuprême (b), auſſi-bien que toute la nature, eſt un être compoſé d'un corps (c) & d'un principe intelligent, inviſible, qui fait partie de lui-même. A meſure que le corps prend de l'accroiſſement, ce principe intelligent *ſe développe & ſe* (d)

(a) *Ibid.* ισοθεος.
(b) *De Vict. rat.* liv. 1. pag. 13, 11.
(c) *Ibid.* ἀφανης, ἐκ παιδος ἐς ανδρα.
(d) ανθρωπȣ ψυχη φυεται μεχρι θανατȣ, *Epid.* 6, ſect. 5, n° 5, le mot φυεται, ſignifie

perfectionne jusqu'à la mort. Le corps est formé de la partie *la plus robuste* de nos humeurs (a) ou de tous nos principes, qui se réunissent pour cet effet ; & il végete comme l'arbre & les plantes. La semence de la femme (b) est aussi prolifique que celle de l'homme, & tous deux contribuent également à la génération. Outre les quatre humeurs principales de l'homme, il faut (c) encore considérer chez lui d'autres principes. Nous y remarquons en effet des principes doux, amères, salins, acides, acrimonieux, austères, insipides, & grand nombre d'autres.

proprement *s'engendre*, ou *végete*. Voyez ci-après

(a) *De Genit.* sect. 3, pag. 11, 12. *De Nat. pueri*, pag. 22, 26.

(b) *De Genit.* pag. 13. *De Nat. pueri*

(c) *De priscâ Med.* pag. 14, 17.

Plus les différens (*a*) principes qui compofent nos corps fe réuniffent en grand nombre, & fe combinent intimement, plus le mélange en eft doux & fain, moins auffi les principes ont d'énergie en particulier.

Tant que ce mélange parfait (*b*) fubfifte en quantité & en qualité, l'homme jouit d'une fanté parfaite : mais, fi quelques-uns de ces principes pèchent ou par défaut, ou par excès, ou par qualité, ou fe féparent des autres pour être (*c*) abandonnés à eux-mêmes, alors les uns ou les autres fe manifeftent par leurs qualités particulieres, & le défordre en eft la conféquence. Non-feulement la partie d'où un principe

(a) *Ibid.* pag. 17.
(b) *De Nat. hom.* pag. 4.
(c) *De prifcâ Med.* pag. 14. *De Nat. hom.* pag. 5.

s'est écarté souffre ; celle sur laquelle il s'est jeté, en éprouve aussi du trouble & de la douleur. Mais c'est sur-tout par leurs (a) qualités, que ces principes livrés à eux-mêmes sont nuisibles.

Tous les différens principes qui constituent notre être individuel (b), sont déterminés dans leurs rapports & leur maniere d'être, de même que ceux de tous les autres êtres de la nature: ce qui constitue l'homme (c) doit donc toujours être *tel*, jusqu'au moment où il paie à la nature (d)

(a) *De prisc. Med.* pag. 17, ἀπὸ δυνάμιων. En effet la surabondance d'une humeur quelconque n'est pas une maladie, & ne le devient pas, si on s'y prend à temps; au lieu que les qualités des humeurs s'alterent quelquefois si promptement, qu'il n'y a plus de remède : comme on le voit dans les maladies malignes ou pestilentielles. Ce principe d'Hippocrate est bien vu.

(b) *De Nat. hom.* pag. 4.

(c) *Ibid.* pag. 5.

(d) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 10.

le tribut fatal résultant de sa constitution : car tout paroît (a) & disparoît par la même loi. Cette (b) multiplicité de différens principes dont nos corps sont formés, agissant (c) continuellement les uns sur les autres, cette circulation (d) non-interrompue des humeurs qui vont & viennent sans cesse du centre à la circonférence, ou des parties internes aux parties externes, & *vice versâ*, mais sur-tout si rapidement dans la jeunesse ; cette réparation & cette perte alternative de substance qui se détruit d'autant plus (e) promptement, qu'elle est plus aisément assimilée

(a) *De Nat. hom.* pag. 4.
(b) *Ibidem.*
(c) *De Morbo. sacr.* pag. 94.
(d) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 13. *De Ossium nat.* s. 4, pag. 59. *De Nat. hom.* pag. 9. *De Alim.* sect. 4, p. 50, quoi qu'en dise Pitcarn.
(e) *De Alim.* pag. 52.

à nos principes ; enfin, ce feu élémentaire qui (*a*) fait l'ame de tous nos mouvemens, & qui *donne le branle à tout*, τὸ ἡγεύμενον, ſont autant de cauſes innées de l'altération de nos corps. Tantôt c'eſt la chaleur (*b*) qui agit avec le concours d'un principe acrimonieux, amère, acide, muriatique, & autres matieres vicieuſes de ce genre; tantôt c'eſt la perte de cette chaleur innée qui concourt à nous détruire avec d'autres puiſſances internes; de ſorte que les principes (*c*) qui nous ont donné l'exiſtence, deviennent pareillement la cauſe de nos maladies, de leurs ſolu-

(a) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 13. *De priſc. Med.* pag. 16.

(b) *Ibid.* Cet endroit prouve qu'Hippocrate ne méritoit pas qu'on lui reprochât de déduire toutes les maladies des quatre humeurs principales.

(c) *De Genit.* pag. 12.

tions avantageuſes ou funeſtes. Ce qui fait le ſalut d'un individu fait la perte de l'autre : une maladie (a) ſe guérit par la même cauſe qui la produit. Il n'eſt aucun individu qui n'ait en lui-même le principe de ſon rétabliſſement, & les puiſſances néceſſaires pour y parvenir, ou pour ſe détruire de ſa nature.

Les opérations de la nature ayant été déterminées par (b) l'Être ſuprême, la nature agit toujours pour le mieux. La Divinité faiſant tout pour le mieux, nous a auſſi (c) donné l'intelligence néceſſaire pour imiter ſes opérations à certain point. Mais, comme le plus ſouvent nous ne ſommes que des imitateurs aveugles, nous nous preſcrivons une

(a) *De Morb. ſacr.* pag. 94.
(b) *De Vict. nat.* liv. 1, pag. 11.
(c) *Ibidem.*

maniere d'agir contraire aux lois de la nature.

Quoique le principe intelligent qui nous anime ſoit le (*a*) même dans tous les individus, conſidéré à ſon origine, l'homme qui réſulte de la réunion du principe intellectuel & du principe matériel n'eſt cependant pas le même. La différente proportion de ſes principes fait celle d'un Therſite & d'un Achille; différence (*b*) qui ſe fait toujours appercevoir, à moins que la maniere de vivre n'étouffe l'heureux germe dans la jeuneſſe. De-là vient auſſi la différence qu'il y a dans la (*c*) maniere de ſentir, & dans l'induſtrie de chaque homme.

Puiſqu'un corps differe d'un (*d*)

(a) *Ibid.* pag. 14.
(b) *Ibid.* & pag. 15.
(c) *Ibid.* & pag. 11.
(d) *De Flatib.* ſect. 3, pag. 80.

corps tant par la différente proportion de ſes principes, que par leurs (a) qualités mêmes, les différens individus n'éprouveront pas la même impreſſion des cauſes morbifiques. Les cauſes qui nuiront à certaine eſpece d'animaux, pourront ne pas nuire à une autre. La variété du naturel & du tempérament, tant dans les êtres d'une même eſpece que dans ceux d'une eſpece différente, nous donne lieu de conſidérer nombre de choſe & de circonſtances, comme autant de cauſes plus ou moins avantageuſes au bien-être phyſique & moral de l'homme.

L'expérience nous prouve que la figure (b) & la forme extérieure de l'homme, les qualités de l'eſprit & du caractere, les mœurs

(a) *De Aëre loc.* &c. pag. 76-77, &c.
(b) *Ibid.* pag. 78.

varient ſelon les différentes régions & la maniere de vivre. Un médecin doit donc être inſtruit (a) de ce qui concerne la ſituation des lieux, la nature du ſol, l'air, les eaux, les vents irréguliers, périodiques, ordinaires : c'eſt ce qu'on trouvera traité auſſi clairement qu'on peut le déſirer dans le Traité de l'*air, des lieux & des eaux*. Il ne s'agit que d'en ſçavoir faire l'application dans le beſoin. Les livres des Epidémies fourniront les exemples où l'on verra nombre d'effets de ces différentes cauſes. Mais en général, il faut faire attention de ne pas prendre pour cauſe nuiſible (b), ce qui aura peut-être été un avantage réel. Cette mépriſe n'eſt pas rare ; chacun n'eſt (c) pas auſſi en état

(a) *Ibid. & de Vict. rat.* liv. 2, *initio*, & ailleurs.

(b) *De priſcâ Med.* pag. 18.

(c) *De Arte*, pag. 4.

qu'on le penſe, de juger de ce qui eſt utile ou nuiſible; quand & à qui cela peut devenir tel.

Les différentes ſaiſons (*a*) méritent encore une attention particuliere, ſoit comme cauſes générales, ſoit comme cauſes ſpéciales, par rapport aux tempéramens & aux différens âges. En effet, l'expérience nous apprend que même les forces (*b*) de l'eſtomac varient ſelon les diverſes conſtitutions des ſaiſons. Si les changemens des ſaiſons produiſent une maladie (*c*) commune à toute une contrée, toutes les maladies particulieres qui paroîtront alors par d'autres cauſes, ſe ſentiront de la maladie commune dont la cauſe prévaut

(a) *De Aëre l. & Aq.* page 64. *De Humorib.* pag. 18, 19.

(b) *Ibidem.*

(c) *Ibid.* Endroit digne de remarque, auſſi bien que le ſuivant.

ſur les cauſes des maladies particulieres. Quand une (*a*) année entiere ſe ſent de la température de telle ou telle ſaiſon qui prédomine alors, les maladies des autres ſaiſons prennent en général le caractere particulier aux maladies de la ſaiſon prédominante.

Plus les changemens des ſaiſons ſont imperceptibles (*b*), moins il y a à craindre pour la ſanté. Plus ces changemens ſeront ſubits & conſidérables, plus les effets en ſeront dangereux. En général, tout changement (*c*) conſidérable eſt nuiſible, qu'il vienne du froid ou de la chaleur, de la ſéchereſſe ou de l'humidité, de réplétion ou d'inanition.

(a) *Ibid.* pag. 19. Le Traité des Humeurs eſt plein de grands principes, qui ne ſont le fruit que d'une expérience conſommée.

(b) *Ibidem.*

(c) *De Loc. in hom.* pag. 92.

Comme les quatre ſaiſons prédominent à leur (*a*) tour pendant l'année, il faut auſſi conſidérer les (*b*) effets ſucceſſifs qui en réſultent ſur nos différentes humeurs principales, telles que le ſang, la bile, la pituite, &c. non qu'il faille déduire immédiatement de ces quatre humeurs toutes les maladies, comme autant d'effets directs de leur dépravation ſeule, ce que nous avons vu plus haut. L'expérience nous apprend donc que les humeurs (*c*) prédominent à leur tour dans la révolution des quatre ſaiſons. Mais il faut conſidérer la choſe (*d*) comme ſuſceptible de plus & de moins; & c'eſt toujours avec cette reſtriction qu'un médecin doit conſulter le rapport qu'il y a (*e*) en-

(a) *De Nat. hom.* pag. 7.
(b) *De Humorib.* pag. 14, 17.
(c) *De Nat. hom.* pag. 6, 7.
(d) *Ibid.*
(e) *Ibid.*

tre les diſpoſitions des humeurs, & la ſaiſon qui leur eſt analogue.

Les effets des ſaiſons contraires ſont auſſi ceſſer ceux des cauſes contraires à la nature de ces ſaiſons : voilà pourquoi (*a*) l'hiver met fin aux maladies d'été, & l'été à celles de l'hiver ; & ainſi de l'automne & du printems, à moins que ces (*b*) maladies n'aient un période fixe pendant lequel elles ſe terminent, avant de paſſer d'une ſaiſon à l'autre. Mais toute (*c*) maladie qui paſſera ſon période, ou la ſaiſon qui devroit la faire ceſſer, pourra auſſi durer toute l'année.

Quoique les effets paſſagers des changemens journaliers de la température ſoient en général de peu de conſéquence par rapport aux cauſes des maladies, on ne doit pas négliger de les

(a) *Ibid.* (b) *Ibid.* (c) *Ibid.*

observer par rapport aux ſuites & aux criſes des maladies. Il en eſt même (a) des quatre parties du jour comme des quatre ſaiſons, les maladies y ſont dans des états bien différens. La plûpart des maladies chroniques finiſſent en automne, qu'on peut comparer au tems du ſoir : c'eſt auſſi vers le ſoir que les paroxyſmes des maladies arrivent preſque toujours. Le printems, qu'on peut comparer au matin, eſt la moins dangereuſe des quatre ſaiſons ; & l'automne au contraire la plus funeſte, auſſi-bien que le ſoir l'eſt le plus des quatre parties du jour.

En général, lorſque les ſaiſons (b) ſont bien réglées, les maladies parviennent aiſément à

(a) *Epid.* pag. 75-76. Voyez Foës, & *Epid.* liv. 6, ſect. 6, n° 26.
(b) *Epid.* 2, *ibid. Aphor.* 8, liv. 3.

leur état, & la ſolution s'en fait aiſément. Les ſaiſons irrégulieres produiſent des effets contraires.

Après s'être bien inſtruit de ce qui concerne les effets des changemens (*a*) ſucceſſifs des ſaiſons, de leurs (*b*) excès, des conſtitutions (*c*) journalieres (*d*), annuelles; les effets des vents (*e*) chauds, froids, ſecs, humides, & des principes dont ils peuvent être chargés (*f*) par la nature des lieux ſur leſquels ils paſſent; on doit conſidérer les cauſes de ces maladies épidémiques terribles qui ravagent des provinces entieres, & paſſent ſouvent dans les pays les plus éloignés. La

(a) *Aphor. ibid.* 19-23.
(b) *Ibid.* 11-14.
(c) *Ibid.* 17.
(d) *Ibid.* 15, 16.
(e) *Ibid.* 17, 5.
(f) *De Vict. rat.* liv. 2, pag. 21. Cet endroit n'eſt pas d'un phyſicien ignorant.

cause de ces (*a*) maladies est dans les qualités sensibles de l'air, dont une (*b*) excrétion morbifique se décharge sur nos corps. Chaque espece d'animaux, & même les individus de chaque espece, différant par leurs principes constitutifs, ces causes délétères ne les affecteront pas tous, ni également en même tems; ce sera toujours (*c*) à proportion que ces principes malins seront plus ou moins contraires à ceux des individus. Voilà pourquoi c'est tantôt une espece, tantôt une autre qui en est attaquée. Ces maladies, quoique dépendante d'une cause (*d*) particuliere, n'en sont pas moins l'effet d'une cause

(*a*) Voyez, *De Nat. hom.* pag. 78. Ces réflexions sont d'un habile maître.
(b) *Ibid. De Flatib.* 80.
(c) *De Flatib.*, pag. 80.
(d) *Epid.* liv. 2, pag. 73.

naturelle : car il n'eſt (*a*) aucune maladie qui vienne plutôt qu'une autre d'un effet immédiat de la Puiſſance divine; ou, ſi on le veut, elles ont toutes une origine également divine ou naturelle.

Ces maladies extraordinaires ne ſeront (*b*) point ſuſceptibles de l'ordre & de la ſuite des maladies ordinaires. Leurs différens périodes, leurs ſymptômes n'auront rien de régulier; les criſes y ſeront difficiles ou funeſtes, ou la nature ſuccombera, ſans pouvoir produire aucun effort avantageux, par rapport au trouble extrême où ſeront toutes les fonctions. Enfin, l'on voit paroître dans ces épidémies peſtilentielles tous les ſymptômes (*c*) des au-

(a) *De Morbo. ſac.* pag. 85, 87, 91, 97.

(b) *Epid.* liv. 2, pag. 73. *Epid.* liv. 3, pag. 168-9.

(c) *Omnia vel maximè horrenda in peſte, &c. Aëtius Tetrab.* ſect. 1, c. 95. C'eſt ce qu'on voit tous les jours.

tres maladies en un clin d'œil, & le malade périt aussi-tôt. Le succès du traitement de ces maladies dépendra de l'observation que l'on peut voir, *de Nat. Hom.* p. 78, & des lumieres que quelques expériences auront données.

Nous venons de dire que les maladies étoient toutes naturelles : cependant il y a eu de tout tems des gens fourbes ou superstitieux qui, loin (*a*) de ne pas se livrer au peuple, comme Hippocrate le conseille au médecin, & d'abhorrer tout (*b*) principe superstitieux, se sont fait un devoir de controuver mille impostures pour favoriser les erreurs populaires. Ces gens, que l'appât (*c*) d'un gain sordide engage

(a) *De decent. Hab.* pag. 25.
(b) *Ibid.*
(c) *De Arte*, p. 3. *De Morb. sac.* p. 86.

à déclamer contre les médecins, & qui n'ont que l'impéritie à oppoſer aux amateurs de l'humanité, ſe flattent impudemment d'opérer mille prodiges, & de renverſer même (*a*) les lois de la nature. Mais rappelons leur dire à l'examen de la (*b*) vérité, nous verrons combien ils ſont en contraſte avec la raiſon & la nature. Ce qui fait que le peuple donne dans ces abus, c'eſt qu'il s'imagine que les ſciences ne ſont nées que de l'opinion; au lieu qu'il n'eſt aucune ſcience qui ne doive être (*c*) fondée ſur des faits ou ſur des principes poſitifs. Le peuple n'eſt pas non plus en état de juger des opérations de la nature. Les charlatans ou les impoſteurs le ſçavent trop bien. Il ſera donc toujours aiſé de ſup-

(a) *Ibid.*
(b) *De Decent. hab.* pag. 24-5.
(c) *Ibid.* pag. 25.

poser des prodiges devant des idiots. La nature ne se connoît que par l'étude (*a*) & l'observation : l'étude n'est même que le moyen de commencer. Ce n'est qu'avec un heureux naturel bien cultivé qu'on peut espérer de saisir le (*b*) point direct des choses. Or tous ces avantages ne sont ni chez ces fourbes, ni chez le peuple.

» Quant à ces gens supersti-
» tieux qui ont toujours la Reli-
» gion à prétexter, & croient
» trouver dans telle partie de
» l'un ou l'autre animal, dans
» des ablutions, dans des con-
» jurations, dans des enchante-
» mens, ou dans d'autres opé-
» rations de cette nature, des re-
» mèdes à ces maladies qu'ils at-
» tribuent à quelqu'esprit malin ;
» c'est un vain prétexte pour cou-

(a) *Ibid.* pag. 24.
(b) τὸ χρεῖος.

» vrir leur ignorance, & une im-
» piété déteſtable. En effet, tom-
» be-t-il ſous les ſens qu'un Dieu
» qui eſt la pureté même, &
» toujours attentif à notre con-
» ſervation, permette à un eſ-
» prit malin de s'emparer d'un
» corps, de le ſouiller? Ne doit-
» on pas plutôt penſer qu'il l'em-
» pêcheroit, ſi cela pouvoit être?
» Toutes ces opérations expia-
» toires font de la Divinité un
» être méchant & pervers, qui
» dès-lors ne peut plus être Dieu:
» mais elles n'ont de réalité que
» la faim & l'indigence de ces
» fourbes, qui abuſent de la cré-
» dulité pour vivre. En ſuppoſant
» même que les prétendus ſor-
» ciers puiſſent cauſer ou guérir
» une maladie, je ſoutiens qu'ils
» ne peuvent (*a*) le faire que par
» des cauſes naturelles. »

(a) *De Morb. ſacr.* pag. 86, 87, &c.

Tous ces prestiges ne fourniront donc jamais les ressources qu'on (*a*) ne doit chercher que dans l'habileté du médecin assez instruit pour opérer dans le corps les changemens convenables : de sorte que si l'on (*b*) n'a pas d'un traitement le succès qu'on osoit s'en promettre, après avoir tout considéré avec soin, il faut en rejeter la cause sur la violence de la maladie, & non pas sur des choses surnaturelles qui ne peuvent avoir lieu ; mais encore moins sur l'art qui ne peut pas renverser les lois de la nature. Vouloir qu'un médecin (*c*) gué-

On voit par ces réflexions ce qu'on doit penser de ce que dit *Perdulcis*, ou *Pardouc*, c. 7 & 8, *des maladies de l'esprit*. Il faut distinguer dans cet habile médecin les erreurs du tems d'avec le mérite personnel. Ce médecin est intéressant en bien des choses.

(a) *Ibid.* pag. 94.

(b) *De Arte*, pag. 6.

(c) *Ibid.*

riſſe tout, c'eſt demander (*a*) une choſe contradictoire ; parce que tous les mixtes ſont continuellement dans un accroiſſement & dans un décroiſſement néceſſaire ; & que par conſéquent, le corps doit ſe diſſoudre avec le tems, ou par l'action des cauſes inſtantanées ſuffiſantes, comme nous l'avons dit.

Autant la ſuperſtition eſt blâmable dans un médecin, autant (*b*) ſa crédulité eſt dangereuſe, comme on l'a déja dit. Tous les jours on voit mille choſes aſſurées avec hardieſſe & ſans raiſon : ce ſont autant de ſources (*c*) d'erreurs. Il faut ainſi ſe

(a) *De decent. Habit.* pag. 29. *De Vict. rat.* liv. 3, pag. 34. *De Arte*, pag. 5.
(b) *De decent. Hab.* pag. 29.
(c) *Præcept.* pag. 28. Jean. Bauhin fait une réflexion fort ſenſée ſur la crédulité : *Viro philoſopho nil eſt peſtilentius (populari perſuaſione :) quippè quæ & conſtantes ani-*

tenir en garde contre les fictions revêtues même de tous les degrés de probabilité. Tout ce qui n'eſt établi que ſur le raiſonnement ſeul, ne mérite aucune créance, parce que c'eſt d'après des faits conſtans qu'il faut raiſonner ; autrement il réſultera de grands (*a*) dommages dans la

mos interdùm labefactet, & curioſos ac diſcendi cupidos inhibeat : ſimpliciores verò irretitos occupet ſincera & vana ſpe credulitatis, quâ nunquam ad genuinam & ſolidam rerum cognitionem pertingere queant. Ejuſmodi multa ſunt hodie in nobiliſſimâ noſtrâ arte medicâ, licèt vana, falſa & præter rationem à doctis pro veris agnita, ac etiam uſurpata. Hiſt. plant. tom. 1, liv. 8, pag. 157.

(*a*) Voici quelques-uns de ces faits qui ſont autant d'abus de la crédulité. Doit-on croire Bartholin, lorſqu'il nous dit que la femme d'un cordonnier, que ſon mari avoit toujours connue λεσβιαζων comme les infâmes Leſbiens, (*per os,*) avoit rendu par la bouche un fœtus entier & bien formé de la longueur d'un doigt. L'homme feroit donc la ſeule cauſe matérielle de la génération. L'enfant peut donc auſſi ſe former dans un autre viſcere que dans celui qui eſt deſtiné à cela par la nature. Tout

pratique de l'art. C'eſt ce qui eſt arrivé & arrivera toujours de la part de ceux qui voudront raiſonner ſur la nature des maladies & des effets poſſibles des médicamens, avant d'avoir des faits poſitifs de leur côté.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit quelquefois (a) avantageux de conſulter des particuliers : ce n'eſt même que par cette voie que

cela eſt faux : donc Bartholin, & tous ceux qui l'ont prétendu, ſe trompent. Foës paroît avoir donné dans une autre crédulité ridicule, par les faits qu'il rapporte à l'occaſion de la barbe qui vint à Phaétuſe pendant l'abſence de ſon mari. Voyez *Epid.* 6., pag. 301.

Nombre de médecins & de chirurgiens ont recommandé le cautere actuel au ſinciput pour la céphalée, l'épilepſie, &c. Hoffmann eſt même de ce nombre. Purman, cité en allemand par M. de Haën, dit que le chirurgien peut le pratiquer ſans crainte, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on le mît en uſage dans les hôpitaux comme un remède infaillible. Voyez ce qu'on en doit penſer, d'après les expériences de M. de Haën, Tome III, part. 6, c. 6, pag. 180, &c.

(a) *Præcep. ibid.*

l'art s'est formé. Celui qui ne s'informe pas des cas individuels & des faits, court risque (*a*) de ne jamais arriver au but de l'art. Si les anciens s'étoient conduit ainsi, la médecine seroit encore un art ignoré, ou l'art du hasard. Mais, pour s'instruire des faits & en tirer avantage, il faut (*b*) le jugement le plus sain, rapporter les observations (*c*) particulieres à des principes généraux. C'est-là la voie démonstrative, le moyen d'éviter la surprise, & de bien saisir l'occasion qu'il est si important de sçavoir connoître.

» Ces réflexions (*d*) ne seront » sans doute pas goûtées de ces » charlatans qui n'ont que l'igno-

(a) *De prisc. Méd.* pag. 9.
(b) *De decent. Habit.* pag. 25.
(c) *Præcept.* pag. 28.
(d) *Ibid.* pag. 29.

» rance pour partage, & qui, in-
» dignes du nom de médecin,
» font de la médecine un art for-
» dide, & ne fçavent pas que le
» médecin doit être en tout guidé
» par l'amour de l'humanité. Auffi
» ces gens n'ont-ils de réputation
» que par la protection de quel-
» ques perfonnes de nom qui les
» ont tirés de l'obfcurité où ils
» feroient toujours reftés. Ils évi-
» tent la préfence des vrais mé-
» decins, ne paroiffent plus dès
» qu'une maladie devient férieufe,
» &, par la conduite la plus
» odieufe, refufent (*a*) le fecours
» qu'ils avoient fait efpérer. De-
» là vient que les malades, ne
» fçachant à qui fe fier, & preffés
» par le défir de recouvrer la
» fanté, changent auffi volon-
» tiers de remède, que ceux qui

(*a*) Je lis βοηθηστιας, le fens de αινουντες eft *refufans*. Foës a eftropié le fens de ce paffage.

» les traitent font paroître d'in-
» conféquence. Le vrai médecin
» au contraire (*a*) fe met au grand
» jour avec confiance. C'eft avec
» douceur qu'il fe préfente à fes
» malades, fournit à leurs befoins
» s'ils font dans l'indigence ; pré-
» fere même la reconnoiffance
» des malades, à la gloire de les
» avoir guéris. Mais c'en eft af-
» fez de ces réflexions fur cet ar-
» ticle ; revenons aux caufes des
» maladies. »

Outre les caufes précédentes, il faut encore confidérer la maniere (*b*) de vivre, laquelle influe fi confidérablement fur la fanté. Nous entendons par-là tous les alimens folides & fluides, & les exercices. Mais il n'eft pas fi (*c*) aifé qu'on le penfe de voir

(*a*) Je lis ὐκ ἀπιςος ἐςιν ὧς ὁι εν ἀδικιᾳ. Απιςος fignifie *diffidens.*

(b) *De Nat. hom.* p. 7.

(c) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 7.

dans l'usage des alimens ce en quoi ils peuvent être utiles ou nuisibles. Il faut pour cela être exactement instruit de la nature de l'homme en général, & connoître ce qui peut résulter de (*a*) particulier par rapport aux climats, à l'âge, au tempérament, au sexe, à la situation des lieux, à la saison. On doit encore être parfaitement instruit de la nature particuliere de tout ce qui peut servir d'aliment. En effet, il est une(*b*) grande différence entre les substances d'une même espece qui viennent dans des pays différens. Certaines substances sont même un poison pour une espece d'animaux, & ne le sont pas pour une autre. On ne doit jamais

(*a*) *De Salub. vict.* pag. 4.

(b) *De Vict. rat.* liv. 3, pag. 34. Tachenius dit aussi: *Incredibile quod in aceto eluceat non solùm vini, sed etiam regionis qualitas.* Hippocr. chim. c. 10, pag. 55.

ſtatuer rien de fixe à cet égard : c'eſt de l'expérience qu'il faut (*a*) l'apprendre. Les Traités qu'on a écrits ſur cet article, laiſſent tous quelques choſe à déſirer, parce qu'on n'a pas pris l'expérience pour guide.

Des alimens innocens d'eux-mêmes deviendront une cauſe de maladie, ſi l'on n'y joint pas les exercices convenables. On doit toujours conſulter l'âge, le tempérament, &c. lorſqu'il s'agit de raiſonner d'après les exercices, (*b*) & voir dans la profeſſion des ſujets ce qui ſe trouvera de mal

(*a*) Muſchembroeck nous propoſe une machine pour éprouver quels fruits ſont d'une plus facile digeſtion, §. 1663, n° 28; mais il eſt bon de joindre à ces expériences la réflexion de Celſe : *Non quidquid boni ſucci eſt protinùs ſtomacho convenit, neque quidquid ſtomacho convenit protinùs eſt boni ſucci*, liv. 2, c. 25. *Epid.* liv. 2, pag. 93. Voyez Foës, pag. 94.

(b) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 7.

réglé entre les alimens, les exercices, & la force des ſujets: car toutes ces choſes (*a*) font autant de différences eſſentielles pour la ſanté ou la maladie. Faute de faire ces réflexions, on déduit de cauſes imaginaires (*b*) des effets qui n'y ont aucun rapport, ou l'on preſcrit des règles contraires à la nature. Le corps ſuccombe inſenſiblement (*c*) ſous la force de cauſes lentes dans leurs opérations; mais qui n'en déterminent pas moins l'état malade tôt ou tard. En effet, le corps ne ſe dérange (*d*) que lentement de l'état de ſanté, à moins que les cauſes n'agiſſent violemment; parce que la nature a pendant très-long-tems au-

(a) *De Salub. vict.* pag. 4. *De Vict.* liv. 1, pag. 10.
(b) *De priſc. Med.* pag. 18.
(c) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 7.
(d) *Ibid.* pag. 8.

tant de moyens (*a*) de rétabliſſement ou de conſervation que de deſtruction. On ne ſçaura donc jamais diſcerner ces cauſes ſecrettes, ſi l'on ne ſçait auſſi (*b*) ce qui réſulte directement de ces différentes circonſtances ; pourquoi une choſe peut faire mal, quand, & à qui ? Un médecin eſt toujours inexcuſable (*c*) lorſqu'il n'eſt pas inſtruit à cet égard.

Les paſſions (*d*) ne méritent pas moins d'attention & de jugement de la part du médecin. Conſéquemment les diſpoſitions de l'eſprit des ſujets, tant comme (*e*) cauſes que comme (*f*)

(a) *De Morbo. ſacr.* pag. 94, ἑκαστον ἐχει δυναμιν ἐν ἑωυτῳ, και ὀυδεν ἀπορον, &c.

(b) *De priſc. Med.* pag. 18.

(c) *Epid.* 6, ſect. 8, nº 48, συμφοραι γαρ πολλαι : *Res plena calamitatis eſt*, dit Foës.

(d) *Epid.* 6, ſect. 8, nº 28.

(e) *De Humorib.* pag. 17.

(f) *Epid.* 6, ſect. 7, nº 10.

effets des maladies, seront un objet des plus essentiels pour un homme jaloux de son devoir & de sa réputation. Il est étonnant combien un médecin peut contribuer au bien-être des malades, s'il a étudié le cœur humain. Quoiqu'il soit impossible de dire comment l'ame & le corps agissent réciproquement l'un sur l'autre, l'expérience nous fait voir tous les jours les effets les plus marqués de ce commerce mutuel. La tristesse (*a*), la crainte, causent un sentiment désagréable; on éprouve alors des anxiétés précordiales; le diaphragme, le cœur se resserrent : on sent une horreur par tout le corps : le cœur se ferme, ne reçoit plus de sang, & le sujet périt. Une joie excessive (*b*) produit le même

(a) *De Morb. sac.* pag. 93.
(b) *Ibid.*

effet. La colere (*a*) caufe une pareille tenfion au cerveau, aux poumons; ou le fang & les humeurs fe portent alors avec impétuofité à ces parties. Au contraire, la tranquillité d'ame la met en liberté : les foucis (*b*) la déplacent de fon centre; enfin les chagrins taciturnes & la mifanthropie qui les fuit, font périr (*c*) peu à peu : l'ame eft alors comme un feu (*d*) dévorant qui

(a) *Epid.* 6, fect. 5, n° 8.
(b) *Ibid.* n° 10.
(c) *Coac.*
(d) *Epid.* 6, fect. 5, n° 5. Hipp. croyoit réellement, comme prefque tous les anciens, que l'ame étoit un feu élémentaire & inaltérable, par conféquent immortelle. *De Carnib.* Il en place le fiége dans le cerveau. *De Morb. fac.* pag. 99. L'auteur du Traité du Cœur la place dans le ventricule gauche du cœur; *Moyfe*, dans le fang, ou plutôt, felon le ftyle de fa langue, il prend le fang pour l'ame : d'autres placent l'ame ailleurs. Le fophifte *Sallufte*, dans la Collection mythologique de *Thomas-Gale*, prétend qu'elle n'eft ni hors du corps, ni dedans. Tous les

consume le corps qui lui sert de nourriture.

Il faut dans tout bon (*a*) tempérament certaine ardeur naturelle : mais cette ardeur deviendra bientôt excessive & même fureur, si le régime en augmente les degrés. Au contraire, un régime approprié au tempérament, & réglé de maniere (*b*) à maintenir l'équilibre entre nos facultés naturelles, nous rend prudens, discrets; empêche les passions de s'écarter de l'ordre de la nature: les facultés de l'ame en deviennent plus parfaites; l'esprit est plus pénétrant, sur-tout lorsqu'on y joint les exercices convenables. De-là résulte l'état sain de l'ame & du corps. Quelque heureuses (*c*) qu'en soient les dispo-

philosophes anciens & modernes n'ont fait que balbutier sur cet article.

(a) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 19.
(b) *Ibid.* pag. 18.
(c) *Ibid.*

ſitions, il eſt de fait qu'elles ſe perfectionnent ou s'altèrent proportionnément au régime. On voit par-là ce qu'un médecin doit conſidérer dans la maniere de vivre par rapport aux paſſions.

Il doit en connoître le jeu particulier dans chaque individu, pour ſçavoir en tirer parti dans le beſoin, en excitant l'un (*a*) ou l'autre mouvement de l'ame, ſelon les vues qu'il peut avoir. Tantôt c'eſt la (*b*) colere, tantôt la crainte (*c*) dont il faut tirer avantage ; & ainſi des autres paſſions qu'il eſt toujours avantageux de réveiller, ſur-tout dans ces momens où la machine paroît ſuccomber ſous le poids des maux qui l'accablent. Il eſt de fait que la crainte a guéri des

(a) *Epid.* 2, p. 119. Voyez Foës, p. 20. Cette remarque eſt d'un habile homme.

(b) *Ibid.*

(c) *Epid.* 6, ſect. 8, nº 45.

maladies ſupérieures à toutes les tentatives de l'art. Mais ce talent n'eſt pas (*a*) le fruit de peu de réflexions, & de peu d'exercice.

La connoiſſance de tous les objets dont on vient de voir le détail, mettra aiſément le médecin en état de connoître le tempérament de chaque ſujet. Or il eſt facile de reconnoître une maladie, lorſqu'on ſçait celle à laquelle un ſujet a le plus (*b*) de diſpoſition ; & ce qui peut réſulter de l'intempérie plus ou moins grande de ſes humeurs, dans chaque ſaiſon & dans les différens âges, conſéquemment à ſa maniere de vivre & de ſentir.

Après ces cauſes éloignées internes ou externes, viennent les cauſes prochaines, ou celles

(a) *De humorib.* χρὴ ταῦτα διαγεγυμνάσθαι, pag. 17.
(b) *Ibid.*

qui

qui (*a*) déterminent l'état actuel de la maladie. La connoiſſance de ces cauſes dépend de l'art d'interroger (*b*) les malades ou les aſſiſtans ; talent plus rare qu'on ne le croit communément : car, pour bien s'informer d'une choſe, il en faut ſçavoir un grand nombre. Il faut auſſi ſçavoir deviner dans une réponſe, ce que (*c*) le malade ne peut dire. Après différentes interrogations, on examine (*d*) la ſuite & le point direct des réponſes, l'analogie qu'elles ont avec les cauſes poſſibles du cas actuel : on cherche la différence des circonſtances, & l'on fait un tout uniforme des parties diſſemblables. Tel eſt le chemin des découvertes, & le

(a) *Epid.* liv. 2, pag. 89. *Epid.* 6, ſect. 3, n° 25. Voyez Foës.
(b) *Epid.* 6, ſect. 2, n° 33.
(c) *De Vict. rat. in acut.* pag. 52.
(d) *Epid.* 6, ſect. 3, n° 16.

moyen d'eſtimer (*a*) les choſes à leur juſte valeur. Quelque difficile (*b*) que cela ſoit, il faut du moins en approcher le plus qu'il eſt poſſible : car il eſt aiſé de guérir une (*c*) maladie, quand on en connoît les cauſes.

Dès qu'on s'eſt aſſuré des cauſes de la maladie actuelle, on fera enſorte de s'aſſurer du moment où elle (*d*) a commencé comme telle, & avec quels ſymptômes. Cela eſt eſſentiel pour en eſtimer les différens états, & en reconnoître les criſes qu'il eſt ſi important de ne pas méconnoître : pour cet effet, il eſt bon de ſe rappeler les principes ſuivans.

» Toute maladie eſt précédée » de (*e*) ſignes précurſeurs ou

(a) *De Alim.* pag. 51.
(b) *Ibid.*
(c) *De Nat hom.* pag. 10.
(d) *Aphor.* 12, liv. 1. *Epid.* 6, ſect. 8, n° 32 & 33.
(e) *De Arte*, pag. 17. *De Vict. rat.* liv. 2.

» *avant-coureurs*. Quelquefois la » nature eſt aſſez puiſſante pour » empêcher l'état déterminé de » la maladie : alors ces ſignes diſ-» paroiſſent. Quelquefois auſſi ces » ſignes perſéverent : on eſt alors » à la veille d'une maladie. C'eſt » à ce moment qu'il faut appeler » l'art au ſecours ; & l'on ſera peut-» être aſſez heureux pour détruire » les cauſes morbifiques, ſans » que la nature ſouffre aucune » violence. » On agira donc ſelon la nature des cauſes : ou la maladie aura certainement lieu, parce que l'effet eſt néceſſairement lié avec ſa cauſe.

Dès que la maladie eſt déterminée, pour n'avoir pas pris les

pag. 38. Cet endroit eſt digne de l'attention d'un médecin. Hipp. y donne les ſignes qui réſultent de la pléthore. Il appelle ces ſignes τεκμήρια, & σημεῖα ἐξαγγέλλοντα. Les Latins les ont appelés *terrentia morbi*. Voyez ce que M. Grant a dit ſur ces ſignes, *Traité des Fiévres*.

précautions néceſſaires, il ſe préſente d'autres ſignes, ou les mêmes en partie, mais beaucoup plus ſenſibles. Ces ſignes ſont 1° ceux qui décelent la maladie à ſon commencement ; 2° ceux qui indiquent ſon accroiſſement ; 3° ceux qui indiquent ſon dernier accroiſſement, ou ſon état ; 4° ceux qui indiquent ſa ſolution ou la criſe, ſoit bonne, ſoit funeſte, ou qui l'accompagnent. Tous ces ſignes préſentent autant d'indications différentes, qu'il faut bien ſe garder de confondre l'une avec l'autre. C'eſt un point ſi important, qu'il n'eſt de médecin (*a*) capable de traiter une maladie, que celui qui ſçait juger pertinemment de la valeur des ſignes : car ce n'eſt que par-là qu'on ſçait être (*b*) *utile* ou *ne*

(a) *De Medico*, pag. 23.
(b) *Epid.* 1, pag. 22. Voyez la réflexion

pas nuire : ce en quoi ſe renferme tout l'art d'un médecin.

Comme on range quelquefois ſous une même dénomination des maladies différentes, mais dont la dénomination ſe prend du ſymptôme le plus ſenſible, il ne faut pas s'attendre à voir les mêmes ſignes dans ces maladies : ou les mêmes ſignes ne préſenteront pas les mêmes indications, par rapport au concours des ſignes différens ; principe important, & dont on peut voir l'exemple au Livre 2 *des Maladies*, pages 32 & 33. Il s'agit là *de différentes eſpeces de pleuréſies.* Le traitement y eſt expoſé d'une maniere très-ſage & digne d'un grand maître.

Ici (*a*) s'ouvriroit le plus vaſte

importante de Galien ſur ce principe eſſentiel, Οὐ σμικρόν, &c. p. 23. édit. de Foës, ſ. 7.

(*a*) Les écrits d'Hippocrate traitent preſ-

champ de la médecine, si mon but étoit d'entrer dans le détail de tous les rapports de ce qui peut être considéré comme signe. Il me suffit d'en indiquer les principaux : on les trouvera examinés dans le corps de l'Ouvrage suivant. Le premier objet qui marque à certain point l'état du malade, est son extérieur ; sçavoir, l'état des yeux, de ses lèvres, du visage ; l'action de ses mains, sa position dans le lit : tout cela est exposé par un habile maître,

que tous des signes, soit en général, soit en particulier. Cet habile maître, qui regardoit avec raison la séméïotique comme la partie la plus importante & la plus difficile de la médecine, paroît s'être proposé dans tous ses écrits, de ne laisser rien à désirer là-dessus à ceux qu'il instruisoit : aussi n'est-il encore de vraie séméïotique que la sienne. Ceux qui ont cru qu'il n'avoit fait que peu d'attention au pouls, sont tous convaincus de faux, parce qu'il dit, *de Dieb. judicat.* pag. 25. *de Aliment.* pag. 52. *de Humorib.* pag. 15, & ailleurs. J'ai fait voir dans une note de l'ouvrage, combien il l'avoit exactement connu.

Prænot. ſ. 2, p. 4, &c. Le médecin voit enſuite l'état du pouls, qu'il eſt important de tâter en pluſieurs endroits, aux deux bras, aux tempes, aux angles des yeux, ſi l'on veut reconnoître les criſes & les bien juger. L'état de la reſpiration ſi analogue à celui du pouls, eſt un ſigne d'une grande autorité pour établir le pronoſtic : en faiſant attention de ne pas confondre τὸ συγγενὲς ce qu'il y a de *naturellement extraordinaire* dans certains ſujets relativement à ces deux ſignes. Le pouls varie auſſi ſelon les différens âges (*a*) & les différens ſexes, les ſaiſons & les paſſions.

On examine enſuite les excrétions, telles que les ſueurs cri-

(*a*) Avicenne veut que l'on ait égard à la différence que le climat peut cauſer dans le pouls, liv. 1, fen. 2, doct. 3, c. 10. Perſonne n'a mieux vu que lui les différences que les paſſions cauſent dans le pouls. *Ibid.* c. 18.

tiques ou non telles ; les urines, les selles, la salive ; les hémorragies qui ont lieu par des voies ordinaires, telles que celles des narines, de la gorge, des poumons, des gencives, des vaisseaux hémorroïdaux, de l'uterus ; ou par des voies extraordinaires, comme par la peau, ou à l'une ou l'autre partie où la nature ne les produit pas ordinairement. Il ne faut pas confondre celles qui viennent (*a*) de la gorge avec celles des poumons : les plus habiles y sont tous les jours trompés.

Les exhalaisons du corps & des excrétions, & la couleur de ces dernieres, ne sont pas à négliger. L'haleine plus ou moins forte, les rots acides, nauséabonds, fétides ; l'appétit, la soif, les spasmes, la douleur, l'état des hypochondres ; les palpita-

(*a*) Voyez les médecins de Breslaw, p. 21, *édit. Halleri.*

tions de cœur, les tremblemens, les chaleurs, les anxiétés précordiales; les diſpoſitions plus ou moins volontaires des malades à prendre ce qu'on leur donne, & mille autres choſes deviennent, par les circonſtances, les ſignes les plus importans pour un habile obſervateur, & qu'un œil peu attentif n'apperçoit même pas, au grand danger des malades. Toutes ces choſes ſont même des ſignes plus ou moins ſignificatifs, ſelon les différens périodes des maladies.

Je ne dirai qu'un mot ſur les ſignes décrétoires : ces ſignes importans ne doivent pas paroître trop tôt, & par conſéquent point ſans coction. Tout ſigne d'un état avantageux dont il n'eſt pas de cauſe réelle, eſt un ſigne trompeur & même funeſte. Voyez la remarque eſſentielle que Foës fait

ſur cet article. *Epid. 2, ſ. 7, p. 105.* Hippocrate nous préſente cependant quelques malades qui ſe ſont guéris ſans criſe manifeſte. Mais comme toute choſe, ſuivant lui, ſuppoſe toujours une raiſon ſuffiſante, on eſt forcé de convenir que dans ces ſortes de cas, les criſes partielles, inſenſibles même au ſujet, ont ſuppléé à l'effet d'une criſe manifeſte. Les maladies chroniques ont même leurs criſes comme les maladies aiguës : c'eſt ce dont les habiles médecins conviennent tous. En effet, la ſolution d'une maladie ſe fait, ou par aſſimilation des principes morbifiques que la nature réduit au caractere de nos humeurs, ou par ſéparation & excrétion. Dans l'un ou l'autre cas, la criſe ou la deſtruction des matieres morbifiques aura donc lieu. Mais, comme la nature ne peut

pas toujours, ou réduire toutes les matieres morbifiques, ou en faire la ſéparation totale, il y aura donc auſſi des criſes complettes, ou des criſes incomplettes, qui tantôt ſe ſuccedent par intervalles & détruiſent enfin la cauſe de la maladie ; tantôt occaſionnent des métaſtaſes, d'où il réſulte d'autres maladies.

La ſucceſſion des maladies, à laquelle Hippocrate vouloit que les médecins fiſſent tant d'attention, n'a pas encore été examinée depuis lui & Galien avec l'attention qu'il y apportoit. On ne voit même preſque rien, ſur ce ſujet, de bien réfléchi chez les médecins modernes, avant Baglivi, & Rega *de Sympath.* que l'on peut conſulter pour en voir quelques exemples. Une maladie peut donc être cauſe d'une autre, & quelquefois plus grave.

Cela nous fait voir qu'il ne ſuffit pas de tenter une guériſon, mais qu'il faut encore en prévoir les ſuites. Ce qui eſt maladie dans un tems, ne l'étant plus dans un autre, ou du moins étant le moyen unique de conſerver la vie du ſujet, ce ſeroit une imprudence extrême d'en tenter la guériſon. Les hémorroïdes, par exemple, ſe guériſſent tous les jours en apparence, & l'on eſt ſurpris, quelques années après, de voir les ſujets attaqués de maux de poitrine, de goutte, de douleurs latérales fixes & intraitables. La migraine eſt auſſi ſuivie des plus dangereux effets, ſi on la traite inconſidérément. L'humeur qui la cauſe, eſt la plûpart du tems de la nature des humeurs goutteuſes; c'eſt ſur le foie, les poumons, les inteſtins, les vaiſſeaux hémorroïdaux qu'elle ſe jette, ſi

on l'inquiète mal-à-propos. J'en ai vu plusieurs exemples : c'est à la nature à chercher une issue ou au moins un lieu convenable à cette humeur, pour en garantir les parties nobles. La nature opere alors de tems en tems quelques crises partielles, qui sont tout le soulagement qu'on doit attendre, quand les remèdes pris prudemment & long-temps sont inutiles. Si l'humeur de la migraine s'est déposée aux vaisseaux hémorroïdaux, & qu'on lui fasse quitter cet endroit par des topiques, le sujet mourra peut-être subitement, comme cela s'est vu.

Les maladies cutanées, suivies si souvent des accidens les plus funestes, pour avoir été guéries inconsidérément, ne prouvent que trop combien il faut de prudence pour entreprendre de les guérir. C'est un serpent

caché ſous l'herbe, lequel fait périr tôt ou tard ceux qui l'ont oſé toucher. J'ai vu les ſpaſmes & les convulſions ſuccéder à une guériſon apparente de la *goutte-roſe*. La guériſon de la gale eſt quelquefois ſuivie d'hydropiſie, d'apoplexie, d'épilepſie, de manie. Il eſt ſi vrai que ces maladies en viennent alors, qu'on les fait ceſſer en faiſant reprendre la gale, ſi les ſujets n'en ſont pas encore les victimes.

J'oſe ici dire deux mots des ſuites des maladies vénériennes traitées par des ignorans, ou avec le ſublimé corroſif. Je ne ſçais comment des gens qui ſe vouent par état au bien de l'humanité, oſent (a) introduire un

(a) *Quare fidem noſtris autoribus adhibentes non credamus quibuſcumque medicinis; nec vulneri vulnus ſuperponendum putemus: ſed ità ægris remedium porrigendum eſſe credamus, ut neque gravibus tormentis, neque in-*

pareil remède dans le corps humain. Je conviens qu'aux grands maux, il faut les grands remèdes : mais ces remèdes ne doivent pas non plus excéder les forces de la nature. J'ai vu plusieurs sujets réellement guéris de maux vénériens par l'usage de ce médicament, traîner une vie languissante, & périr d'une phtisie hépatique. Ceux qui préconisent ce remède, & l'administrent si légérement, devroient au moins prévenir ses suites. Les correctifs dont on use dans ce traitement, ne sont pas suffisans pour apprivoiser un pareil remède. Le mercure doux joint au soufre doré d'antimoine produit les effets les plus avantageux, sans exposer aux mêmes

tolerabili medicinæ curatione crucientur. Epist. Vindici. ante Marcel. de Medicament. Med. princip. edit. H. Steph.

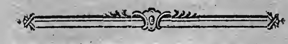
rifques; il eft donc préférable. S'il manque quelquefois, le fublimé n'eft pas non plus fuivi d'heureux fuccès dans tous les cas. Les mauvais reliquats du traitement avec le fublimé font d'autant plus dangereux, qu'ils fe manifeftent toujours à des parties tendineufes ou aponévrotiques, comme j'en ai vu plufieurs exemples, & cela, quelques années après la guérifon des maux vénériens. Les ulcères qui en font réfultés étoient des plus malins & intraitables. Ces conféquences font d'autant plus à craindre, qu'il n'eft pas aujourd'hui un barbier qui ne fe flatte de fçavoir employer ce remède, dont les plus habiles gens même ont tant de raifon de redouter l'ufage.

Il y a à la fin du Tome III de cet Ouvrage un Errata *que le Lecteur eft prié de confulter.*

DE



DE L'EXPÉRIENCE
EN MÉDECINE.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De la Différence de nos Connoissances.



JE développerai mieux les idées que je me suis faites de l'expérience, en rappelant d'abord les différentes sources de nos connoissances.

Nous acquérons des connoissances par le moyen des sens, & par la réflexion que l'esprit fait sur lui-même conséquemment à l'impression des objets qui ont affecté les sens.

Parmi le grand nombre des objets qui se présentent sur le vaste théâtre du monde, les sens en saisissent autant qu'il leur est possible, & confient (*a*) le dépôt de ces impressions

(*a*) L'auteur dit, *en confient le souvenir à la mémoire*. Du reste, voici comme Hippocrate rend la même pensée. « Les sens sont » premiérement affectés, & servent comme » de guide à l'esprit pour la perception des » objets; l'esprit retient ensuite, comme en » dépôt en lui-même, les perceptions des » objets dont il a eu occasion d'être affecté » plusieurs fois, & se les rappelle ensuite au » besoin, & de la même maniere qu'il les a » saisis. J'admets donc (en médecine) tout » raisonnement qui partira d'un fait, & qui » tendra à une conséquence appuyée sur une » chose manifeste; car on sent bien que l'esprit peut raisonner avec certitude d'après » des faits manifestes qu'on prendra pour principe d'un raisonnement; au lieu que, si » l'on ne forme de raisonnement que d'après » des probabilités, & non d'après des inductions fondées sur la certitude d'un fait, on a » toujours lieu de se repentir de ses conclusions : en effet, ce n'est raisonner qu'au hasard.... C'est pourquoi il faut, en général, s'attacher à des faits, partir de-là pour » généraliser les principes de notre art, ne

à la mémoire. Or j'appelle *matiere brute* la collection de ces impressions des sens, ou les idées simples que les sens nous fournissent alors.

L'esprit compare, dispose, & lie ces idées simples acquises par les sens, apperçoit leurs rapports, & en forme des idées composées. De ces idées, il déduit & établit des principes, pour en tirer ensuite des conclusions qui découlent naturellement des principes simples & certains, ou qui sont la conséquence de plusieurs principes compliqués, tant certains qu'incertains; &, dans ce dernier cas, ce sont les facultés réunies de l'esprit, qui agissent.

» jamais les perdre de vue, si l'on veut que » la médecine devienne un art facile à exer- » cer, & ne pas s'exposer à y commettre » des fautes. » *Hip. Præcept.* Je cite ici ces différens passages d'Hippocrate, pour faire voir avec quelle sagesse cet habile homme avoit envisagé les principes de l'expérience du médecin. Aussi voyons-nous, par ses Aphorismes, que jamais homme n'a mieux possédé que lui l'art de généraliser les principes, comme le disent fort bien les médecins de Breslaw, page 413, *édit. Haller.*

Les ſciences diffèrent encore plus entr'elles par la différence de ces principes, que par leurs objets. Les unes ſont claires, ſimples, certaines, trouvent toutes les avenues de notre ame ouvertes; elles y entrent ſans éprouver de réſiſtance, & portent la conviction avec elles: les autres demandent à être approfondies, & ne préſentent aucun côté lumineux qu'à la faveur de l'expérience, c'eſt par ce moyen ſeul qu'on peut les ſaiſir; mais la perſuaſion ne les accompagne pas comme les autres, parce qu'elles ne ſont pas ſi aiſées à comprendre. Les connoiſſances qui découlent de principes clairs, ſimples & certains, ſont une partie des mathématiques; car il n'y a rien de certain que les mathématiques pures. Les connoiſſances des vérités que l'on déduit de principes compliqués en partie certains, en partie incertains, comprennent ſur-tout ce que nous appelons la morale, la politique, l'art militaire, & l'art de guérir.

La médecine, non plus que les

autres ſciences ſuſdites, n'eſt pas ſi ſûre que les mathématiques pures; car il reſte ſouvent quelques doutes après les preuves qu'elle peut adminiſtrer. Il faut, pour la médecine, l'eſprit le plus délié & le plus pénétrant, parce que ſouvent elle eſt obligée de s'en tenir à de ſimples probabilités, dont il n'eſt pas poſſible de ſaiſir le plus haut degré, ſans une extrême pénétration; & que le médecin ayant preſque toujours à faire l'application de principes qui ne ſont pas déterminés par l'évidence, il doit être, malgré lui-même, inventeur dans la pratique de ſon art. (a)

(a) Sydenham avoit donc raiſon de dire que « la ſcience de la médecine ſurpaſſoit » une capacité ordinaire, & qu'il falloit plus » de génie pour en ſaiſir l'enſemble, que » pour tout ce que la philoſophie peut en- » ſeigner; car les opérations de la nature, » ſur l'obſervation deſquelles ſeules la vraie » pratique eſt fondée, exigent, pour être » diſcernées avec la juſteſſe requiſe, plus de » génie & de pénétration que celle d'aucun » autre art fondé ſur l'hypothèſe la plus pro- » bable. » *Réponſe au D. Brady.*

La connoiſſance des idées ſimples eſt la baſe de chaque ſcience particuliere. L'induſtrie des individus de l'humanité s'occupe à tirer du monde moral & phyſique la matiere brute des ſciences, & la livre, en cet état, au philoſophe. Celui-ci parcourt, examine d'un œil pénétrant l'amas de ces proviſions, en rejette les unes, & garde les autres.

Cette matiere brute ne ſçauroit jamais être trop abondante. Nous avons obligation & à celui qui ramaſſe tout pêle-mêle ſans porter ſes vues plus loin, & à celui qui, plus intelligent, ne cueille qu'avec délicateſſe la fleur des choſes qui ſe préſentent à lui, & au grand génie, qui, tel qu'un Démocrite, un Ariſtote, un Bacon, vient s'abaiſſer pour conſidérer la nature dans tous ſes points, & préſente déja aux races futures la matiere qui doit devenir la ſource féconde des notions générales, & des vérités les plus lumineuſes.

A meſure que les ſciences s'étendent, chaque partie qu'on connoît

dans la nature, trouve sa vraie destination. La postérité profitera, à cet égard, des mémoires, & des collections de nos académies. Elle en extraira ce qui s'y trouve d'utile, disposera de tout pour son avantage : on sera alors plus pauvre en livres, mais plus riche en idées. Pourquoi cette occupation ne seroit-elle pas aujourd'hui celle de tant de personnes de loisir, à qui le sort a donné & les talens & les moyens ? car ces extraits ne sont pas l'ouvrage de l'ignorance.

Il n'y a que la philosophie qui puisse nous faire profiter des perceptions de nos sens, & étendre les bornes de notre esprit, parce que la philosophie seule est l'art de diriger la raison dans toutes ses recherches, de lier & d'arranger les idées acquises par le canal des sens.

Tout mon ouvrage est donc destiné à présenter l'enchaînement des principes dont la connoissance & l'application font ce que j'appelle *expérience*. Mais, comme il est des régles d'une utilité directe, & même

d'une néceſſité indiſpenſable, qui pourroient devenir ou inutiles, ou difficiles à ſaiſir, faute d'exemples, non-ſeulement je ferai voir au lecteur curieux d'inſtructions ce que c'eſt que l'expérience dans l'art de guérir ; je le conduirai même à cette expérience ſur la route de la nature.

CHAPITRE II.

De la fauſſe Expérience.

ON regarde, en général, l'expérience comme le ſimple produit des ſens. L'eſprit ſemble y avoir ſi peu de part, que tout ce qui peut y être d'intellectuel, y eſt regardé comme auſſi matériel que les perceptions des ſens. C'eſt-là ce que j'appelle *fauſſe expérience*, parce qu'elle n'eſt fondée que ſur des obſervations fauſſes ou peu réfléchies, &, par conſéquent, inſuffiſantes, ou fauſſement déduites de principes vrais en eux-mêmes.

On appelle communément aussi *expérience* la connoissance que l'on acquiert d'une chose par la seule intuition réitérée du même objet. Selon ce principe, il ne faut qu'avoir beaucoup voyagé pour avoir la plus grande expérience du monde ; un ancien officier aura de même la plus grande expérience possible de la guerre ; une vieille garde-malade vaudra le médecin le plus expérimenté. Un médecin qui a vu le plus grand nombre possible de malades, sera pareillement le plus accompli : aussi le peuple le préfère-t-il toujours ; &, sans s'inquiéter de ce qui caractérise la véritable expérience, il accorde à la vieille femme & au vieux médecin l'estime qu'il devroit n'accorder qu'à une longue & véritable expérience. Le peuple ne demande pas s'il est instruit, pénétrant, homme de génie ; mais s'il a des cheveux blancs.

Ces jugemens inconsidérés ne viennent que de l'idée que la portion aveugle des hommes se fait de la vieillesse. On suppose qu'un

homme âgé a plus vu qu'un jeune homme, & l'on conclut ensuite qu'il a dû penser davantage, puisqu'il a plus vu. Voilà pourquoi l'on honore inconsidérément des vieillards indignes de la moindre estime, & pourquoi les qualités les plus frappantes, & les actions les plus brillantes perdent tout leur prix; *c'est un jeune homme*, dit-on.

La seule prérogative que le jeune homme, rempli de mérite, ne peut pas disputer au grison ignorant, c'est le nombre des années; & l'on attache l'expérience à cette pitoyable prérogative, afin que du moins le vieillard puisse toujours avoir là son recours pour opprimer le jeune homme; & que le vieux arbre desséché arrête, sous ses branches stériles, les efforts que fait la jeune plante pour s'élever avec avantage.

Ce préjugé devient d'autant plus nuisible au jeune homme, qu'il reste toujours jeune vis-à-vis du vieillard. J'ai souvent remarqué de ces foibles cervelles qui regardoient toujours un jeune homme de mérite comme un jeu-

ne homme, malgré son acquit & sa capacité, parce qu'ils l'avoient vu naître. C'étoit, en toutes circonstances, le même ton févere & imposant qu'ils tenoient à son égard, lors même qu'il pouvoit être leur maître, & leur étoit en effet de beaucoup supérieur par ses talens. Il me semble entendre la nourrice d'un général d'armées couvert de blessure : *il a pourtant crié & pleuré dans mes bras!*

L'âge nous fournit l'occasion d'étendre notre esprit; mais chacun n'en a pas la volonté : d'ailleurs, tout esprit n'en est pas susceptible. La vieillesse d'un médecin respectable par son mérite, est une vieillesse honorable; sa gloire le suit par-tout : l'estime & les respects des jeunes médecins devancent ses pas; ils l'appellent leur pere, leur mentor; il est leur lumiere dans l'obscurité qui les enveloppe souvent. Mais de vieux jours après une jeunesse peu estimée, ou-plutôt la vieillesse d'une foible cervelle, n'est qu'ignominie. En effet, soixante-dix ans de stupidité feront-ils jamais un homme respec-

table ? Un vieux médecin, ſans mérite, n'eſt à mes yeux qu'un homme redevenu une ſeconde fois enfant. Il n'a de force que dans ſon opiniâtreté : ces vieillards ſtupides ne penſent pas qu'ils étoient déja, en naiſſant, à leur âge de ſoixante-dix ou quatre-vingts ans.

On voit donc que la fauſſe expérience n'eſt tout au plus qu'une aveugle routine, & qui ne ſuit aucune loi. Cette routine ſe borne dans le cercle de certaines actions, & dans la répétition de certaines maximes dont elle ignore les raiſons & les rapports ; en un mot, *un médecin de routine* exerce un art dont il ignore juſqu'aux moindres principes ; & il s'en embarraſſe d'autant moins, que le peuple, dont il capte les ſuffrages, les croit auſſi inutiles que lui.

Par le peuple ou le vulgaire, j'entendrai, dans tout le cours de cet ouvrage, ces gens qui, peu inquiets de ce que l'on a dit de grand & de vrai dans tous les âges, & incapables eux-mêmes de ſaiſir ces grandes découvertes ou ces vérités,

voient toujours mal ce qui se passe sous les yeux du grand nombre des hommes, & s'en font beaucoup accroire. C'est-là ce peuple ou ce vulgaire qui prend la routine pour la base des connoissances humaines, & conséquemment pour le véritable esprit.

Qu'il me soit permis, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, de faire quelques réflexions sur cet abus. Toute réflexion est toujours bien placée, quand elle devient une partie intéressante dans un ouvrage, & qu'elle se lie, comme d'elle-même, à l'enchaînement des propositions fondamentales. D'ailleurs, on a toujours droit de s'inscrire en faux contre les abus, sur-tout lorsqu'ils peuvent influer sur toute sorte d'états.

C'est donc aussi sur cette aveugle routine que le vulgaire bâtit le systême de l'éducation de la jeunesse. Quelle funeste conséquence ne doit-il pas résulter de la conduite d'un maître, qui, conformément à la pratique reçue, & sans rien examiner davantage, ne cherche uniquement

qu'à rendre une jeune tête aussi stupide que la sienne ? Au lieu d'ouvrir l'esprit de son disciple, en lui apprenant à fixer un œil attentif sur tout ce qui l'environne, il lui remplit d'abord la tête de mille idées abstraites que ni lui ni son disciple ne sçauront jamais apprécier. Est-il étonnant que les difficultés que rencontre l'élève, tant dans le moment présent, que par la suite, retiennent son esprit comme dans des entraves, & le forcent à s'en tenir à la seule routine, qui se contente & plus briévement & plus aisément d'une imitation servile ? Tel est cependant l'abus où tombent presque tous les maîtres : chacun apporte ses raisons bonnes ou mauvaises. Les uns croient ne devoir voir qu'avec les yeux des générations les plus reculées. Ces ancêtres, dit-on, étoient des hommes respectables à tous égards : donc il faut suivre la routine. Les autres, incapables d'apprécier le mérite des anciens, & trop orgueilleux pour reconnoître quelque sçavoir dans leurs contempo-

rains, ſont comme un pilote ſans bouſſole, qui n'a plus de reſſource que dans la premiere étoile qu'il peut appercevoir; il vogue au haſard, arrivera peut-être au port: comment? Comme ces maîtres y arrivent, en ſuivant la routine, ſans réfléchir à tous les écueils contre leſquels ils auroient certainement fait naufrage, s'ils les avoient rencontrés. Quelques autres, peut-être encore plus blâmables, & trop peu éclairés pour douter avec méthode, ne voient rien de vrai que des haſards que mille raiſons contraires démentiront peut-être au premier moment; & ils ſe contentent encore de la routine. On en voit auſſi tomber dans un abus non moins dangereux. A peine a-t-on ouvert quelques livres, dès l'inſtant on ſe croit au niveau des plus grands hommes. L'on n'a bientôt plus beſoin d'inſtruction. On fonde ſon expérience ſur un recueil que l'on fait, & ſouvent avec dédain, des préceptes qu'on croit les mieux vus, & l'on ne s'apperçoit pas qu'on agit encore plus aveuglé-

ment qu'en suivant *le grand train*, ou la routine. Tel eſt cependant aſſez fréquemment l'appareil avec lequel un diſciple paroît en public, ſous les yeux d'un maître tout fier de lui avoir rempli la tête de ces préceptes, & qui ne réfléchit pas qu'au premier moment le diſciple échouera, avec ce ſçavoir emprunté, contre la moindre difficulte. Faut-il être ſurpris que des enfans, ou des jeunes gens inſtruits de cette maniere, ne faſſent que des ſujets très-médiocres dans un âge plus avancé, après avoir donné les plus belles eſpérances? C'eſt cependant ce qu'on voit tous les jours, & ce qui doit néceſſairement arriver, quand on ne tend qu'à former des eſclaves de la routine.

Cette maîtreſſe aveugle ravit même à la ſociété le plus grand avantage qu'elle a droit d'attendre de ſes membres. Des citoyens inſtruits par des maîtres auſſi aveugles, ou d'une maniere auſſi abuſive, seront-ils jamais en état de connoître, comme il le faudroit, l'homme phyſique

& moral ? Cette connoissance, qu'on peut regarder comme le principe du bonheur de la société, comme la premiere & la plus noble de nos connoissances, toujours masquée ou toujours méconnue par la routine, est cependant la seule qui puisse former des hommes, &, par conséquent, de vrais citoyens. Le médecin même semble être plus intéressé à saisir ce point essentiel, que toutes les autres classes de la société civile. En effet, les passions jouent souvent un si grand rôle dans les maladies, qu'on ne peut, sans un crime manifeste, se donner pour médecin, sans avoir fait une étude particuliere de l'homme.

On s'imagine cependant qu'il n'est rien de plus aisé à saisir que cette connoissance sublime. Mais où va-t-on la chercher ? Dans la conversation ou la fréquentation de gens qui n'y ont peut-être jamais réfléchi de leur vie, ou qui, pleins de préjugés, approuvent ou condamnent d'après les lois & les régles qu'on leur a dictées dans leur jeu-

nesse. Ce sont néanmoins ces gens-là qui, dans un âge plus avancé, vantent sans cesse leur expérience, & ne font pas attention qu'on pourroit leur dire, comme le fit un jour un jeune soldat à un vieux capitaine : *Le seul avantage que vous avez sur moi, c'est d'avoir usé plus de souliers.*

En effet, nous voyons tous les jours combien cette prétendue expérience se trouve stérile ou impuissante. C'est ce qui doit nécessairement arriver, quand on n'a étudié ni l'homme ni la nature.

L'agriculture languissoit depuis très-long temps sous les mains d'ignorans esclaves de la routine. On ne devoit pas exiger que le cultivateur examinât de lui-même, & sans être conduit par le philosophe, les mysteres de la nature : ordinairement il n'a d'esprit que ce qu'il lui en faut habituellement pour défricher, labourer, ensemencer, & faire sa récolte ; il n'a même pas assez de raison pour se rendre à des avis. Les préjugés ont tant de pouvoir, que le paysan le plus misérable goûte

même le plaisir de la liberté dans son opiniâtreté. Qu'un cultivateur intelligent recueille en un an, plus que ce paysan en dix, *je n'aurois jamais cru cela*, dit-il ; mais il s'en tient à sa routine & à la pratique de ses peres, plutôt que d'examiner s'il ne tireroit pas du même champ le même avantage que l'autre. Les habitans de Minorque, au lieu de greffer leurs arbres comme ils le virent d'abord faire aux Anglois, se contenterent de leur dire que personne ne sçavoit mieux que Dieu comment les arbres devoient croître. Un amour éclairé du genre humain, a donc engagé certain nombre de citoyens à arracher l'agriculture à cet abus superstitieux de la routine ; &, depuis quelques années, il s'est formé plusieurs sociétés qui se sont consacrées à suivre ces vues. Nous n'examinons pas ici si c'est le blé ou le fer, c'est-à-dire la faim ou la force qui ont d'abord civilisé les hommes ; mais nous commençons à comprendre qu'avec un coin de terre & du fer, il est possible de vivre

plus à l'aise que ces vastes empires affamés avec leurs flottes chargées des richesses de l'un & l'autre monde. Cependant l'aveugle routine préfère encore le fumier à l'étude de la nature, malgré les vues avantageuses de ces sociétés.

Il en est de l'artisan comme du paysan. Il se borne volontiers à ce que ses prédécesseurs lui ont transmis sur son métier, & n'ambitionne rien de plus. Sans adresse & sans art que la seule habitude, il exerce ses mains toujours d'une même maniere au même travail. Comme il ignore les inventions des autres, il ne cherche pas de nouvelles lumieres; ce qu'il sçait lui suffit, selon lui: ce n'est pas le plus court chemin qu'il tient, c'est le plus connu, fût-il le plus long; l'habitude est tout son sçavoir. On a vu, il n'y a pas long temps, à Paris, la preuve de ce que j'avance. Parmi les gens éclairés qui se réunirent pour publier ce grand ouvrage qui a fait tant d'honneur à la France, plusieurs se chargerent de se rendre chez les ar-

tiſans, & de les interroger ſur leurs métiers, entrant même dans les plus menus détails de leurs outils. Mais ils virent avec étonnement qu'il ſe trouvoit à peine douze artiſans capables de s'expliquer nettement ſur leurs outils & leurs ouvrages : pluſieurs même ne connoiſſoient pas le nom des outils dont ils ſe ſervoient depuis quarante ans. Rouſſeau appelle ces gens, des machines qui en font agir une autre.

Parlerai-je ici de l'influence de la routine ſur la politique, cet art de conduire les hommes, encore plus bizarre que l'eſprit humain ? Le temps qui change, malgré l'homme, ſon eſprit & ſes mœurs, n'autoriſe-t-il pas auſſi à admettre des modifications même dans l'eſprit des lois fondamentales d'un Etat ? Les révolutions continuelles, qui apportent tant de changemens dans la ſociété civile, ne ſont-elles pas une raiſon plus que ſuffiſante pour changer auſſi la conſtitution d'un Etat, du moins à un certain point ? Jettons les yeux ſur les différens Etats de l'Europe :

n'y voyons-nous pas la preuve de la néceſſité de ces changemens dans le gouvernement? Si l'eſprit de l'homme étoit toujours dans un état permanent, oui, la routine ou des lois invariables deviendroient non-ſeulement plauſibles, mais même néceſſaires. Mais l'inſtabilité & l'inconſéquence de l'eſprit humain, ne prouvent que trop que la politique doit encore plus varier dans ſes combinaiſons, que l'homme ne varie dans ſes écarts.

Je ne prétends pas ici que la politique n'ait pas ſes principes déterminés. C'eſt toujours l'avantage d'un Etat, &, par conſéquent, le bien-être de chaque individu que la politique doit enviſager dans toutes ſes combinaiſons. Il n'eſt même aucun art dont les principes & les lois ſoient auſſi ſimples, ſi l'on ſaiſit comme il faut l'eſprit du gouvernement. Que la cupidité diſparoiſſe, & la politique deviendra un art qui rendra bientôt heureux le prince, les magiſtrats & le peuple. La plûpart des politiques s'imaginent auſſi qu'ils ſont en

état de tout prévoir & de tout exécuter, quand ils se sont proposés pour modèle tel ou tel grand homme. Mais ils ne réfléchissent pas qu'ils ne sont plus dans les mêmes circonstances ; & que d'ailleurs, pour imiter ce grand homme, il faut avoir son génie & sa capacité ; sans quoi, c'est s'exposer avec témérité en se conduisant par le principe de l'imitation. L'un est un grand peintre, qui même, sans faire attention qu'il dessine en peignant, me rend ses idées avec l'expression la plus juste & la plus vive ; tandis que ses imitateurs sçavent tout au plus calquer sur son ouvrage. C'est sans doute de ces gens que Socrate & Bollinbroke ont voulu parler, quand ils ont dit que de toutes les sciences & de tous les arts, il n'en est point qui demande moins d'étude & de connoissance que la politique.

L'art militaire, destiné à défendre les droits de l'homme, n'est pareillement, selon bien des gens, qu'une affaire de routine. On croit qu'il ne faut avec le courage qu'un esprit

ordinaire pour faire un vrai guerrier; rarement même on voit un officier ſoupçonner que ſon art ſuppoſe nombre de connoiſſances néceſſairement liées avec l'érudition. Ce n'eſt que le petit nombre qui penſe, avec le chevalier Folard, que l'art militaire n'eſt qu'un métier pour le commun des hommes, & une ſcience très-relevée pour des hommes de génie. Selon le préjugé ordinaire, un lieutenant qui montre dix cicatrices, ou un fifre qui a vu dix campagnes, eſt un homme d'une expérience conſommée.

Mais paſſons à la médecine. Cet art eſt aux yeux de la plûpart des hommes le bonheur d'avoir par haſard une recette convenable pour chaque incommodité que l'on peut éprouver; &, par conſéquent, la médecine n'eſt qu'un pur empiriſme. Un empirique en médecine eſt un homme qui, ſans ſonger même aux opérations de la nature, aux ſignes, aux cauſes des maladies, aux indications, aux méthodes, & ſur-tout aux découvertes des différens âges, demande

demande le nom d'une maladie, administre ses drogues au hasard, ou les distribue à la ronde, suit sa routine, & méconnoît son art. L'expérience d'un empirique est toujouss fausse, parce que cet homme exerce toujours son art sans le connoître, & suit les recettes des autres sans en examiner les causes, l'esprit & la fin. Dans les premiers âges de la médecine, il a fallu nécessairement voir les maladies avant de les examiner & de les approfondir : voilà aussi pourquoi les empiriques veulent toujours voir des malades; mais ne veulent jamais examiner ce qu'ils voient, ni sçavoir ce qu'ils font. Ils rejettent toute instruction, réprouvent tout principe, & se croient instruits, comme par inspiration céleste, de tout ce qui mérite d'être connu. Ces gens, il est vrai, sont susceptibles de certaines combinaisons; mais leurs combinaisons n'embrassent que les premieres idées des choses, ou plutôt les seules perceptions des sens. Leur logique paroît ne pas s'étendre au-delà de l'instinct.

Il n'eſt pas difficile de trouver les cauſes des différens abus dont nous avons parlé juſqu'ici. La premiere & la principale vient de l'idée groſſiere qu'on s'eſt faite de l'expérience. Un très-habile homme a dit avec raiſon qu'il eſt impoſſible de concevoir dans quelle direction & avec quelle rapidité il faut mouvoir le bras, pour frapper avec une pierre un but éloigné : c'eſt par l'exercice ſeul qu'on acquiert cette adreſſe. Il eſt vrai que c'eſt par l'uſage qu'on apprend à manier un fuſil, un marteau, une hâche; mais on ſçait, par une longue expérience, que c'eſt en vain qu'on attendroit du ſeul uſage un habile général d'armée, & un Palladio d'un vieux manœuvre.

Les métiers s'apprennent par l'uſage; mais on peut fournir à un artiſte des idées que l'uſage ne lui donneroit pas. Il travaille avec juſteſſe, mais ſans connoître l'eſprit de ſon art; il manque donc d'une infinité de reſſources que le philoſophe ſeul peut lui procurer. C'eſt faute de réfléchir ſur

cet esprit des arts & métiers, que le peuple confond l'exercice de la médecine avec la pratique ordinaire des métiers : l'une est une science purement intellectuelle; l'autre, une adresse ou une habileté dans les doigts.

La haine que l'on a pour ce qui paroît nouveau, fait aimer la routine, comme nous l'avons déja dit : si l'on en croyoit même ces vieillards qui ne sçavent que vanter le passé, il n'y avoit pas d'ignorant de leur temps; mais, malheureusement pour eux, ils sont des témoins vivans de la fausseté de leur assertion. Dirai-je même ici que je connois des gens qui, avec une tête bien organisée, ne lisent pas un livre, par la seule raison qu'il est nouveau. Il suffit même de parler d'un ouvrage nouveau avec quelque estime, pour leur paroître ignorant; & vouloir leur faire entendre quelque chose autrement qu'ils ne l'ont conçu par le passé, c'est risquer d'en être haï autant que les Anglois le furent des Irlandois, pour leur avoir défendu, sous peine de punition, de brider,

ſelon leur ancien uſage, leurs chevaux par la queue.

L'ancienne routine plaît à des ſujets bornés, pareſſeux, indolens, parce qu'il eſt plus aiſé de faire ce que l'on a toujours fait. Il eſt d'ailleurs plus aiſé d'établir trois principes pour déterminer la nature des maladies, comme le faiſoient les anciens méthodiſtes, & d'oppoſer trois recettes ſeules à ces maladies, ou de rejeter toute règle, comme le font les empiriques : cela coûte moins que d'approfondir l'art de guérir. Quoi de plus court, de plus aiſé que de s'en tenir à un livre ſeul ou à un ſeul remède, & de réprouver toutes les connoiſſances qui ne ſe trouvent pas dans ce livre, ou tous les remèdes qui ne reſſemblent pas à celui qu'on a adopté. Il eſt ſans doute bien plus facile de mandier, par une baſſe complaiſance, le vil applaudiſſement du peuple, & de ſe faire louer & préconiſer par des amis gagnés par des flatteries ou par tout autre moyen, & de ravir au véritable mérite ſa récompenſe, en répan-

dant des calomnies que le peuple n'eſt que trop porté à publier & à noircir encore davantage : tout cela, dis-je, eſt bien plus aiſé que d'acquérir un véritable mérite. Les médecins des Chirigouans ſoufflent autour du lit de leurs malades, pour en chaſſer les maladies : tout le peuple eſt perſuadé que la médecine conſiſte dans ce vent ; & les docteurs Chirigouans recevroient fort mal quiconque voudroit leur rendre cette méthode plus difficile. ils en ſçavent aſſez, quand ils ſçavent souffler.

L'aveugle routine ſe fait goûter de la multitude, parce que tous les ignorans l'approuvent, & qu'il n'eſt que des médecins éclairés qui la condamnent ; en général, les hommes aiment aſſez à rencontrer leur même maniere de penſer les uns dans les autres : on a même remarqué, long-temps avant nous, que c'eſt toujours l'amour-propre qui décide de la haine ou de l'amitié, de l'honneur ou du mépris que l'on a pour les autres, & que c'eſt auſſi par le même principe qu'on juge du mérite. Tout

homme éclairé eſt ſûr de ſe faire un ennemi de ſon juge, s'il ne tâche pas de flatter ſon amour-propre ; & il eſt en même temps mépriſé de la multitude ignorante, parce qu'il condamne ou ne ſuit pas ſes erreurs, ſes préjugés ; & que le vrai, le bien, le ſçavoir qu'il approuve, eſt juſtement ce que cette multitude mépriſe : plus un médecin a d'eſprit & de pénétration, plus il eſt expoſé aux traits des ignorans. Agathias nous rappelle dans ſon hiſtoire un empirique des plus ignorans, & qui étoit en même temps l'homme le plus hardi à parler de ce qu'il ne comprenoit nullement. Cet Uranius alla en Perſe à la ſuite d'un ambaſſadeur de Conſtantinople, & plut ſi fort au roi Coſroës, que ce prince qui avoit appelé chez lui, & enſuite renvoyé les plus célèbres philoſophes de la Grèce, dit que jamais il n'avoit vu un homme auſſi éclairé & auſſi pénétrant qu'Uranius. La cauſe de cette approbation, ajoute l'hiſtorien, n'eſt pas difficile à ſaiſir. Nous nous ſentons tous comme entraînés vers ceux qui

nous ressemblent ; un génie de la trempe du nôtre nous plaît ; il suffit, au contraire, qu'un autre nous montre quelque supériorité pour nous déplaire.

C'est en vérité une occupation bien humiliante pour l'humanité, que de rappeler tous les préjugés qui se déclarent pour l'ignorance, la superstition, &c. & affermissent leur empire dans la société. Mais, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces préjugés tendent même à la ruine de notre bonheur, de notre santé, & nous ouvrent même souvent le tombeau. Voyons donc les funestes conséquences de ces abus.

Je dis d'abord que la société civile en souffre des dommages extrêmes. L'aveugle respect que l'on a pour les anciens usages, cause une indolence dans laquelle s'ensevelissent les plus précieux talens ; une indolence qui empêche même de penser que l'on peut être dans l'erreur ; & l'on ne fait que tomber d'une faute dans une autre. Si l'homme à préjugés est un homme puissant, soit par lui-

même, soit par son crédit, quels dommages ne pourra-t-il pas causer? Les vues les plus sages, les projets les mieux concertés, les desseins les mieux réfléchis, ne seront-ils pas toujours présentés en pure perte, quand cet homme aura le droit & le pouvoir de dire, *cela ne me plaît pas.* Cet homme sentira peut-être qu'il a tort: mais la honte l'arrête; & il ne veut plus devenir apprentif, après avoir été maître pendant quarante ans. En effet, combien peu de gens goûtent cette réflexion d'Horace: *Cur nescire pudens pravè quàm discere malo?* Semblables en cela aux sauvages de la Louisiane, qui, parvenus à l'âge viril, refusent d'embrasser le Christianisme, par la raison qu'ils sont trop âgés pour pratiquer des régles si difficiles. Les sciences, les arts, la justice, l'humanité, disparoissent sous l'empire de la routine, quand, avec le desir de faire respecter la vérité, on n'a pas le pouvoir de l'effectuer.

Secondement, ces préjugés déconcertent la jeunesse. Dans ce

trouble général, il est peu de jeunes gens qui aient assez de force & de courage pour ranimer leur ardeur, redoubler leurs soins, leur activité; consacrer le printemps de leurs jours aux veilles & au travail, désarmer l'ignorance, & briser le sceptre de la stupidité, au risque de leur repos, de leur fortune, de leur réputation. Investi & attaqué de tout côté, le jeune homme, malgré ses efforts, retombe dans la médiocrité, où l'oppression des préjugés le retient.

Ces préjugés s'opposent donc directement aux progrès de la médecine. Comme il n'est pas de forme, disoit Socrate, que ne prenne l'esprit du vulgaire ignorant, les obstacles se multiplient sans cesse. Un médecin raisonnable ne peut donc espérer de se faire goûter que parmi des gens qui lui ressemblent; mais il aura toujours tort de vouloir paroître sage parmi des insensés. Les jugemens qu'il porte des maladies, ses traitemens, ses remèdes, seront toujours blamés ou méprisés de ceux à

qui sa maniere de penser doit nécessairement déplaire ; & il sera fort heureux, s'il n'est pas traité d'empoisonneur.

Jusqu'au temps des Mameluques (*a*), l'Egypte eut des médecins qui exerçoient leur art avec esprit, probité & zèle ; mais ces tyrans barbares & ignorans ne payerent les soins de ces médecins que par une extrême cruauté. La profonde ignorance de ces tyrans les privant de la moindre connoissance des principes de l'art, ils ordonnoient, à la moindre sensation douloureuse, qu'on les soulageât, ou qu'on les guérît, & ne faisoient rien de ce qu'on leur prescrivoit. Les médecins, contraints de se régler sur les caprices aveugles de ces maîtres absolus, ne songerent plus à guérir

(*a*) Nom d'une fameuse Dynastie qui régna long-temps en Egypte. C'étoit dans l'origine, une troupe de mille esclaves Turcs & Chrétiens achetés des Tartares par *Mélicsalch*, qui, les ayant formés pour la guerre, les éleva aux premieres dignités de l'Empire. Leur chef portoit le titre d'Emir.

avec méthode, mais à plaire aux tyrans par un empirisme décidé; &, sans songer dès-lors aux maladies principales, ils ne fixoient plus leur attention que sur quelques symptômes particuliers qu'il s'agissoit de calmer à l'instant, adoucissoient les douleurs, abandonnoient toute la maladie à la nature, & ces cruels à leur malheureux sort. Ces méthodes plurent à ces maîtres; &, depuis ce temps-là, la médecine n'est plus en Egypte qu'un verbiage de femmelettes.

Jamais on ne trouvera de vrai génie dans un médecin qui montre de la duplicité, de la bassesse, capable de digérer tous les affronts, prêt à faire le fou avec les fous, & à sacrifier à tous les idoles. Galien, qui se fit une réputation si grande & si légitime par ses qualités éminentes tant de l'esprit que du cœur, & qui avoit réuni en lui seul tout ce que les siécles précédens avoient connus dans la nature, se plaint amèrement d'un grand nombre de médecins qui ne se faisoient point de honte d'aller

faire, dès le matin, leur cour aux femmes, de se trouver le soir aux festins les plus somptueux, & de chercher, en s'asservissant à la mode, à se faire une grande réputation bien ou mal établie. Voilà pourquoi, ajoute-t-il, on regarde les beaux arts & la philosophie comme des connoissances fort inutiles à un médecin. Doit-on être surpris, après cela, que des artisans quittent leur métier pour exercer la médecine, & que des gens qui n'ont que l'art de préparer des médicamens, aient la hardiesse de se ranger parmi les vrais médecins, & de traiter des maladies? Pline a fort bien dit qu'avec de l'effronterie, on passera pour médecin, si on le veut.

Cette maniere de penser, qui s'est introduite depuis tant de siécles, est une suite de l'idée grossiere qu'on s'est faite de la médecine dans tous les âges. J'ai ouï-dire, à la louange d'un médecin des plus suivis d'une ville, qu'*il étoit aussi souple qu'un valet-de-chambre*. Mais un médecin

qui pense noblement de son art, & qui sçait ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'il doit à ses malades & aux assistans, aura-t-il cette souplesse? C'est justement là ce qui le fait mépriser. La médecine fera-t-elle donc quelques progrès, quand ceux qui pourroient le plus contribuer à sa perfection, ne font rien pour leur art.

Cet abus est sur-tout commun en Angleterre, où les plus grands médecins aiment mieux consacrer aux beaux arts, à la philosophie, aux mathématiques, les momens de leur loisir, que de s'occuper de quelques ouvrages qui contribuent aux progrès de la médecine. Bacon dit que l'imposteur triomphe souvent au lit des malades, tandis que le vrai mérite y est affronté & déshonoré; car le peuple a regardé de tout tout temps un charlatan ou une vieille femme comme les rivaux des vrais médecins: delà vient que tout médecin qui n'a pas assez de grandeur d'âme pour ne pas s'oublier, ne se fait pas de peine de dire avec Salomon: *S'il en est de moi*

comme de l'inſenſé, pourquoi voudrois-je paroître plus ſage que lui? D'autres plus délicats prennent donc un autre parti, & cherchent à ſe faire une réputation en ſe livrant à d'autres ſciences, puiſque la médiocrité en médecine mène auſſi loin que le plus haut degré de perfection. Bacon n'a que trop bien obſervé que la longueur d'une maladie, la douceur de la vie, les appas illuſoires de l'eſpérance, les recommandations des amis, ſont des raiſons valables pour préférer les plus vils ignorans aux meilleurs médecins, parce qu'un ignorant donne toujours plus d'eſpérance qu'un vrai médecin.

Freind, qui, dès ſa jeuneſſe, avoit déja mérité la réputation de très-grand médecin & de grand écrivain, fait auſſi ce raiſonnement, & a eu le même ſort: on peut voir ce qu'il dit à ce ſujet dans une lettre adreſſée au docteur Méad, cet homme ſi mépriſé des empiriques & du peuple, & ſi conſidéré de tout ce qu'il y avoit de gens reſpectables. L'eſtime que l'on a pour les ignorans,

dit Freind dans cette lettre, eſt cauſe que de vrais génies, qui ſe ſeroient diſtingués dans la médecine, ont cherché à ſe faire une réputation, en ſe livrant à d'autres ſciences dans leſquelles ils ont même ſurpaſſé ceux qui ſembloient être particuliérement deſtinés par la nature à cultiver ces ſciences. En effet, ceux qui n'enviſagent que la gloire & la réputation, n'ont-ils pas raiſon d'abandonner un art dans lequel les préjugés accordent autant d'eſtime à la médiocrité qu'au plus rare mérite, & dont l'exercice n'a d'éclat aux yeux du peuple, qu'autant que la témérité l'emporte ſur la réſerve & la prudence?

Le charlatan a même un avantage conſidérable ſur le vrai médecin. C'eſt que, ſi quelqu'une de ſes promeſſes ſe réaliſe, on l'élève juſqu'aux nues; & ſi le malade eſt trompé, l'on eſt obligé de ſe taire par honneur, & pour ne pas s'expoſer à être blamé d'avoir confié ſa guériſon à un malheureux qui a d'autant plus de droit d'être fripon, que le nombre des ſots eſt toujours le plus

grand. D'ailleurs, cet homme hardi ne risque jamais la perte de sa réputation, parce que, comme il n'en a que dans l'esprit des ignorans, le tort sera toujours du côté de ceux qui ont voulu l'écouter. Les hommes aiment tant le merveilleux, que le charlatan a même seul le droit de faire goûter au peuple la nouveauté : plus ses promesses seront absurdes, plus il est sûr d'être écouté. Il donne un nom barbare au simple qu'il vient de cueillir à l'entrée du village où il préconise ses remèdes, & fait le détail de ses miracles; &, dès l'instant, ce simple va guérir toutes les infirmités.

Galien nous a laissé le portrait de tous les charlatans dans celui de Thessalus qui vivoit sous Néron. Son pere, dit-il, étoit un ouvrier qui ne pouvoit lui inspirer le moindre goût pour ce qu'il y a de beau & de grand. Sans aucune teinture des lettres ni de philosophie, Thessalus se mit donc en tête d'être médecin ; &, selon sa maniere grossiere de penser, il l'étoit réellement : il sen-

toit cependant bien qu'il lui manquoit les connoiſſances & les qualités ſeules capables de frayer la route au véritable honneur; il avoit même toujours le ton, les manieres & le langage d'un homme de ſon métier; & il étoit aiſé de reconnoître en lui ſon pere qui étoit un cardeur de laine. Il commença donc par gagner ſes malades, non en leur preſcrivant des remèdes bien vus & bien adaptés aux circonſtances, mais en flattant leur eſpoir & leur amour-propre. Malgré la dureté naturelle de ſon caractere, il ſçavoit plier dans le beſoin, & obéir à ſes malades, comme un eſclave à ſon maître, quand il trouvoit ſon compte dans cette baſſe complaiſance : mais autant il étoit ſoumis aux malades dont il vouloit gagner, ou avoit gagné la faveur, autant il montroit d'impudence & de témérité contre les vrais médecins qu'il pouvoit rencontrer ſous ſes pas; car à peine eut-il trouvé le moyen de plaire à Rome par cette baſſeſſe, qu'il ne ceſſa de déclamer, ſans aucune réſerve, contre

tous les médecins, & avoit même la hardieſſe de ſoutenir qu'il n'y avoit de médecin que lui. Il n'épargnoit même pas plus les morts que les vivans, & ſe faiſoit un plaiſir de ſe répandre en injures contre Hippocrate. Voilà, dans ce portrait de Theſſalus, tout ce que font encore aujourd'hui les ignorans & les charlatans. L'Etat ſouffrira-t-il donc toujours cette malheureuſe engeance; & le peuple, malgré ſon aveuglement, mérite-t-il d'être abandonné en proie à ces impudens empoiſonneurs. Si la ſociété a droit de s'oppoſer aux deſſeins d'un homme qui veut ſe rendre malheureux, pourquoi n'auroit-elle pas le même droit, lorſqu'il s'agit de conſerver le plus grand nombre de ſes individus? Mais, ſi la ſociété a ce droit, eſt-elle excuſable de ne pas s'en ſervir? Le ſouverain écoutera toujours favorablement les repréſentations qui lui ſeront faites à ce ſujet: c'eſt donc aux facultés de médecine à ſe réunir pour arrêter ces abus.

CHAPITRE III.

De la vraie Expérience.

JE vais oppoſer la vraie expérience à la fauſſe, la raiſon à l'extravagance. Le mot d'*expérience* a différentes ſignifications : les mathématiciens, les phyſiciens, les médecins, les moraliſtes, appellent expérience (*experimentum*,) le réſultat des tentatives qu'ils font pour s'inſtruire des effets qu'ils remarquent dans le monde phyſique ou moral, & pour en aſſigner les cauſes, ou la maniere dont agiſſent ces cauſes. Une expérience diffère d'une ſimple obſervation, en ce que la connoiſſance qu'une obſervation nous procure, ſemble ſe préſenter d'elle-même ; au lieu que celle qu'une expérience nous fournit, eſt le fruit de quelque tentative que l'on fait dans le deſſein de voir ſi une choſe eſt, ou n'eſt point. Un médecin qui conſidère tout

le cours d'une maladie avec attention, fait donc des obſervations; & celui qui, dans une maladie, adminiſtre quelque médicament, & prend garde aux effets qu'il produit, fait une expérience. Ainſi le médecin obſervateur écoute la nature; celui qui expérimente, l'interroge.

L'expérience, (*experientia*) dans la vie civile, la politique, l'art militaire, l'art de guérir, eſt, en général, la connoiſſance que l'on peut acquérir de ces ſciences ou de ces arts, d'après des obſervations & des tentatives bien faites, ou, comme le diſoit Cicéron à Lentulus, *magis experiendo quàm diſcendo*. Mais nous appelons particuliérement expérience en médecine, l'habileté à garantir le corps humain des maladies auxquelles il eſt expoſé, & à guérir ces maladies lorſqu'elles ſe ſont manifeſtées.

Cette expérience ſuppoſe pour principe la connoiſſance hiſtorique de ſon objet; car, ſans cette connoiſſance, il eſt impoſſible de ſe fixer un but. Elle ſuppoſe encore la capacité de remarquer & de différencier

toutes les parties de cet objet; elle demande enfin un eſprit en état de réfléchir ſur ce qu'il a eu lieu d'obſerver, de paſſer des phénomènes à leurs cauſes, du connu à l'inconnu, de tout approfondir, & de ſaiſir les myſteres de la nature, dans ce qu'elle peut laiſſer appercevoir. L'érudition nous fournit la connoiſſance hiſtorique, l'eſprit d'obſervation nous apprend à voir, & le génie à conclure.

Ce n'eſt donc point l'occaſion de voir beaucoup, qui fait l'expérience, parce que la ſimple intuition d'une choſe n'apprend rien, & que l'obſervation adroite d'un fait n'eſt même pas encore ce que l'on entend par la vraie expérience. Tout homme qui ne ſçait pas ce qu'il doit directement obſerver, ou qui n'a pas l'art de voir & de réfléchir ſur ce qu'il a vu, pourra parcourir tous les pays du monde, ſans avoir rien connu. Il entrera même, ſi l'on veut, dans une carriere encore plus importante, celle de la vie humaine; mais ſans rien voir dans le cœur de l'homme.

La véritable expérience dépend surtout de la tête de celui qui cherche à l'acquérir.

Pour acquérir cette expérience, il faut non-seulement sçavoir lire dans les ouvrages de ceux qui ont ouvert le sein de la nature ; mais il faut encore être soi-même en état de pénétrer ces mêmes mysteres. Comme les génies même les plus libres de préjugés n'ont pas toujours sçu se garantir de conclure précipitamment des phénomènes à la réalité, on sent combien il faut de prudence & de pénétration pour n'être pas induit en erreur par les assertions & les découvertes des plus grands hommes même. Ce n'est donc qu'avec l'organisation la plus heureuse, & l'esprit le plus réfléchi, qu'on sçaura chercher cette expérience dans les ouvrages des sçavans, ou dans le sein de la nature. Mais il faut sur-tout être prêt, en toutes circonstances, à renoncer aux principes de sa premiere éducation, dès que l'on en connoît l'insuffisance, ou même la fausseté ; & sçavoir dire hardiment

à ſon maître : *Tu t'es trompé*, & non pas, *tu l'as dit.*

De tout temps & chez toutes les nations, les faux médecins ont été en différend avec les vrais médecins. Malgré cela, il ne faut pas croire que la fauſſe expérience ne ſoit que du côté des empiriques, & que la vraie ne ſe trouve que chez les dogmatiques. On a vu de vrais médecins parmi les empiriques, comme on en a rencontré de faux parmi les dogmatiques.

Quoique les empiriques même les plus mépriſables aient toujours été en grand nombre chez toutes les nations, on ne peut cependant diſconvenir que, depuis les premiers âges de la médecine, juſqu'au temps où l'on a réuni la philoſophie à la médecine, le médecin même le plus ſenſé & le plus intègre n'ait été un empirique fort médiocre. Mais les médecins n'avoient pas alors ce nom; &, loin de former aucune ſecte, tous ſuivoient la même voie. Dès que l'on eut acquis plus de lumieres, chacun prit inſenſiblement une route diffé-

rente. La plûpart des médecins se livrerent à des recherches inutiles, & ne s'occuperent que de subtilités frivoles, abusés par la philosophie défectueuse de leur temps.

Les différentes opinions qu'on conçut alors de l'art, & les succès que l'on vit, malgré cela, de la pratique de quelques bons médicamens, formerent peu-à-peu une secte qui se proposa de renoncer à toutes les subtilités, pour s'en tenir uniquement à ce que l'expérience apprendroit. C'est au temps d'Hérophile que remonte l'origine de cette secte. Ce médecin faisoit, avec raison, moins de cas de l'art, que des moyens curatifs.

Mais bientôt les médecins s'égarerent dans leur maniere de raisonner sur les causes des maladies. Ils rejeterent les remèdes les plus importans, & dont l'expérience avoit le plus confirmé l'efficacité : ils ne voulurent plus ni saigner, ni purger, parce que ces moyens curatifs ne s'accordoient pas avec leur système : d'où Hérophile concluoit que

plus on croyoit avoir de connoissance, plus on s'écartoit de l'expérience. Philinus de Cos, son disciple, trouva de plus que les connoissances anatomiques qu'Hérophile lui avoit communiquées, ne lui procuroient pas plus de ressources dans le traitement des maladies; qu'ainsi c'étoit en pure perte qu'on recherchoit les causes des maladies, puisque l'anatomie même ne fournissoit aucune lumiere à cet égard; qu'il ne falloit donc pas tant raisonner, mais s'en tenir à l'expérience, qui seule faisoit le médecin. Sérapion d'Alexandrie réduisit ces idées en systême; &, selon Celse, il devint le chef d'un parti dont les sectateurs prirent le nom d'empirique, du mot ἐμπείρια, qui signifie *expérience*.

Ces médecins entendoient donc, par expérience, ce que l'on avoit connu, soit par pur hasard, soit par quelque tentative; & ils appeloient imitation, la répétition de ce que l'on avoit fait dans telle ou telle circonstance, après en avoir remarqué la conséquence. C'étoit, selon leur

idée, avoir une vraie expérience, quand, à l'aide d'une imitation souvent répétée, on étoit en état de se fixer des propositions, d'où l'on pouvoit déduire ce qui a lieu en toute occasion, ou ordinairement, ou rarement, ou de telle maniere. Ils conseilloient, pour acquérir cette habileté, de commencer par observer par soi-même, ensuite de lire ce que d'autres pouvoient avoir observé touchant la partie historique des maladies & leur guérison. Ils espéroient que, par-là, on pourroit conclure d'une maladie à une autre, & voir, dans le cas d'une autre maladie nouvelle, ce qu'il y auroit à faire, d'après ce que l'on avoit fait dans une maladie connue; c'est ce qu'ils appeloient conclure par analogie. Ainsi, l'expérience des empiriques étoit fondée sur le témoignage des sens, sur le souvenir de ce que d'autres avoient observé, & sur la comparaison du connu avec l'inconnu. Telle étoit l'extrême différence qu'il y avoit entre cette secte d'empiriques raisonnables, &

les ſtupides empiriques des temps plus reculés.

Sérapion & ſes ſucceſſeurs ne vouloient pas qu'on entrât dans la recherche des cauſes cachées, & ne s'arrêtoient qu'à ce qui frappoit les ſens. En cela, ils avoient quelque raiſon. Il étoit réſervé aux recherches anatomiques de nous dévoiler ces cauſes ſecrettes : or l'anatomie étoit encore dans ſon enfance du temps de Sérapion : auſſi ne recherchoit-on alors ces cauſes que dans la philoſophie de ces temps-là ; de ſorte qu'il falloit néceſſairement tomber d'une erreur dans une autre, au milieu de cette obſcurité. On voit donc que les auteurs de la ſecte des empiriques n'avoient qu'un deſſein louable en ſoi-même : ils tendoient a bannir de la médecine toute hypothèſe & toute chicane ; ils ne vouloient pas qu'on recherchât les cauſes prochaines des maladies. En effet, il étoit naturellement impoſſible de les trouver alors ; &, comme on n'y auroit néceſſairement ſubſtitué que des chimères, on auroit tou-

jours été dans le cas de mal déduire ses indications curatives. Les causes externes ou éloignées leur paroissoient mériter leur attention ; mais, en même temps, ils se mettoient peu en peine d'examiner comment ces causes agissoient. S'ils faisoient attention à ces causes, ce n'étoit pas dans le dessein d'en déduire des indications curatives, parce que ces indications leur paroissoient trop arbitraires. Ils ne prenoient donc garde à ces causes externes, que comme aux autres circonstances des maladies : c'étoit, selon eux, une partie des signes qui servoient à déterminer l'espece de la maladie.

Ils s'en tenoient uniquement à ce qui tomboit sous les sens ; &, conséquemment, ils pensoient qu'il ne falloit que le seul usage des sens & de la mémoire pour la pratique de la médecine. S'ils admettoient quelques raisonnemens, ils les demandoient si simples, qu'il ne fût pas possible de se laisser abuser, & si naturels, qu'ils parussent se présenter comme d'eux-mêmes. Ils ne prof-

crivoient donc les raisonnemens qu'autant qu'ils étoient appuyés sur de faux principes, & qu'on auroit jugé de la nature, d'après ces raisonnemens mal fondés. Mais ils ne rejetoient ni l'examen rigoureux des phénomènes, ni l'analogie, ni l'érudition. Philinus & Sérapion n'ont donc point été blamables, si leurs sectateurs ou leurs successeurs se sont écartés de leur maniere de penser, & s'ils ont condamné l'érudition, l'anatomie, la physiologie, & la philosophie qui est l'ame de la médecine. Les fondateurs de la secte empirique cherchoient la vraie expérience, & leurs stupides successeurs se contenterent de la fausse.

Si les fondateurs de cette secte ne méritoient pas d'être méprisés, les dogmatiques, leurs ennemis, ne sont pas, d'un autre côté, tous estimables sans restriction. On appeloit dogmatiques, les médecins qui exerçoient leur art d'après des principes. Ces médecins ne se contentoient pas de discerner les maladies par la réunion des symptômes qui en détermi-

noient l'eſpece, ils vouloient encore connoître la cauſe de ces ſymptômes. Tous les moyens dont ſe ſervoient les empiriques pour connoître & guérir les maladies, ne déplaiſoient pas aux dogmatiques; mais ceux-ci prenoient encore une autre voie, celle des indications, laquelle leur paroiſſoit être la baſe de toute méthode curative. Les empiriques, comme nous l'avons dit, rejetoient ces indications, parce qu'elles ſont néceſſairement fondées ſur la connoiſſance des cauſes que ces médecins regardoient comme inutiles, ou même comme une ſource d'erreurs, puiſque la plûpart de ces cauſes, ſelon eux, ſont toujours un vrai myſtere.

Les dogmatiques établiſſoient leurs indications ſur la nature même des maladies, ſur leurs cauſes & leurs différentes circonſtances, ſans ſe rappeler, dans le cas actuel, ce qu'ils avoient vu de ſemblable. Cependant Galien dit que les indications ſont le principe de la pratique, & que celui qui trouve les méthodes

qui conduisent le mieux au but que montrent ces indications, mérite seul le nom de médecin. Ainsi celui qui tend à ce but par la seule expérience, est un empirique, selon Galien; & celui qui y tend par le raisonnement, un dogmatique.

On n'est pas unanimement d'accord sur le fondateur de la médecine dogmatique; les dogmatiques attribuent cette prérogative à Hippocrate, parce que, dans plusieurs de ses ouvrages, il paroît contredire assez au long & avec beaucoup de jugement ceux qui faisoient consister la médecine dans un usage aveugle; & que, d'ailleurs, il a exercé la médecine d'après des principes constans, joignant à son expérience le raisonnement des philosophes qui l'avoient précédé. Nous sçavons cependant qu'Hippocrate se bornoit la plûpart du temps à la seule observation, parce qu'on ne connoissoit pas encore tous les principes nécessaires à l'art de raisonner; & que, conséquemment, il falloit s'en abstenir en bien des occasions. Ce seroit

donc plutôt Galien qu'Hippocrate que nous regarderions comme l'auteur de la secte des dogmatiques. Galien a même fait en médecine ce que Descartes a fait en philosophie : tous deux, en partant de faux principes, nous ont si bien montré l'art de raisonner, que ce n'est qu'en suivant leur méthode, qu'on peut les réfuter.

Les empiriques avoient remarqué, long-tems avant Galien, que les médecins philosophes s'abusoient, en ce qu'ils n'établissoient les raisonnemens qu'ils faisoient sur les maladies, que par des propositions arbitraires; que leurs définitions n'étoient nullement puisées dans la nature; & qu'ils avoient donc raison de s'en tenir à leur seule expérience. Les meilleurs têtes se rangerent, il est vrai, du côté des dogmatiques depuis Galien; mais on sçait aussi qu'ils formoient moins une secte, que la réunion d'un certain nombre de gens qui choisissoient (a) ce qu'il y

(a) On les appeloit *Eclectiques*.

avoit de mieux vu dans les différentes opinions & dans les différentes méthodes. Ces gens étoient, sans contredit, les plus sages. Les Galénistes, proprement dits, étoient les vrais antagonistes des empiriques. Il faut néanmoins convenir que les empiriques devoient être rangés parmi les vrais médecins, lorsqu'ils commencerent à former une secte, & que les dogmatiques n'étoient que de faux médecins, lorsqu'ils déduisoient leurs principes de leurs idées chimériques.

Mais peu-à-peu les empiriques s'abaisserent jusqu'au niveau du plus bas peuple. Les dogmatiques, au contraire, assez courageux pour surmonter tous les obstacles qui paroissoient se multiplier devant eux, revinrent sur la route qu'avoit suivie Hippocrate. Les chymistes formerent dans les âges modernes une nouvelle espece d'empiriques. Ils négligerent toute érudition, & même l'histoire & les signes des maladies, pour en rechercher les causes dans leurs fours & leurs laboratoires, & con-

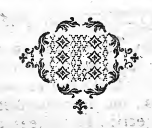
clure ainſi à la pratique. Les empiriques de nos jours ſont à peu près les ſinges de ces chymiſtes. Sérapion & ſes diſciples cherchoient autant à connoître les maladies que les médicamens ; les empiriques de nos jours ne s'occupent que de la connoiſſance des médicamens, & ſe moquent de celle des maladies. Les ſectateurs de Sérapion étoient de vrais médecins, & les empiriques de nos jours ſont tout au plus d'ignorans apothicaires.

Autant la folie diffère de la raiſon, autant les empiriques actuels diffèrent des vrais médecins. Les vrais medecins reſpectent & recherchent l'érudition que ces empiriques mépriſent; parce qu'il n'eſt pas poſſible qu'un ſeul homme voie autant que tous les âges qui l'ont précédé. Cette érudition, qu'on peut appeler le flambeau du médecin, eſt d'autant moins intéreſſante pour les empiriques, que le nombre & la nature des maladies ſont déja déterminées chez eux par les qualités connues ou inconnues des médicamens qu'ils

diſtribuent. Ainſi, peu leur importe que telle obſervation ait été faite dans tel temps, que telle maladie, traitée de telle maniere, ait eu telle terminaiſon. Une maladie ne doit, ſuivant les empiriques, ſe terminer, ou plutôt ſe guérir, que de la maniere qui ſera déterminée par l'effet de leurs médicamens. Ainſi, tout raiſonnement devient inutile. Il ſuffit qu'un médicament ait telle vertu, & ce ſeroit en pure perte qu'on chercheroit à imiter la nature dans la ſolution d'une maladie : tout dépend du remède, non de la prudence du médecin, & encore moins des opérations de la nature. Telle eſt la logique de ces prétendus Eſculapes qui n'ont eu ſecrettement, dans tous les âges, que trop d'imitateurs parmi les médecins, du moins en bien des occaſions. Strabon diſoit qu'il n'étoit pas poſſible d'être grand poëte, ſans être homme d'une probité réelle; mais un médecin peut-il ſe donner pour tel, s'il n'a en horreur les manœuvres de ces déteſtables empiriques? Peut-il, en conſcience, haſar-

der un médicament, ſans au moins être engagé à l'adminiſtrer par les inductions de la plus exacte analogie? N'eſt-ce pas être l'ennemi juré d'un malade, que de prétendre le guérir ſans connoître juſqu'à certain point la nature de ſa maladie, tant par les cauſes, les ſignes, que par ſon état antécédent & ſon état actuel? N'eſt-ce pas manquer à tout ce qu'on doit à l'humanité, en ſuppoſant même qu'on oublie ce qu'on doit à ſa religion, que de ſe préſenter au lit d'un malade, ſans avoir les connoiſſances requiſes? Peut-on ſe dire, j'ai fait ce que j'ai pu, ſi l'on ne peut en même temps ſe dire, je ſçavois ce que je devois ſçavoir? J'aime de la religion dans un médecin, parce que la religion, ſans préjugés & ſans fanatiſme, s'accorde toujours aiſément avec les principes de l'honneur & de la probité. Hippocrate & Sydenham n'étoient pas des gens irreligieux. Comme les empiriques n'ont pas beſoin d'expérience pour ſçavoir ce qu'ils ont à faire, ils ſont toujours en état de ſe

rendre compte à eux-mêmes de leur conduite, quand ils ſçavent combiner leur probité à raiſon de leur intérêt. Ils ont donc fait ce qu'ils devoient, quand ils ont abuſé des ſots qui les autoriſoient à être fripons ; & c'eſt à quoi ſe réduit leur expérience.





LIVRE II.

De l'Erudition, & de l'influence qu'elle a sur l'Expérience.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Erudition en général.

NOUS entendons, en général, par érudition, l'ensemble de toutes les parties des connoissances humaines, qui méritent d'être laissées par écrit, & traitées chacune avec la méthode convenable. Je dis avec une méthode convenable; « car » chaque partie des sciences, comme » l'observe très-bien Aristote, n'exige » plus ou moins d'exactitude & de » détail, que relativement au but de » celui qui la traite. Un ouvrier & » un géometre considerent un angle » droit, sous des rapports bien diffé- » rens : l'un ne le considere que » comme utile dans son travail; au

» lieu que l'autre, occupé de vérités » qu'il s'agit de découvrir ou dé» montrer, en examine la nature & » les propriétés. » L'érudition ne ſuppoſe pas non plus qu'on » entre » dans la recherche de toutes les cau» ſes. Il ſuffit en bien des occaſions » de dire qu'une choſe eſt, ſans » donner de raiſon que ſa réalité : » c'eſt ce qui a lieu à l'égard des prin» cipes. » Un homme ſçavant eſt donc celui qui ſçait ce qu'on a connu avant lui, & comme on a dû le connoître, ou comme le dit Cicéron : *Qui omnium rerum atque artium rationem, naturamque comprehenderit.*

L'érudition du médecin n'eſt donc qu'une érudition particuliere. C'eſt la connoiſſance de ce que les autres médecins ont obſervé & expérimenté touchant l'art de préſerver le corps humain des maladies auxquelles il eſt expoſé, de connoître ces maladies, de les guérir, ou au moins de les rendre plus ſupportables. Mais le corps humain étant néceſſairement lié à toutes les parties de la nature, on voit que l'érudition du

médecin doit être beaucoup plus étendue qu'on ne l'auroit pensé dès l'abord. Nous en examinerons le caractere ci-après.

La vraie érudition mérite seule le nom de science. Elle est plutôt une habileté de l'esprit qu'un ouvrage de mémoire; car une mémoire, même médiocre, suffit dès qu'on y réunit en même temps de l'esprit & un travail opiniâtre. En supposant la capacité & la volonté, nous acquérons cette érudition, tant par la lecture que par la fréquentation des gens sçavans, libres de préjugés, & uniquement attachés à la vérité. Les idées des autres, leur sçavoir, leur expérience, leur maniere de voir, enfin tout ce qui peut leur appartenir se fond ainsi avec ce qui nous est déja propre & particulier; &, après certain temps, si nous sommes susceptibles de réflexions, il nous semble que nous n'avons pensé que de nous-mêmes. Mais, pour parvenir à cet avantage, il faut nécessairement supposer que notre propre fond n'ait eu besoin que de culture; sans quoi,

il eſt impoſſible de s'approprier les richeſſes d'autrui : il eſt même facile de diſtinguer ceux qui ont naturellement ces qualités. Nous voyons tous les jours de ces gens qui n'ont rien que de factice dans leur maniere de penſer & de parler ; & ce n'eſt jamais qu'en citant les autres, qu'ils croient bien dire ; preuve qu'ils n'ont jamais analyſé le moindre ſentiment, ni la moindre idée. Ces gens, toujours prêts à citer, n'ont qu'une fauſſe érudition ; car le vrai ſçavoir eſt un bien qui doit nous être propre, & que l'on doit plus faire appercevoir par la fineſſe de l'eſprit, que par le nombre des citations. Combien de ſçavans perdroient de leur mérite, ſi l'on examinoit leurs ouvrages ſelon ce principe.

La vraie érudition eſt un bien propre au ſeul philoſophe ; & l'expérience le ſuppoſe toujours. Avant de pouvoir obſerver chaque choſe individuelle dans la nature, il faut en connoître le caractere particulier, tant par l'hiſtoire de la nature même, que par l'obſervation & l'e-

xamen des phénomènes. Le plus grand génie même n'apprendroit, qu'après bien du temps, à discerner de lui-même les maladies, si les écrits des habiles médecins qui l'ont précédé ne lui avoient tracé les premiers traits de cette connoissance. Il est donc avantageux que l'érudition lui tienne lieu d'expérience en bien des occasions.

Le génie est même quelquefois nuisible sans l'érudition, parce que l'esprit livré à lui-même n'emploie pas toujours ses forces avec justesse, & qu'il ne s'occupe que de hasards dans l'immensité des choses qui se présentent à lui, tant qu'il n'est point déterminé par quelque objet capable de le fixer. Il faut nécessairement connoître quelque chose de certain, avant de se porter vers des objets inconnus. C'est l'expérience des autres qui doit nous instruire, leurs pensées nous éclairer, & pour ainsi dire leurs ailes nous porter avant que nous puissions être inventeurs. Il est rare de voir un génie trouver une science dans son propre

fond ; il me feroit facile de montrer que la plûpart des grandes découvertes qui fe font faites, en phyfique fur-tout, dans ces derniers temps, ne font pas dûs à ceux qui ont paffé pour en être les inventeurs ; ou qu'au-moins ils n'y ont été conduits que par des indices que d'autres leur avoient laiffés, ou par une conféquence naturelle de ce que l'on avoit ou conjecturé, ou calculé, ou expérimenté, avant ces prétendus inventeurs.

CHAPITRE II.

Des Préjugés contre l'Erudition.

PLEINS de la plus aveugle préfomption, ou conduits par les vues les plus baffes, les praticiens modernes, ou ceux que j'appelle *empiriques*, rejettent avec raifon ce qui pourroit les démafquer. Ils méprifent l'érudition, parce qu'elle leur manque. Comme il ne leur faut que

le langage du peuple, ils n'ont besoin non plus que de son sçavoir. Ils décrient l'érudition, & les découvertes de tous les temps, afin de persuader au public ignorant qui les écoute, qu'eux-mêmes ont tiré de leur propre fond tout ce que l'on connoît de mieux. Le public honore en eux ses propres préjugés, & ces ames viles s'attribuent ces respects du peuple, comme l'âne de la fable prenoit pour lui ceux que le peuple rendoit à la statue d'Ysis qu'il portoit. Cicéron disoit avec beaucoup de raison, que le devoir d'un médecin étoit de traiter avec la méthode la mieux réfléchie pour guérir, *curare appositè ad sanandum*. Mais, selon ces empiriques, c'est de donner pour une maladie inconnue un médicament que personne ne doit connoître que par les éloges que l'auteur lui prodiguera, d'après de faux témoignages mendiés par la fourbe & l'imposture. C'est-là la seule érudition dont ces gens sont jaloux, parce qu'elle leur suffit pour décrier le mérite des vrais médecins.

Aucun livre ne leur plaît que ceux peut-être qui ont été écrits par ces oracles qui n'ont cherché qu'à masquer leur ignorance, sous des mots vuides de sens, & dans lesquels on ne peut trouver de sens commun, qu'autant qu'on en manque soi-même. Ils ont, si on les en croit, le talent de pénétrer les énigmes de ces rêveurs, tandis que la briéveté lumineuse des vrais oracles de la médecine n'est à leurs yeux que ténèbres & ignorance, parce que réellement ces empiriques ont trop peu de génie pour faire l'application d'aucun principe, pour sentir l'uniformité des règles, & la raison des exceptions. Est-il donc surprenant qu'ils s'élèvent contre l'expérience de tous les siécles, qu'ils condamnent & tournent même en ridicule toutes les lois du raisonnement & de l'analogie?

Incapables de rien généraliser, ce ne sera tout au plus que des détails particuliers qu'ils chercheront dans les livres. Toute maladie sera toujours pour eux une maladie particuliere qui demandera un traitement,

ou plutôt un médicament différent: auſſi ne goûteront-ils jamais un écrivain, qui, pleinement inſtruit de ſon art, aura ſçu rappeler à un même genre, des maladies qui ne doivent pas être différenciées, par rapport à quelques ſymptômes qui n'ont eu lieu que par quelques circonſtances particulieres. Ainſi tout médecin qui ne leur dira pas tout ce qu'ils ignorent, leur paroîtra ne pas mériter d'être lu. En effet, il n'y a que de vrais génies capables de voir une maladie caractériſée par deux ou trois ſignes; &, pour goûter Hippocrate, il faut avoir le rare talent de voir auſſi peu que lui.

Un jeune chirurgien, plein de mérite, oppoſoit, il n'y a pas long-temps, aux préjugés d'un de ces vieux praticiens, quelques réflexions priſes des excellens Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Paris: *Fi donc!* repliqua le vieux praticien, en hauſſant les épaules: *Quel livre me citez-vous là?* Un autre appercevant chez un malade les *Préceptes de Médecine* de Méad, ouvrage qui eſt le

résultat d'une expérience de soixante ans : *Quel livre avez-vous là*, dit cet empirique? *De bonnes recettes ne valent-elles pas mieux que tout ce verbiage ?* Mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que ces gens, qui décrient ainsi l'érudition, sont toujours les premiers à lâcher quelques mots grecs ou latins qu'ils n'ont jamais compris.

Non-seulement ces praticiens ne lisent pas ; mais il suffit de lire pour être ignorant à leurs yeux. On n'en sera pas surpris, quand j'aurai fait voir la véritable cause de cette opinion absurde. Les successeurs des anciens empiriques croyoient déja que la différence des climats exigeoit aussi une médecine toute différente. On voit que cette opinion ridicule bannit nécessairement toute érudition, & toutes les connoissances que nous pourrions tirer des observations & de l'expérience des autres ; & que conséquemment un médecin doit créer pour ainsi dire une nouvelle médecine toutes les fois qu'il changera de climat. Aussi, disoit-on quand je revins en Suisse,

que je n'étois pas capable d'y exercer la médecine, après le séjour que j'avois fait en France & en Angleterre, pour y approfondir mon art; & l'on concluoit de ma perruque angloise, que je ferois nécessairement périr mes malades, parce que je ne sçaurois leur ordonner que des médicamens anglois!

On sent aisément combien ce préjugé doit être utile à ces praticiens, lorsqu'il s'agit de décrier un médecin sçavant, jeune ou vieux, qui paroît nouvellement dans une province. Lentilius, élevé dans ces préjugés, se plaignoit que les médecins traitoient d'abord leurs malades conformément aux principes que leur avoient inculqués leurs maîtres dans des climats souvent fort différens. On ne sçauroit croire, ajoute-t-il, combien cette erreur devient funeste. Il faudroit donc, selon lui, que les jeunes gens, qui se livrent à l'étude de la médecine, revinssent étudier dans une université voisine du climat où ils ont intention de pratiquer. Quel raisonnement!

Lentilius croit donner encore un avis dicté par la prudence même, en avertiſſant les habitans de la Souabe de lire avec précaution les médecins de la baſſe Saxe, & ſur-tout ceux de la Hollande.

Je me trouvai en conſultation avec un de ces Lentilius; j'expoſai la maladie de la maniere la plus claire. J'avois même ſur moi le Traité des Maladies des armées de Van-Swiéten, où cette maladie ſe trouvoit bien caractériſée. Un médecin fort expérimenté prit mon livre, & le préſenta à ce Lentilius qu'il vouloit convaincre que j'avois raiſon. Ce vieux praticien lui répondit avec vivacité, & ſans ouvrir ce livre: » Je ne fais aucun cas des ſpécifiques » étrangers qui peuvent être très- » bons dans leur climat, mais devien- » nent inutiles dans le nôtre. »

On prétend auſſi que les obſervations qui ont été faites dans un pays étranger, ne peuvent être d'aucun avantage dans un autre, parce que les maladies changent, ſelon les pays, & qu'elles doivent même être diffé-

rentes dans deux provinces voiſines, même dans deux villes ſituées près l'une de l'autre. Les méthodes doivent auſſi être différentes à raiſon des mêmes circonſtances, parce que les habitans d'un pays doivent être différens de ceux d'un autre. Galien, dit-on, défendoit les ſaignées dans un pays trop chaud, & Méſué enchérit ſur Galien, & déclare les ſaignées dangereuſes dans les pays très-froids comme dans les pays très-chauds. Barker prétendoit même avoir appris par expérience qu'elles étoient abſolument impraticables en Amérique, tandis qu'au Bréſil, on ne peut guérir une fièvre maligne, ſi l'on ne tire promptement deux cents onces de ſang par des ſaignées réitérées. Lentilius dit avoir ſouvent employé avec ſuccès les remèdes échauffans dans le nord, tandis que ces mêmes médicamens lui avoient paru déſavantageux en Souabe, qui eſt un pays moins froid. Les acides, ſelon le même, ſont moins nuiſibles en Souabe que ſur les côtes de la mer Baltique. Les habitans du pays

de Guyaquil ne veulent pas uſer de quinquina, parce qu'ils penſent que le climat du Pérou eſt trop chaud pour faire uſage de cette écorce fébrifuge.

Le praticien de Souabe a ſans doute pu obſerver que les médicamens échauffans ſont utiles dans le Nord, puiſqu'il eſt des cas où ils ſont avantageux dans les pays chauds. Il a pu remarquer auſſi que les mêmes médicamens ſont abſolument nuiſibles en Souabe à un grand nombre de malades, puiſqu'ils ſont nuiſibles dans preſque toutes les maladies aiguës. Quant aux effets qu'il a obſervé des acides en Souabe, ou ſur les côtes de la mer Baltique, il eſt permis aujourd'hui de rappeler de ſes obſervations. On a proſcrit depuis long-temps la théorie ridicule de ſon ſiécle.

Mais les maladies ne ſe ſentiroient-elles jamais du climat? Seroit-il toujours indifférent d'employer les mêmes méthodes & les mêmes moyens curatifs dans tous les pays? Le ca-

raćtere des hommes ne varie-t-il pas à raiſon des différentes contrées? J'avoue que les maladies, les méthodes curatives, & les médicamens doivent en certains cas être différens en différens climats; je dis plus, cette différence eſt même néceſſaire.

Toutes les maladies ne ſont pas les mêmes en tout temps, & la même maladie eſt quelquefois accompagnée de ſymptômes bien différens dans des climats différens, & même dans quelques circonſtances. La vérole n'eſt plus de notre temps ce qu'elle étoit du temps de Bérenger de Carpi : ce n'eſt pas non plus dans tous les climats une maladie de même caraćtere, & accompagnée des mêmes ſymptômes & des mêmes ſignes dans tous les pays où elle ſe manifeſte. Elle n'admet pas non plus les mêmes moyens curatifs; elle eſt plus dangereuſe dans les pays froids que dans les pays chauds. Un Eſpagnol va & vient dans le Pérou avec un degré de vérole qui feroit périr un Danois, malgré les meil-

leurs médicamens. Les *Yaws*, que les Négres ont apportés de la Guinée en Amérique, & qu'on regarde comme l'origine de la vérole, ne sont aux Barbades que des tubercules qui s'élèvent sur la peau, & qui se séchent & disparoissent moyennant l'usage de quelques plantes. Le Pian des Antilles se manifeste par l'éclat de la peau qui devient telle qu'un miroir, sans la moindre enflure ni la moindre élévation; au lieu que ceux qui vont tout nud ont communément la peau toute ridée. Cette espece de maladie vénérienne devient mortelle, si on la traite avec le mercure. Huxham augmenta ainsi le mal d'un Anglois qui avoit apporté cette maladie de Porto-bello, après le commerce qu'il avoit eu avec une Négresse infectée de cette maladie. Le gayac sembla faire un meilleur effet, cependant le malade mourut de consomption.

On ne peut disconvenir que la différente maniere de vivre des peuples n'exige en certain cas que le médecin diminue ou augmente les

doses de ses médicamens. Boerhaave prescrivoit en Hollande des vomitifs qui auroient fait vomir jusqu'au sang des gens dont l'estomac n'eût pas été garni de fromage, de beurre & de poissons pourris, & muni par-là contre l'action d'un vomitif fort actif. On mange à Rome moins qu'à Paris; aussi l'on donne à Rome des vomitifs moins actifs qu'à Paris. Quoique la maniere de vivre soit ce que l'on doit sur-tout observer dans ces cas-là, il ne faut pas non plus perdre de vue le tempérament & la constitution du sujet; la saison même mérite souvent une attention particuliere.

Mais, malgré toutes ces circonstances, & d'autres que le médecin ne doit pas négliger, il est sûr qu'il règne dans le caractere de la plûpart des maladies quelque chose de constant & d'uniforme; & que l'avantage des bonnes méthodes & des moyens curatifs, est par-tout le même. Les maladies aiguës, & conséquemment les deux tiers des maladies ont dans presque tous les pays

de l'Europe les mêmes ſymptômes, les mêmes ſignes, & la même iſſue que dans Hippocrate. Ce pere de la médecine nous dit même que ſes obſervations ſe trouvoient vraies dans les climats les plus oppoſés. Nous voyons dans ſes écrits quantité de maladies dont les noms n'ont pas changé, & qui, depuis ſon temps, ſe préſentent avec les mêmes ſignes que ceux qu'il avoit remarqués. La pleuréſie, la phthiſie pulmonaire, l'épilepſie, ſe montrent avec les mêmes ſignes que du temps de ce médecin. En effet, la partie ſéméïotique de la médecine eſt celle qui a le moins changé depuis. Les fiévres qu'il nous rapporte dans ſes épidémies ſe ſont manifeſtées, & ſe manifeſteront dans tous les âges; c'eſt ce qu'il eſt facile de voir par les écrits des plus habiles obſervateurs, ſurtout par ceux de Sydenham, de Grant (*a*), &c. La pleuréſie & la péripneumonie ſe terminent dans les

(*a*) Voyez ce Traité des Fiévres que je viens de publier en françois.

écrits d'Hippocrate par une expectoration abondante, ou par un sédiment critique dans les urines ; les fiévres aiguës très-violentes & la frénésie, par un saignement de nez ; les fiévres d'accès, par une chaleur & des sueurs considérables & fétides ; les synoques ordinaires, & celles qui ont pour cause quelque levain corrompu dans les premieres voies, se terminent par les purgations & les vomissemens, &c.

Il est vrai que les jours critiques sont à présent chez les Orientaux plus conformes aux observations des anciens que chez nous ; mais nos observations se rapprochent assez des leurs, dès que nous employons leurs méthodes & leurs moyens curatifs. D'ailleurs, si les déterminations des jours critiques des anciens ne se vérifient pas dans nos climats, on ne doit en attribuer la cause qu'à la précipitation avec laquelle on agit ; car quiconque lira attentivement les épidémies d'Hippocrate, & aura assez de courage pour faire la comparaison de ses maladies, il verra,

à n'en pas douter, qu'il eſt impoſſible que la nature n'obſerve pas des lois uniformes dans la ſolution des maladies, & même des maladies chroniques. Il n'y a que des ignorans ou des gens qui n'ont jamais ni lu ni obſervé, qui puiſſent douter de cette aſſertion. Ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter plus au long cet article; mais on peut répondre en deux mots que, ſi la plûpart des médecins de nos jours ne penſoient pas que c'eſt preſque toujours au médecin à tout faire, on auroit ſouvent occaſion de voir par la marche même de la nature, qu'elle ne s'écarte de ſes lois que quand on l'a forcée de le faire, faute d'avoir ſçu la laiſſer agir, & l'aider.

Si les maladies que Sydenham a obſervées ſont les mêmes que celles d'Hippocrate, je puis aſſurer auſſi que ces maladies ſont également celles que je vois tous les jours dans notre pays. Elles ſe manifeſtent en Suiſſe avec les mêmes ſignes & les mêmes ſymptômes qu'en Angleterre. Si nous en exceptons quelques mala-

dies endémiques, il n'eſt pas une maladie ſi particuliere à un climat, qu'elle ne puiſſe s'obſerver dans un autre très-éloigné. On voit que les fiévres putrides & malignes ſont plus fréquentes dans les pays méridionnaux, & les fiévres inflammatoires dans le nord; cela eſt vrai, en général; mais les pays méridionnaux ne ſont pas ſi mal ſains, ni ceux du nord ſi ſains qu'on le penſe. On dit que l'air eſt très-ſain en Caſtille, que les fiévres n'y ſont ni malignes ni opiniâtres, ni même communes, tandis qu'on voit tous les ans en Suéde les plus mauvaiſes fiévres catarrhales, pétéchiales; les rougeoles & les petites-véroles les plus mauvaiſes. Cette obſervation rapproche donc les climats les plus éloignés.

Non-ſeulement les maladies aiguës d'Hippocrate reſſemblent aux nôtres; mais ſes traitemens ſont auſſi très-avantageux chez nous. Jamais nous ne traiterons mieux qu'Hippocrate la frénéſie, la ſquinancie, la pleuréſie, &, en général, toutes les fiévres compliquées d'inflammation;

car, en faisant quelque légere modification à ses traitemens, il n'en est pas un qui ne devienne avantageux en tout temps & en tout lieu. Il conseilloit de tenir le ventre libre les premiers jours d'une péripneumonie, afin d'arrêter la fiévre; mais de quitter cette pratique après le cinquieme jour, parce que des évacuations abondantes empêcheroient l'expectoration. Au commencement de la pleurésie, il ordonnoit des lavemens; mais il s'en abstenoit aussitôt que le malade expectoroit, parce qu'il sçavoit qu'autrement, on arrêteroit l'expectoration, & que le malade étoufferoit au neuvieme jour. Il conseilloit aussi de boire beaucoup dans toutes les fiévres ardentes, dans la vue de calmer la chaleur, & de diminuer la fiévre. Tous les vrais médecins ont été d'accord avec Hippocrate sur ce point, & ont ordonné les mêmes boissons. Tous conviennent que ce sont-là les traitemens les mieux vus & les mieux appropriés à ces circonstances. Ainsi, ni les préjugés du peuple, ni les

charlatans ne m'engageront jamais à préférer une autre méthode, & à nourrir des malades dans le moment où l'on ne doit leur donner qu'avec une extrême exactitude ce qui peut ſeulement ſoutenir la nature, & la mettre en état de vaincre la maladie contre laquelle elle a à combattre. Je défends même dans preſque toutes les fiévres l'uſage de la viande.

La plûpart des bonnes méthodes & des moyens curatifs feront d'une utilité inconteſtable dans les mêmes eſpeces de maladies & dans tous les climats. Un purgatif au commencement d'une fiévre putride eſt un remède d'un avantage étonnant en toutes contrées, tandis que la ſaignée peut y être très-nuiſible. La dyſſenterie ſe guérit à Batavia comme chez nous. Dans le cas d'hémorragies violentes, les Bramines de la côte de Malabar conſeillent l'uſage du riz cuit ſimplement dans l'eau, & de s'abſtenir de tout autre aliment; dans le même cas, nous ordonnons le petit-lait. Bontius dit que l'effet des ſemences froides eſt à

Batavia le même qu'en Hollande. Le quinquina, malgré le préjugé des habitans de Guyaquil, guérit les fiévres intermittentes aussi-bien au Pérou qu'en Suisse, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, en Italie, que les sujets soient jeunes ou âgés, & d'un tempérament chaud ou froid.

Il est prouvé que depuis Hippocrate les vrais médecins ont suivi dans tous les temps des principes fixes, & absolument conformes dans la guérison de la plûpart des maladies les plus graves; & qu'on arrive à cette fin intéressante avec les mêmes moyens curatifs. On sçait aussi que les médicamens nouvellement découverts operent également dans les climats les plus éloignés les uns des autres, & les plus opposés, au moins dans les mêmes circonstances.

Tout ce que je viens de dire prouve donc qu'il y a quelque chose de constant & d'uniforme dans l'avantage des bonnes méthodes & des bons médicamens, malgré les ex-

ceptions que des circonstances particulieres aux climats, aux lieux, aux tempéramens, &c. peuvent obliger de faire aux règles générales. Mais tout cela n'est qu'une variation, & non un changement essentiel dans la nature des choses. En effet, on fera aussi bien vomir un Chinois à Pékin, qu'un Suisse à Berne, avec un bon émétique, quoique la dose devra peut-être être différente, par rapport aux circonstances susdites. Baglivi dont nous estimons les travaux, & la sçavante jeunesse, nous paroît cependant se sentir encore trop du jeune homme, lorsqu'il nous donne les détails des méthodes qui peuvent être utiles ou nuisibles au climat de Rome, puisque les mêmes règles qu'il prescrit, & les mêmes exceptions qu'il y fait, sont également utiles ou nuisibles dans tous les climats.

Un médecin pénétrant verra donc dans les maladies des nations les plus éloignées, celles de ses compatriotes; mais il distinguera & différenciera ce qui doit l'être. Le pays, l'université où il aura étudié, ne l'em-

pêchera pas d'avoir égard au climat, à la ſaiſon, à la conſtitution du temps & des malades, à la ſuite & à l'enchaînement de toutes les cauſes internes & externes, éloignées & prochaines, que le praticien empirique n'enviſage jamais, ou qu'il néglige avec mépris. Il mépriſera à ſon tour avec juſtice des gens qui n'ont de règles que des haſards & les préjugés du vulgaire auquel ces gens croient devoir ſacrifier tout ſçavoir & tout ſentiment d'honneur, pour ſe faire un état en multipliant les victimes de leur ignorance.

Freind diſoit à Méad dans une de ſes lettres : « Ces prétendus praticiens qui s'imaginent ſuivre la » nature dans tous les cas même où » ils méconnoiſſent ſes opérations, » m'ont ſouvent échauffé la bile, » quelquefois auſſi ils m'ont apprêté » à rire. Si ces gens ſuivent la na» ture ſans l'avoir étudiée, qu'ont » donc fait ces grands reſtaurateurs » de la médecine parmi les Grecs & » les Arabes. Leurs veilles, leurs tra» vaux, leurs ouvrages, ne méritent

» donc que nos mépris ? En vérité, » ceux qui pensent ainsi, & s'en » font tant accroire de leur pénétration, n'ont jamais connu ni la » nature, ni ses opérations, ni ses » indications, ni les moyens & les » méthodes de la secourir dans le » besoin. Apprends donc, Méad, » à mépriser le vain babil de ces » suffisans, & marche toujours hardiment dans le sentier de l'honneur & de la gloire. Quelque ressource que tu puisses avoir de » ton grand génie, ne rougis pas » de la moisson abondante que tu » as recueillie dans les écrits de nos » maîtres. »



CHAPITRE III.

Des Avantages de l'Erudition.

UN homme qui ne lit point, ne voit dans le monde que lui-même. Comme il n'a aucune idée de ce qui eſt hors de lui, il regarde toutes ſes réflexions comme de la derniere importance; c'eſt un homme qui, ſemblable à ces animaux qui s'enflent & crevent enfin dans le vuide d'un récipient, connoît bientôt le néant de ſes chimeres, dès que quelque haſard lui fait ſentir ſon inſuffiſance.

Ce n'eſt donc que l'érudition qui nous fait ſortir du cercle étroit où un pareil eſprit ſe trouve borné. La trop grande idée que nous concevons du ſol où nous marchons, diſparoît dés que nous conſidérons la totalité du globe. Un homme ſçavant examine toutes les opinions ſelon tous leurs rapports, & ne croit ce qu'on lui a inculqué dès ſon enfance,

qu'autant qu'il a vu les choſes en homme, bien loin d'adopter aveuglément dans un âge mûr aucun ſentiment ou aucun parti. Comme il connoît tous les avantages de la raiſon, il a droit de n'admettre non plus rien que de raiſonnable. Je ne prétends pas confondre le vrai ſçavoir avec une érudition orgueilleuſe. Le pyrrhoniſme ſe détruit lui-même. Quoique Sextus ait eu, comme Voltaire, le talent de mettre preſque tous ſes lecteurs de ſon côté, on ſent néanmoins avec un peu de génie toute l'inconſéquence de ſes principes.

C'eſt la lecture & la réflexion qui nous empêchent de trouver du ridicule dans tout ce qui nous frappe la vue; &, ſi le peuple eſt ſi affecté d'un objet nouveau, & ſi ſuperſtitieux, c'eſt que, n'ayant jamais rien vu au-delà du lieu de ſon exiſtence, il a en quelque façon le droit de croire que rien n'exiſte non plus ailleurs. En général, les Hottentots ſont la plus grande partie des hommes; & l'on admire volontiers

tout ce que l'on ne connoît pas.

La lecture nous procure dans nos plus doux loisirs la société des gens les plus éclairés, & nous approprie toutes leurs découvertes. Nous jouissons dans le même moment de la compagnie du sçavant, des ignorans, des sages & des fous, & nous pouvons apprendre à éviter les foibles de l'esprit humain, sans avoir aucune part à ses inconséquences.

Si nous avons cette délicatesse, cette finesse de goût & de sentiment, ce tact que nous ne tenons que des mains de la nature, quelle perfection ces qualités n'acquierent-elles pas par la lecture, & par la conversation des gens éclairés que nous avons lieu de fréquenter? Un homme qui joint la lecture au goût, voit naître ses pensées avec clarté, ses réflexions s'analyser avec justesse, chaque mot de ses écrits se placer avec ordre: chaque terme, chaque expression, sont toujours chez lui l'image d'une idée claire & nette.

C'est ce goût, cette finesse de sentiment qui assure la réputation

des bons écrivains; & l'on a remarqué que les plus grands médecins ont toujours été les meilleurs écrivains parmi les médecins. Si l'on en croit même Celſe, Hippocrate méritoit autant d'eſtime par ſon éloquence que par ſon habileté dans ſon art, quoiqu'il n'ait écrit en maître que pour des maîtres, avec une extrême brièveté, mais avec une netteté qui ne préſente rien d'obſcur à des hommes intelligens. Les anciens médecins qui ſe ſont diſtingués dans leur art, inſtruits de toutes les connoiſſances humaines, ont même tous autant brillé par la beauté de leur ſtyle, que par leur habileté dans la médecine. Aucun médecin Grec juſqu'au temps de Paule, ne l'a cédé par ſa plume aux meilleurs écrivains de ſon temps; ſouvent même les médecins l'ont emporté ſur tous. Fernel parmi les modernes, Sydenham, Freind, Méad, écrivoient auſſi-bien qu'ils penſoient, & guériſſoient auſſi-bien qu'ils écrivoient; & je ne comprends pas ce qu'a voulu dire Houlier, quand il a

reproché à Fernel d'avoir souillé sa belle latinité de toutes les ordures des Arabes. Antoine Cocchi a montré dans ses discours toscans combien tout homme qui aime à s'instruire, doit prendre de part aux ouvrages d'un médecin qui, libre de tout esprit de parti, sçait réunir la plus haute philosophie, la littérature, le goût & l'élégance du style; donner à tous ses ouvrages de médecine certain ton moral, & dire toujours plus qu'il ne semble dire.

Un homme qui aime à s'instruire, ne sçait jamais être oisif; son loisir est même une occupation, quoique moins sérieuse, & c'est par-là que le médecin se perfectionne dans son art. Eclairé par son érudition, il sçait jusqu'où il doit suivre la route ordinaire, & quand il doit la quitter; il voit la suite & l'enchaînement de toutes les choses qui rentrent dans les connoissances de sa profession; il apperçoit les fausses routes qu'ont tenu nos prédécesseurs, & ce en quoi ils ont eu raison. Leurs observations sont le maître qui lui marque

ſes démarches, & l'aident à ſortir du labyrinthe où l'ignorant ne trouve jamais le fil d'Ariadne. On entreprend tout avec eſprit & pénétration, lorſqu'on a appris à voir dans la généralité des principes les différens cas particuliers. Quoiqu'il n'en ſoit pas de la médecine comme des ſciences phyſico-mathématiques, il eſt néanmoins des principes généraux reconnus vrais unanimement, & dont le médecin peut ſe ſervir comme de formules, en faiſant attention à différencier avec juſteſſe, & à ne prendre, comme le dit Hippocrate, les qualités qu'à leur juſte valeur.

C'eſt auſſi l'érudition qui nous inſtruit des exceptions qu'il y a à faire aux principes généraux, conſéquemment à tous les cas particuliers dont les ſeuls vrais médecins ont apperçu les raiſons. Il eſt même des choſes qui arrivent ſi rarement, qu'il eſt impoſſible de ſçavoir quel parti prendre en pareil cas, ſi l'on n'a pas appris par la lecture ce qui peut être alors avantageux, ou non.

Quoique les principes généraux ſoient vrais, & même mieux connus aujourd'hui que du temps des anciens, après l'étude mieux réfléchie qu'on a faite de l'œconomie animale, il ne faut pas penſer que l'on en puiſſe faire l'application dans tous les cas imaginables. La nature, quoique très-uniforme & lente dans la plûpart de ſes opérations, quitte quelquefois ſa marche ordinaire, même précipitamment, & nous en cache entiérement les raiſons. D'ailleurs, ne ſeroit-ce pas une imprudence de croire connoître décidément toutes ſes lois, même ſes lois générales. C'eſt donc encore une raiſon de recourir aux obſervations des autres, pour voir ſi au moins la voie de l'analogie ne fourniroit pas quelque lumiere dans le cas actuel; c'eſt à l'érudition que l'on devra cet avantage. L'on ſent donc par-là que la routine n'y ſuppléera jamais; au lieu que l'érudition ſuppléera toujours à une aveugle routine. En un mot, les plus grands philoſophes & les plus habiles médecins de tous

les âges conviennent tous que l'érudition est la voie la plus sûre pour parvenir à la vraie pratique de l'art.

La médecine a tiré ses plus grands avantages de l'érudition, & elle n'a fait de progrès nulle part, qu'à proportion qu'on a sçu réunir aux connoissances des autres, celles que l'on avoit acquises soi-même. On n'ignore pas que ce sont les plus anciens peuples de l'Asie qui les premiers ont hasardé quelque chose en médecine; mais nous ne sçaurions juger de ces premieres tentatives, parce que l'on n'a plus les livres de Hermès, lesquels faisoient la règle inviolable des prêtres Egyptiens, qui seuls traitoient alors les malades. D'ailleurs, ces prêtres faisoient un mystere fort caché de leur doctrine aux autres hommes qu'ils regardoient comme des profanes. Mais Galien nous dit que les Egyptiens n'avoient avant Esculape aucune connoissance en médecine que la simple routine de leur temps. Les Babyloniens exposoient encore du temps d'Hérodote leurs malades dans les carrefours, pour

pour avoir quelques avis des paſſans. Strabon dit la même choſe des Babyloniens, des anciens Luſitaniens (ou Portuguais,) & des Egyptiens.

Sous le règne d'Amaſis, les Grecs commencerent à ſe lier avec les Egyptiens; on préſumera ſans doute avec raiſon que ce fut vers ce temps-là que les premieres connoiſſances de la médecine paſſerent d'Egypte en Grèce; auſſi-bien que les lois par le moyen de Solon. Cent cinquante ans après Mélampus, le premier médecin connu de la Grèce, Eſculape mérita dans Epidaure des honneurs divins, pour avoir enchéri ſur les connoiſſances & ſur l'habileté de ſes prédéceſſeurs. Mais ſes connoiſſances auſſi-bien que celles des autres n'étoient que des connoiſſances chirurgicales, ou empiriques. Celſe dit même qu'on a déifié Eſculape, parce qu'il avoit exercé un peu moins groſſiérement la médecine qui n'étoit encore que dans les mains du peuple; & Pline ajoute que la médecine n'étoit alors

que la chirurgie, ou plutôt une chirurgie conformément aux principes de laquelle Esculape & ses fils se contentoient de donner aux blessés un breuvage fait de vin, de farine & de fromage.

Les Asclépiades renfermerent cet art dans les temples de leur pere commun, où les malades étoient obligés de se rendre, & d'attendre la réponse du dieu au milieu des cérémonies religieuses, ou plutôt le secours immédiat de ses descendans mortels. L'imposture triompha comme il est ordinaire; mais les philosophes désabuserent le peuple, & ce furent les philosophes qui, en démasquant la fourbe, se chargerent d'exercer la médecine auprès du lit des malades avec plus de vérité & moins de faste. Celse les regarde comme les vrais fondateurs de l'art. Bientôt après, les prêtres d'Esculape attirerent dans leur parti les plus habiles des philosophes, & l'émulation qui s'éleva entre eux & ceux qu'ils n'avoient pas pu gagner, sem-

bla contribuer à la perfection de l'art.

Hippocrate, comme vrai descendant d'Esculape, faisoit grand cas de l'observation; mais il disoit aussi dans les plus beaux temps de la Grèce, que le médecin devoit sçavoir ce que l'on avoit sçu avant lui, à moins qu'il ne veuille se tromper, & tromper ensuite les autres. Quoiqu'Hippocrate n'ait pas été le fondateur de la médecine, il mérita cependant d'en être appelé le pere, par les lumieres que ses observations fournirent à l'art, & par les heureux succès qu'il eut d'avoir joint le raisonnement à l'expérience; rendant par-là la philosophie utile à la médecine, & la médecine à la philosophie, & prouvant par sa conduite combien il avoit raison de dire qu'*un médecin philosophe étoit semblable aux dieux*. Avec ces principes lumineux & la grandeur naturelle de son génie, Hippocrate devint le premier vrai médecin, réunissant au génie le plus pénétrant une érudition solide & la prudence la plus grande. En effet, Hippocrate ou ne voyoit

rien, ou voyoit les choſes comme elles étoient réellement.

Ce fut donc l'érudition qui forma la médecine en Grèce : auſſi cet art reſta toujours imparfait dans les provinces où les écrits des Grecs ne furent pas connus. Les Romains n'ont rien ſçu que des Grecs ; & la médecine avoit toujours été à Rome une eſpece de langage pythagoricien, juſqu'au temps où les Grecs commencerent à paroître dans cette maîtreſſe du monde. Le mépris que les Chinois ont montré de tout temps pour les inventions & les découvertes des autres nations, a juſqu'ici tenu la médecine chez eux dans une ignorance groſſiere ; quoique l'empereur Chi-Hoang-Ti eût ordonné, ſous peine de mort, de brûler tous les livres, excepté ceux d'architecture & de médecine, trente-ſept ans avant l'ère chrétienne. Les habitans de Malabar, quoiqu'aſſez civiliſés, font conſiſter toute la médecine dans la connoiſſance de quelques plantes, & dans l'art de former avec ces plantes quelques recettes qui ſe

transmettent de pere en fils, & qu'on se contente de sçavoir. La médecine est même encore dans son enfance par-tout où l'érudition n'a pas porté son flambeau.

La médecine n'eût donc jamais été un art réduit en principes, sans les écrits des médecins dont le sçavoir a intéressé la postérité reconnoissante. L'ignorance, toujours téméraire, eût cru être par-tout en droit de rendre ses oracles, & chaque empirique eût passé pour un homme divin. On sçait, au contraire, que l'expérience du médecin le plus vieux & le plus occupé n'est pas suffisante, parce que nos connoissances s'augmentent avec tant de lenteur, qu'il faut nécessairement plusieurs siécles, & les travaux de plusieurs nations pour porter une science quelconque à sa perfection, ou même pour en perfectionner une partie. Ce sont ordinairement les grands génies qui ouvrent de nouvelles routes, d'autres y entrent, s'avancent même assez loin; & souvent ce n'est que le quatrieme qui parvient au but.

après mille difficultés. Bacon, Newton n'euſſent pas fait ſeuls ce que l'on avoit fait avant eux; &, ſans les découvertes de Deſcartes, Newton n'auroit peut-être pas fini où Deſcartes avoit commencé. Les plus grands hommes ont eu beſoin des connoiſſances des ſiécles précédens; mais un empirique, un barbier, enfin un ignorant ſçait ſe ſuffir à lui-même: il a lui-ſeul tout le ſçavoir de toutes les générations.

Un médecin qui voudroit apprendre par ſa propre expérience ce que l'érudition lui peut apprendre en peu d'années, devroit donc auſſi ſoutenir les travaux de tous les ſiécles précédens. Il lui faudroit d'ailleurs avec le génie le plus grand une vie de pluſieurs ſiécles; mais il n'eſt pas donné à tous les hommes de vivre les années d'un Neſtor, & encore moins d'être l'inventeur de tous les arts néceſſaires pour en bien connoître un ſeul; car toutes les ſciences ſont ſœurs, & doivent ſe prêter mutuellement la main pour paroître avec quelque éclat. D'ailleurs, les

ſciences ſont encore plus filles du temps que du génie. Quelques attraits qu'elles aient à leur naiſſance, jamais leur éclat ne ſéduira les amateurs, que quand le temps, aidé de la main du génie, aura rendu leurs traits intéreſſans pour le bien de l'humanité. Or, on ſçait combien il faut de temps pour recueillir toutes les obſervations néceſſaires à la perfection d'un art.

La lecture, au contraire, nous fait jouir en peu de temps des découvertes de tous les temps. Un ſeul inſtant ſuffit pour nous inſtruire d'un grand nombre de vérités qui ont coûté des années entieres de ſoins & de travaux. Avec le plus beau génie, un médecin, ſans lecture, devroit, malgré lui, commettre les fautes des premiers obſervateurs, avant de parvenir aux moindres vérités que la lecture lui fournit. Être averti d'une erreur, c'eſt avoir déja fait le premier pas vers quelque connoiſſance; &, trouver dans le même avertiſſement les moyens de l'éviter, c'eſt avoir acquis une vraie connoiſ-

sance. Or, tel est l'avantage que nous procure la lecture sur mille objets differens. N'apprendroit-on même par la lecture qu'à éviter l'erreur? On parvient bientôt avec quelque génie à un véritable sçavoir; car il est facile de saisir la vérité, quand on connoît déja ce qui peut la masquer, ou ce qui n'en a que l'apparence. Une vérité nous conduit bientôt à une autre; mais les progrès sont bien plus rapides, si les premieres vérités nous sont déja connues.

La vie est courte, disoit notre grand maître; l'art est immense: il est donc impossible de tout expérimenter soi-même. C'est à l'histoire à recueillir les observations d'une longue suite de siécles; & c'est en la lisant que l'homme sçavant devient l'homme de tous les temps. Mille médecins, disoit Rhazès, ont travaillé depuis mille ans à la perfection de la médecine; c'est en lisant leurs ouvrages avec attention qu'on s'instruira pendant une très-courte vie de plus de choses, qu'en cou-

rant de malade à malade, même pendant l'espace de mille ans.

Il est vrai que Sydenham n'a employé qu'à l'observation le temps que d'autres consacrent à la lecture. Les praticiens empiriques le citeront peut-être en leur faveur; mais je leur répondrai qu'ils auront droit de s'autoriser de son exemple, quand ils auront son application infatigable, son extrême pénétration dans toutes ses recherches, & son génie adroit à généraliser des observations individuelles, pour en former les principes vrais & solides que cet Hippocrate Anglois s'étoit établis dans sa pratique. D'ailleurs, la médecine étoit un chaos si obscur du temps de Sydenham, l'amour des hypothèses avoit si fort prévalu, que les médecins ne suivoient plus de règles que les idées qui les avoient tous éloignés de la voie de la nature; & ce fut Sydenham qui les y ramena.

La lecture nous familiarise avec les méthodes de tous les temps & de tous les lieux, &, par-là, nous met à même de devenir nous-mêmes in-

venteurs ſans paroître l'être. Un homme de génie ſent bientôt les tempéramens qu'il doit prendre lorſqu'il s'agit de mettre les préceptes des autres en pratique. Il devient original, ſans cependant avoir envie de le paroître. Il fait l'application d'un principe ; mais il en borne ou en étend le ſens, ſelon les circonſtances ; & il ne crée qu'autant que le beſoin l'y oblige. Si Sydenham voulut être partout ſon propre maître, c'eſt qu'il avoit cette rare prudence qui ne permet à un médecin d'agir que quand il a ſçu comprendre, comme il le faut, une indication de la nature. Sydenham fut original ; mais, en même temps, il n'agiſſoit qu'avec une attention extrême à modifier, varier, corriger ſes traitemens, juſqu'à ce que des obſervations réitérées lui euſſent montré où il devoit s'en tenir ſur les avis de la nature. On voit par ſon exemple combien il faut de prudence & de ſagacité pour être original de bonne heure. En général, il eſt ſi rare d'être original avec ſuccès, que nous ne voyons

encore que le grand Corneille qui ait créé & perfectionné un seul art en France, comme Homere avoit fait le sien en Grèce. Ces avantages sont le fait du seul génie.

Si la médecine exige nécessairement un homme de génie, elle demande en même temps un homme instruit comme nous l'avons dit. Mais la nature étant infinie dans toutes ses combinaisons, dans ses productions, & dans la variation de ses phénomènes, le médecin doit s'entretenir avec elle médiatement & immédiatement. La lecture lui procure le premier avantage; & il jouit du second par les observations des autres; mais il ne pourra lui-même faire d'observations qu'en partant de quelques principes; & les maladies ne se développeront à ses yeux qu'autant qu'il en tiendra auparavant l'histoire. On voit là l'utilité & la nécessité de la lecture. Les signes les plus intéressans des maladies sont quelquefois si imperceptibles, ou ne se font voir que si peu de temps, que quiconque ne les connoît pas

d'avance par l'obſervation hiſtorique, eſt preſque toujours dans le cas de les manquer, parce qu'il n'en connoît pas l'importance. Ce coup d'œil de maître, ſi avantageux au lit d'un malade, dépend, il eſt vrai, le plus ſouvent du génie. Mais, *ignoti nulla cupido*, on ne ſaiſira pas ce dont on n'a pas de vraie notion, ou l'on ne retirera aucun avantage de ce que l'on a vu, parce que l'on ne ſçait pas à quoi tend un avis de la nature. Sans cette érudition, on prend tantôt la maladie principale pour un ſimple ſymptôme, tantôt un ſymptôme pour la maladie même; &, dans des maladies aiguës, le malade eſt au bord du tombeau, avant qu'on ait même entrevu le plan d'aucune méthode curative. Bien-loin de pouvoir prévenir prudemment la nature, on n'eſt pas en état de la ſuivre. Non-ſeulement on doit ſçavoir par l'étude de l'œconomie animale ce qui peut réſulter de telle détermination des ſujets & de telles circonſtances, il faut encore avoir vu dans l'obſervation de tous

ses âges & de tous les lieux ce qui en est vraiment résulté; ensuite connoître comment la nature a opéré la solution de telle maladie, & ce que l'art a fait avec succès & même sans succès, pour imiter ou déterminer ces opérations de la nature.

Sans cette connoissance, non-seulement les maladies aiguës seront presque toujours funestes; mais même les maladies chroniques seront des maladies tres-souvent incurables; c'est même dans ces maladies que toutes les ressources de l'art échouent le plus ordinairement. Un médecin qui s'approche du lit des malades sans cette connoissance historique, ne peut donc être qu'un spectateur inutile, ou oisif. Très-heureux le malade dont un pareil médecin a assez de défiance de lui-même pour ne rien faire! Sydenham lui-même n'a-t-il pas été contraint de laisser périr plusieurs malades, faute d'avoir lu, & d'avoir puisé dans les autres médecins des connoissances qu'il n'a acquises que par des soins extrêmes & des travaux infinis?

Plus nous avons réuni d'obſervations ſur chaque cas particulier, plus nous ſommes en état de voir avec juſteſſe, & de nous déterminer à prendre un parti. Un médecin qui n'a pas lu, doit donc toujours être dans la crainte & dans l'incertitude. Le petit nombre de malades qu'un ſeul homme a lieu d'obſerver, ne fournit que très-peu de lumieres; & c'eſt toujours dans un cercle très-étroit qu'il obſerve. Verra-t-il donc dans un cas extraordinaire pour lui ce qui eſt ou indifférent, ou dangereux, comme il l'auroit vu, s'il avoit été prévenu par la lecture ? N'eſt-il pas obligé de craindre, où tout ne lui préſenteroit que de l'eſpoir ? & peut-il éviter de beaucoup promettre dans le moment même que le malade meurt, comme je l'ai vu pluſieurs fois, à la honte non de l'art, mais du médecin téméraire ? Ne s'occupera-t-il pas ſouvent de ce qui ne doit même pas être entrevu, tandis qu'il négligera un ſymptôme ou un ſigne eſſentiel d'où dépend la plûpart du temps le ſuccès d'une gué-

rison & le salut d'un malade ?

On ne voit que trop souvent dans les maladies des particularités si singulieres, que, sans l'instruction des livres, on n'est instruit de rien qu'à la mort du malade. Combien de fois, même l'inspection des sujets, ne nous apprend-elle rien après les dissections les plus exactes ? Nous voyons en Suisse, comme ailleurs, de ces fiévres d'accès qui deviennent mortelles à la troisieme ou quatrieme invasion : les malades périssent comme apoplectiques. Un médecin qui aura étudié les signes de ces fiévres dans Torti & Werlhof, les maîtrisera dès l'abord, & sauvera ses malades ; au lieu que le praticien qui ne lit pas, ne peut que bâiller au premier & second accès, & voir tout étonné ses malades périr au troisieme. M. de Haën a vu des fiévres tierces, accompagnées de fortes tranchées, devenir mortelles au troisieme accès. D'après Sydenham, Morton, Huxham, il nous fait observer que certaines maladies dans lesquelles ont n'apperçoit pas de fiévre, sont pourtant

en effet de vraies fiévres, & doivent être traitées comme telles. De ce nombre, sont les apoplexies, les points de côtés, les coliques, &, en général, toutes les maladies qui proviennent de quelque inflammation, & qui, ayant des accès réguliers, quoique sans aucun signe de fiévre, deviennent mortelles à l'un ou l'autre accès, comme les médecins que je viens de citer l'ont observé. On voit donc que ce n'est que par les livres qu'on peut s'instruire de ces maladies, si l'on veut sauver un malade, & que le médecin le plus occupé est un médecin dangereux, s'il ne lit pas.

Le médecin qui ne lit pas, ne sçait jamais que regarder, sans rien discerner; &, aussi ignorant à la fin qu'au commencement, il aura tout au plus le talent d'abandonner à la nature une maladie qu'il auroit guérie, s'il avoit appris à la connoître. Boërhaave avoit déja passé plus de trente-six ans à observer la vérole, lorsqu'il dit qu'il paroissoit quelquefois dans cette maladie des

ſymptômes que l'obſervateur le plus vieux n'avoit pas encore vus, & qui obligeoient le maître le plus expérimenté de devenir apprentif, & d'avouer ſon ignorance. Les meilleurs livres qui traitoient de cette maladie, étoient donc ſa ſeule reſſource. Après les avoir tous lus, il nous dit que ce fut dans le petit traité de Hutten, qu'il trouva les moyens de donner du ſecours dans les cas les plus déſeſpérés, & où le mercure étoit même impuiſſant; & qu'il trouva de plus dans cet ouvrage tout ce que les charlatans & les gens à ſecrets diſent avoir découvert de mieux pour la guériſon de ces maladies.

Toutes les maladies ne nous ſont même pas connues de nom. Le nombre en eſt ſi grand, que le médecin le plus occupé ne peut ſe flatter de les connoître toutes. Quelquefois il paroît dans un pays des maladies très-bien décrites, & qui ne ſont pas connues des praticiens de ce pays-là. Elles emportent quantité d'habitans: on a recours aux vieux prati-

ciens ; & c'eſt ſouvent un jeune médecin ſeul qui la connoît par ſes lectures, & ſauve une province entiere par une ſeule obſervation : ces cas ne ſont pas rares. Ce n'eſt pas dans un temps & ſous un vent favorable que l'ignorance d'un pilote ſe fait appervoir ; le vrai médecin n'eſt guères non plus connu que dans les maladies extraordinaires. Le praticien qui ſuit ſon train ordinaire, ſemble toujours l'emporter ſur l'homme ſçavant, tant qu'il ne doit pas ſortir de ſon cercle ; mais arrive-t-il quelque maladie ſinguliere, le maſque tombe, & l'homme du peuple eſt bientôt confondu avec lui.

Enfin, les avantages de l'érudition ſont ſi conſidérables, que tout médecin qui peut le devenir, le doit néceſſairement ; ou, s'il n'en a pas la capacité, il doit renoncer à la pratique d'un art pour lequel la nature ne l'a pas deſtiné.

CHAPITRE IV.

Du Caractere particulier du Sçavoir d'un Médecin.

IL n'y a que très-peu de vrais ſçavans; &, parmi ceux qui le ſont réellement, c'eſt toujours du plus grand nombre que le ſçavoir eſt inutile à la ſociété. Il en eſt de leurs connoiſſances comme de l'or dans les mains d'un avare, c'eſt un bien perdu pour l'Etat.

Je diſtingue ce que l'on appelle ordinairement érudition, du vrai ſçavoir. Un homme érudit peut être en même temps un grand ſot; au lieu que l'homme d'un vrai ſçavoir, eſt toujours un homme de génie. Non-ſeulement l'homme ſçavant connoît les ſciences qui dépendent du raiſonnement & de la mémoire, mais c'eſt encore un vrai eſprit philoſophique qui fait l'ame de ſon ſçavoir.

L'érudition priſe en elle-même eſt

un mélange de bonnes & de mauvaises choses souvent contradictoires & mal digérées, qui remplissent la mémoire aux dépens du sens commun, & rendent l'homme simplement érudit riche en provisions inutiles, & pauvre en idées ; grand dans les minuties, & très-petit dans les grandes choses. Un homme érudit se croit fort intéressant à la société, quand il a retenu les divisions, les chapitres de tous les ouvrages anciens & modernes, & combien de fois un mot peut s'y trouver, soit simple, soit composé ; mais il n'aura pas examiné si la réflexion dans laquelle ce mot se trouve, est de quelque utilité pour l'homme physique ou moral. Ces érudits oublient même que l'homme soit né pour penser, amassent des passages pour n'en jamais connoître l'esprit. Ce sont des gens qui ne font que relever les ruines d'un bâtiment pour en contempler les décombres, mais sans même penser que ces matériaux pourroient faire un bâtiment régulier. Pourvu qu'une citation, ou qu'un mot vienne

après un autre, ils s'inquiètent peu du choix, de la liaison, du dessein. La page est bien, quand elle est remplie ; & l'esprit est censé bien orné, quand on tient par mémoire trente ou quarante mots pour en expliquer un seul qu'on a souvent mal lu. Heureusement pour notre siécle, on est revenu de cette manie philologique. On veut des mots, mais autant qu'ils sont indispensables pour établir une vérité utile au genre humain.

Ce n'est pas que je blame la philologie en elle-même. Mais n'est-il pas absurde de toujours épiloguer sur les mots & les pensées des autres, sans penser soi-même & de soi-même. Ce vain fatras d'idées factices ou d'emprunt ne tient-il pas toujours l'esprit dans une sorte d'abaissement & de servitude ? Connoîtra-t-il jamais sa capacité, tant qu'il n'essaiera jamais ce qu'il peut ?

Le médecin le plus érudit est donc un homme fort inutile, s'il n'a pas lu pour mieux penser, pour perfectionner son esprit plutôt que pour orner sa mémoire, & pour recueillir des

vérités intéressantes plutôt que pour accumuler des mots. On n'apprend à juger sainement des choses, qu'en réunissant au sçavoir un esprit capable de s'approprier les pensées & le sçavoir d'autrui. La lecture n'est pas alors un abus, parce qu'elle n'altere en rien le jugement.

Il n'est que le vrai sçavant qui sente le mérite de chaque écrivain; & c'est particuliérement de cette habileté que dépend le succès de nos travaux. Prévenus des progrès que l'on a fait dans une science, de ce qui y est certain, de ce qui y est douteux ou tout à fait inconnu, & de la maniere dont on doit discuter & éclaircir ce qu'il y a de douteux, & de chercher ce qu'on ignore, nous sçavons ce que nous devons rejetter, examiner, adopter. Sans ce discernement critique qui est dû à l'esprit seul, on ne lit rien avec avantage. La lecture ne servira même qu'à gâter le jugement, affoiblir l'esprit; & l'on croira beaucoup de choses, tandis qu'on n'en connoîtra aucune.

Les ouvrages de médecine, comme tous les autres ouvrages, contiennent des erreurs à côté des plus grandes vérités. Les préjugés des auteurs ont même ſouvent enveloppé ces vérités de l'obſcurité la plus ténébreuſe. Il eſt peu de ces grands maîtres dont la moindre réflexion ſoit une vérité lumineuſe & un précepte important; & c'eſt dans le fatras du verbiage le plus ennuyeux, qu'il faut avoir le courage & l'eſprit de ſaiſir une obſervation qui ſemble ſe dérober à l'œil le plus clair-voyant. La plûpart ne diſent que très-peu dans de très-longs détails; & l'on eſt obligé de lire, pour ainſi dire, leurs écrits ſans penſer, pour trouver de temps en temps quelques avis intéreſſans; ſans quoi, l'on n'en ſoutiendroit jamais la lecture. Cet eſprit philoſophique qui a été ſi long-temps méconnu dans les âges modernes, & qui avoit fait des anciens médecins les écrivains les plus ſolides & les plus importans, n'a pu ſe faire ſentir dans des âges qui n'étoient inſtruits que par la voie de

l'autorité ou des préjugés; & tous les écrits des médecins se sont sentis de cet abus aussi-bien que tous les autres. Les rêveries & les futilités des scholastiques, qui s'étoient emparées de tous les esprits, ne laissoient plus de distinction entre le peuple & les sçavans, que le respect aveugle que ce peuple a toujours pour ce qui tient du mystere. Les sçavans n'étoient que des ignorans; & le peuple superstitieux sçavoit même plus qu'eux, selon l'esprit de ces temps, parce qu'il croyoit d'avantage. Le lecteur a d'autant plus besoin d'esprit pour la lecture de ces ouvrages, qu'il ne se trouvoit qu'un esprit faux dans leurs auteurs.

Hippocrate sera toujours le pere de la médecine, & c'est de ses écrits que vient presque tout ce qu'il y a de bon dans Platon, Aristote, Galien, & dans les Arabes. Cicéron même paroît l'avoir lu attentivement. Platon qui étoit contemporain d'Hippocrate, nous a laissé dans son Timée une espece de systême de médecine théorétique. La partie pratique

que de la médecine ne lui étoit pas inconnue non plus qu'à d'autres philosophes, avant & après lui. On prétend même qu'Aristote faisoit le métier de charlatan, avant d'être le disciple de Platon & le maître des siécles futurs. Aristote n'est certainement pas inutile aux médecins; & l'on trouve, dans presque tous ses ouvrages, les vérités les plus intéressantes pour la physique & l'économie animale. C'étoit, dit Haller, un homme d'un très-rare génie, d'une application infatigable, qui mettoit beaucoup d'ordre dans ses connoissances, quoique plus propre à généraliser les observations des autres qu'à en faire lui-même. Mais il n'avoit que le défaut de toute l'antiquité; personne ne faisoit d'expériences, & l'on adoptoit tout ce qu'il y avoit de fabuleux ou de faux. On pouvoit grossir ses volumes de tout ce que les poëtes, les idiots, le peuple enfin avoit avancé.

Galien joignit à une érudion extraordinaire l'esprit le plus vif & le plus inventeur. Il sçavoit à fond la

philoſophie péripatéticienne, & tous les ſyſtêmes de l'antiquité. Outre cela, il étoit vraiment éloquent. Suidas dit que Galien avoit écrit plus de cinq cents traités ſur la médecine, & environ deux cents cinquante ſur d'autres ſciences quelconques. Jamais médecin n'eut un génie plus vaſte & plus fin que Galien; & l'on ne peut voir ſans étonnement qu'il ait ſçu réunir en lui ſeul, & en un ſeul ſyſtême tout ce que la médecine avoit connu juſqu'à ſon temps. La pure doctrine d'Hippocrate y eſt quelquefois noyée dans des ſubtilités minutieuſes; néanmoins Galien ſuivoit Hippocrate dans ſa pratique, préférablement à tous les médecins: c'eſt ce qui nous rend ſes ouvrages très-intéreſſants. La différence qu'il y a entre les écrits d'Hippocrate & ceux de Galien, ſelon les meilleurs juges, c'eſt que les ouvrages d'Hippocrate ſont fondés ſur l'expérience, & que Galien n'a de ſoi dans les ſiens que le ſeul raiſonnement. La médecine d'Hippocrate n'eſt appuyée que de très-peu de raiſonne-

mens, au lieu que Galien s'abandonne ſouvent à des diſputes & à des diſcuſſions plus ingénieuſes qu'utiles; quoique relativement à la pratique, il penſe, comme Hippocrate. En général, il a toujours ſuivi le ſens littéral de cette maxime,

λεγε πρακτικως, καὶ πραττε λογικως.

Parlez en praticien, & pratiquez avec raiſonnement.

Les Arabes enchérirent encore ſur les ſubtilités de Galien, & leur imagination l'emporta ſur l'eſprit, au point que les médecins ne s'occuperent plus que d'idées vuides de ſens. Leur ſyſtême de médecine n'étoit plus que des hypothèſes hardies, & c'étoit ce qui ſeul plaiſoit, & pouvoit même plaire à ce temps-là. Cependant on doit convenir qu'ils ont rectifié les méthodes de traiter les maladies aiguës; qu'ils ont inventé la chymie, ſubordonné la pharmacie à la médecine; & que, quant à la théorie de l'art & aux principes de la pratique, ils ont répété ce qu'avoient dit les Grecs.

Les médecins s'occuperent long-

temps en Europe à commenter ces sophistes. On lut & on étudia les Arabes long-temps avant de connoître les Grecs. Enfin, au commencement du treizieme siécle, on se jeta sur Galien. Au lieu de considérer & d'analyser la nature, on analysa Galien, & on se contenta de l'admirer sans s'inquiéter des progrès de l'art. Les uns faisoient de très-longs commentaires sur ses traités, d'autres les abrégeoient : tous sembloient déterminés à se tromper avec Aristote & Galien, plutôt qu'à embrasser la vérité avec tout autre.

Enfin parurent les chimistes. Paracelse (*a*), Suisse du canton d'Apen-

(*a*) Je voulois retrancher de cet ouvrage ce portrait de Paracelse, que je ne présente même pas encore avec tous les traits de M. Z. Mais on m'a conseillé de le laisser, pour faire voir au moins à des gens prévenus en sa faveur, qu'il est permis de douter des merveilles de ce coryphée des alchimistes. On peut dire de lui ce qu'on a dit de Postel, que c'étoit l'assemblage de très-grandes qualités réunies aux vices les plus odieux ; car Paracelse n'étoit pas sans

zelle, grand chimiste, chirurgien, astrologue, osa bâtir un systême de médecine tout nouveau sur les ruines des anciens. Il brûla publiquement, à Basle, du haut de sa chaire, les ouvrages de Galien & d'Avicenne. Il dit, dans son premier livre de la peste, qu'on ne trouve rien chez les anciens qui nous soit d'un véritable secours, parce qu'ils ignoroient la cabale & la magie; & que conséquemment ils ne pouvoient connoître l'origine des maladies. Il ne rougit pas de dire que Galien lui avoit écrit des enfers, & que lui-même avoit disputé contre Avicenne dans les parvis des séjours ténébreux. Il avoit l'imagination si déréglée, & le cerveau si disposé aux rêveries les plus grossieres, qu'il adopta tous les contes de sorcellerie, toutes les folies de l'astrologie, de la géomancie, de la chiromancie & de la cabale; & qu'il assura même

---

mérite. *Voyez* aussi ce que M. Deslandes a dit de ce rêveur. *Hist. de la Philosophie*, Tome III, page 324.

à ſes diſciples qu'il conſultoit le diable quand Dieu ne vouloit pas l'aider.

Paracelſe ſe vantoit de ſçavoir guérir les maladies incurables, avec certains mots ou caracteres dont il élevoit la vertu au-deſſus de toutes les forces de la nature, il oſa même avancer que, par le moyen de la chimie, il produiroit un enfant vrai & vivant, qui, à la groſſeur près, reſſembleroit dans toutes ſes parties aux enfans ordinaires. Malgré ces rêveries, ce miſérable ſoutenoit qu'il n'avoit jamais étudié la nature que dans la nature même, & non dans les livres. Du reſte il vivoit comme un animal immonde, & trouvoit ſon plus grand plaiſir dans la converſation des gens les plus diſſolus & les plus vils. Le langage qui n'a été donné aux hommes que pour ſe faire entendre, eſt toujours dans Paracelſe un verbiage incompréhenſible. Ses écrits ſe ſentent tous de l'ivreſſe dans laquelle il étoit continuellement avec tous ſes amis ivrognes comme lui. Le ton myſtérieux avec lequel

il écrit, sembloit cacher aux idiots les vérités les plus importantes. Personne ne pouvoit selon lui le réfuter; en effet, personne ne le comprenoit.

Avec ces qualités, Paracelse Bombast s'étoit emparé de la monarchie en médecine; & il tient encore le premier rang parmi les ignorans entêtés de l'alchimie. Voici comme il parle dans la préface de son livre intitulé *Paragranum*: » C'est à vous à vous ranger derriere moi, Avicenne, Galien, Rhazès, Mésué, Montagnana; derriere moi, docteurs de Paris, de Montpellier, de Souabe, de Cologne, de Misnie, de Vienne. Vous, îles de la mer, toi, Italie, toi, Athènes, toi, Grec, toi, Arabe, toi, Israëlite, derriere moi; la monarchie est à moi. » Il étoit toujours misérable avec son art de faire de l'or; son remède universel & infaillible dans toutes les maladies n'a jamais pu le guérir de la goutte, de sa toux, & de la roideur de ses articulations. Lui qui possédoit la *pierre de l'immortalité*, se laissa cependant mourir avant sa cin-

quantieme année. En vain les fourberies, la témérité, les extravagances, la superstition de cet homme sont-elles consignées dans ses écrits, ses sectateurs en ont fait une divinité.

Van-Helmont suivit Paracelse en bien des choses. Comme lui il eut un souverain mépris pour les écoles de son temps; & avec raison. Il s'occupa à la recherche des médicamens les plus puissans; mais il rabaissa comme lui la médecine au-dessous de la chimie, méprisa de même l'observation du temps, de ses changemens, des signes & des causes des maladies; vanta aussi des médicamens universels, des panacées merveilleuses; & parut également prévenu de son propre mérite. Il dit que Dieu lui avoit immédiatement éclairé l'esprit, dès qu'il eut jetté tous ses livres pour voyager dans le monde sur les ailes de la vérité; qu'aucun autre que lui ne sçait la médecine. Il se vante d'avoir fait plus de progrès dans les sciences en rêvant, & par des songes & des apparition nocturnes, que

par sa raison. La pratique des anciens ne vaut rien selon lui, parce qu'ils étoient payens. Ainsi raisonne ce sage Flamand.

Dans une décadence si général des sciences, le nombre des remèdes simples & composés se multiplioit tous les jours avec une confusion extrême. Les médecins Galénistes attribuoient à leurs remèdes simples des vertus qui sembloient surpasser tout ce qu'on pouvoit attendre de mieux pour le genre humain; tout étoit bon à tout selon eux. Les chimistes de leur côté racontoient des prodiges de leurs extraits & de leurs teintures. Leurs ouvrages sublimes étoient les triomphes mêmes de la nature, & l'ignorance la plus grossiere y paroissoit toujours avec le ton des oracles les plus respectables. Enfin, ces Galénistes & ces chimistes sont si absurdes dans leurs méthodes & leurs médicamens, qu'il y auroit lieu d'être étonné qu'ils puissent encore aujourd'hui trouver des sectateurs, si l'on ne sçavoit que les opinions les plus déraisonnables sont

toujours les plus durables parmi les hommes.

Ces maîtres ſont donc plus capables de nous induire en erreur que de nous éclairer, ſi nous ne ſommes pas prévenus de l'utilité réelle que nous avons lieu d'eſpérer de leurs écrits.

La plûpart des écrivains nous diſent ce qu'ils ont penſé; mais il en eſt peu qui nous indiquent en même temps ce que nous devons penſer d'après eux, & comment on apprend à bien penſer. C'eſt ce manque d'idées fixes & lumineuſes, dit M. d'Alembert, qui excite en nous le deſir de ſçavoir les penſées des autres; & l'on tâche par cette apparence de vrai ou de faux ſçavoir, à remplacer le mieux que l'on peut le manque du vrai ſçavoir qu'on n'a pas. Il ne faut pas tant chercher ce que les autres ont penſé, que ce qu'ils ont penſé de vrai. Daniel le Clerc diſoit à ce ſujet qu'il y avoit dans toute l'Europe des ſociétés pour les progrès de la médecine, que les vues en étoient belles & grandes, mais qu'il ignoroit par

quelle fatalité ces vues étoient si mal remplies, & pourquoi les écrits de ces sociétés étoient plutôt une collection de ce qu'on avoit déja dit sur une chose, que ce qu'on auroit dû dire. On trouve même, ajoute-t-il, dans ces collections tous les contes de vieilles femmes, comme si l'histoire naturelle manquoit de mensonges.

Quelques écrivains laborieux, & dont on ne sçauroit trop louer le zèle, ont pris un autre parti pour se rendre utiles à la postérité. Ils ont voulu former un corps de tout ce qu'on avoit dit avant eux, & nous donner par-là l'histoire des maladies, en rapprochant les anciens & les modernes. Mais ces vues ont été si mal exécutées, qu'il semble que les auteurs aient plutôt consulté leur intérêt que leur réputation & l'avantage de la postérité. Ces ouvrages nosologiques supposent nécessairement ce qui n'a jamais été; c'est-à-dire qu'il faudroit que toutes les maladies fussent absolument différentes dans leur espece.

D'ailleurs la ſymptomatologie, qui eſt la partie qui doit ſur-tout ſervir de guide dans ces détails, y eſt ſi mal expoſée, ſi peu examinée, ſi légérement analyſée, que le lecteur peu inſtruit n'en peut tirer aucun avantage direct : & d'un autre côté un lecteur inſtruit n'a pas beſoin de ces ouvrages.

D'autres médecins propoſoient de leur temps de donner l'expoſé des maladies dans de très-courts extraits, où l'on caractériſeroit chaque maladie, en prenant dans les écrivains qui en auroient traité les ſignes & les ſymptômes les plus vrais & les plus précis. Ce deſſein n'eſt que très-louable ; mais où eſt l'homme capable de l'exécuter ? Tous les abrégés qu'on nous a donnés ne laiſſent-ils pas plus de moitié de choſes a déſirer ; & la plûpart du temps, l'eſprit de ſyſtême n'altere même-t-il pas ce qu'il y auroit eu de bon ? Quand je lis une maladie dans Hippocrate, j'en vois l'hiſtoire quelquefois en trois lignes. Si je lis la même maladie dans un écrivain moderne, je rencontre

deux ou trois pages de détails dans lesquels je puis souvent voir toute autre maladie. D'où vient cet abus : de ce qu'on donne à l'imagination plus qu'il ne faut pour saisir la nature.

Ce n'est que dans les écrits qui nous présentent la nature avec ses traits, & dans son propre jour, où l'on peut apprendre à la connoître, & à prévoir l'avenir. C'est de-là que dépendent les observations intéressantes, & les raisonnemens qu'on peut faire pour devenir réellement l'interprête de la nature, comme le doit être le vrai médecin, comme l'ont été Hippocrate, Fernel, Sydenham. Tous les trois cependant semblent avoir acquis ce rare talent par une conduite différente. Hippocrate, éclairé par des observations qu'il fut obligé de rectifier souvent, comme il le dit lui-même, paroît s'être attaché long-temps aux particularités avant de généraliser ses principes : & ce fut en grand maître qu'il le fit quand il fut en état. Fernel, né avec un esprit vraiment philosophique,

& orné de tout ce qu'on pouvoit sçavoir alors de physique & de mathématiques, avoit profité sur-tout des écrits d'Hippocrate qu'il lisoit sans cesse avec Platon & Cicéron; & il commença, comme un Newton, par les grands principes, pour apprécier les détails. Sydenham apprit à connoître la nature par des travaux infatigables, mais marchant souvent dans de fausses routes; heureux d'avoir eu le rare talent de se rendre compte de ses fautes, & de voir où il falloit se corriger sur de nouveaux avis de la nature.

Les vraies archives de la médecine ne se trouvent que dans des auteurs de la trempe de ces médecins. Mais quelque mérite qu'ait un médecin, jamais ce respect ne doit nous aveugler jusqu'à suivre ses erreurs, s'il s'en trouve chez lui. On ne doit écouter des maîtres que quand ils méritent de l'être. Nous recevons avec reconnoissance les bons avis de Galien, des Arabes & des médecins éclairés du moyen âge, qui, libres des préjugés de leurs temps,

& uniquement attachés à l'amour de la vérité, ont paru dans leur siécle comme ces lumieres boréales à l'horison, sans cependant dissiper toute l'obscurité de la nuit. Tout livre est intéressant quand il nous fournit des principes conformes aux opérations de la nature, ne contiendroit-il même que quelques réfléxions suffisantes pour complетter un observation, ou pour devenir comme le germe de différentes pensées plus étendues & plus sublimes. Les ouvrages de Roger Bacon, fort peu intéressants aujourd'hui à certains égards, ont été autrefois de la derniere importance. On y voit les plus grandes découvertes modernes indiquées comme au doigt. Ils servent du moins aujourd'hui à nous marquer une partie des progrès de l'esprit humain. Tout homme philosophe est toujours intéressé à le connoître; & ceux qui nous fournissent occasion de penser, méritent souvent plus d'éloges que ceux qui ont découvert & confirmé des vérités qui

n'étoient encore que de ſimples hypothèſes.

Ce n'eſt pas non plus la grande lecture qui fait l'homme ſçavant. La lecture en général uſe les eſprits ordinaires. Ils ſont bientôt ſemblables à un crible qui ne retient rien de ce qu'on y jette. Sans ce génie fait pour les ſciences, la lecture ne fournit que des opinions, & jamais on n'en ſçait démêler aucune. Celui qui dit vrai ſera peut-être celui qui ſe fera le moins ſentir. Dix autorités ſont d'autant plus à craindre qu'on ne peut diſcerner ſi elles ſont légitimement fondées. Il eſt des gens qui tombent dans un abus contraire. Epris de la maniere d'écrire d'un auteur, c'eſt à lui ſeul qu'ils s'attacheront; tous les autres doivent bientôt lui être ſubordonnés, & ils ne diront vrai qu'autant qu'ils penſeront comme lui. On ne lit même que ce ſeul écrivain. Un médecin me diſoit, il n'y a pas long-temps, pour autoriſer cette conduite, qu'un des plus habiles praticiens de l'Angleterre

n'avoit jamais lu que Prosper Alpin, & que jamais médecin n'avoit été plus heureux que lui dans sa pratique. Soit. Je répondrai à cela que Sydenham n'avoit lu aucun médecin quand il se mit à exercer la médecine. Il faut donc prendre un milieu entre ces deux extrêmes. Le nombre des bons auteurs, en médecine, est très-petit. De ce nombre même il y en a plusieurs qui ne sont intéressans que pour amuser le loisir d'un homme curieux. Je conseillerai donc de ne s'arrêter qu'à ce petit nombre de bons observateurs. Tous les vrais écrits d'Hippocrate ne sont même pas tous également importans.

Je crois avoir fait assez sentir combien il est nécessaire de réunir les observations de tous les âges, sans avoir besoin de dire que celui qui ne liroit qu'un seul auteur, fût-ce même Hippocrate, ignoreroit ce qu'il faut faire en bien des circonstances. Comme un médecin n'a pas toujours à sa disposition le choix des traitemens & des médicamens, &

que d'ailleurs quelques accidens particuliers peuvent varier l'espece d'une maladie très-bien connue, il faut donc aussi avoir la ressource de l'analogie. Or, comment profiter de ce moyen, si l'on n'a pas appris de différens auteurs, les différens termes possibles des comparaisons qu'il faut faire. Un auteur ne suffit donc pas : ce seroit perdre le temps que d'en dire davantage sur cet article.

CHAPITRE V.

De l'Influence que l'Erudition a sur l'Expérience.

SI le sçavoir de nos prédécesseurs nous donne leur expérience, dès que nous l'avons acquis, il ne faut pas encore pour cela s'imaginer être parvenu au but de l'homme sçavant. Il est possible d'être homme de tous les siécles, & contemporain de tous les sçavans, & d'être en même temps homme à préjugés. Nous voyons tous

les jours des gens d'un ſçavoir prodigieux, livrés aux opinions les plus abſurdes. La vraie ſcience, diſoient Platon & Ariſtote, conſiſte moins à ſçavoir & à adopter ce que les autres ont ſçu, qu'à juger d'après ſoi-même, & non d'après les écrivains mêmes les plus ſinceres, qui ſe trompent encore ſouvent. Elle conſiſte à ſaiſir l'eſprit de chaque choſe, à la voir dans ſon vrai jour, à diſcerner ce que les hommes y ont ajouté, à fortifier ſon jugement en ornant ſa mémoire, à étendre ainſi ſes connoiſſances, à n'être point la dupe des hommes, ni des temps, ni des lieux, ni de l'autorité.

» De la même maniere, ajoute M. Deſlandes, croire n'eſt point, comme le peuple, ajouter foi à ce que diſent les autres, ni à ce qu'ils peuvent croire en effet; mais c'eſt examiner ſérieuſement les motifs de crédulité qu'ils propoſent, & quel degré de force ont les raiſons qui doivent porter à croire & ne pas croire. C'eſt démêler la vérité des vraiſemblances; la certitude des pro-

babilités, l'évidence des fausses lueurs qui n'ont qu'un éclat passager. C'est en un mot convenir avec soi-même qu'on ne peut prendre d'autre parti que celui que l'on prend, & suivre ce parti avec courage, avec persévérance, avec une ferme résolution de ne pas changer, qu'autant qu'après tout l'examen possible, il arriveroit qu'on eût été dans l'erreur. »

» On ne sçait donc rien que ce qu'on s'est rendu propre par la réflexion qui seule produit la vraie science : & on ne croit point ce qu'on s'efforce de croire par la persuasion d'autrui, mais seulement ce qu'on voit clairement & nettement qu'on doit croire par sa propre persuasion; enfin ce qu'on croit indubitablement vrai. Mais la vérité que Cicéron regardoit avec tant de respect, & comme l'essence de la divinité même, est quelque chose de si délicat, de si relevé, de si supérieur aux forces de l'humanité, qu'on a jugé de tout temps que peu d'hommes étoient capables de se familiariser avec elle. »

Avec cette cette maniere de voir & de croire, l'expérience de tous les ſiécles ne ſera plus une maîtreſſe abuſive, parce qu'alors elle nous apprendra réellement par la bouche de toutes les nations & par les archives de tous les temps, ce qu'il y aura de vrai & d'utile dans tous les cas. Sans cette expérience, un médecin ne mérite aucune conſidération. Il connoîtra, ſi l'on veut, les obſervations de tous les âges, mais il ne ſçaura jamais que des particularités inutiles la plûpart du temps, parce qu'il n'en pourra pas déduire de principes en les rapprochant les unes des autres, & en démêlant ce que l'auteur y a vu d'avec ce qu'il auroit dû y voir. D'ailleurs la vraie médecine ne dépend pas des obſervations individuelles priſes en elles-mêmes, mais d'obſervations réunies & conſtatées de tout temps & chez toutes les nations, diſtinction faite cependant de ce qui peut s'y rencontrer de particulier par rapport aux temps & aux lieux. J'aimerois mieux, dit Rhazès, qu'un médecin n'eût pas

vu de malade, que d'ignorer ce qu'ont dit & écrit les anciens. Mais dès qu'il a lu & comparé leurs obſervations & leurs préceptes, avec peu de pratique, il ſera en état de traiter ſes malades avec plus de ſuccès que le médecin le plus occupé qui ne lit point.

L'expérience des autres eſt quelquefois plus avantageuſe que la nôtre, même dans les cas que nous avons eu lieu d'obſerver ſouvent. Avoir dans la tête la deſcription d'une maladie d'après les grands maîtres, c'eſt être en état de la reconnoître dans le cas poſſible, avec plus de diſcernement que d'après ſa propre expérience, ſi l'on n'eſt pas de ces obſervateurs du premier ordre, à qui un ſigne eſſentiel, & ſouvent le moins ſenſible, ne peut échapper. Il n'arrive que trop ſouvent qu'on ne voit pas ſi bien avec ſes propres yeux que par ceux d'autrui. Il eſt d'ailleurs plus aiſé de conſtater une vérite & une découverte que de la trouver. L'expérience, dit Bacon, ne deviendroit en quelque

maniere inutile, qu'autant que nous aurions des traités ſur les plus petites choſes.

Ce que je viens de dire paroît un paradoxe : cependant, après avoir obſervé des maladies avec le plus grand ſoin, j'ai ſouvent trouvé que nos grands auteurs de médecine avoient tout dit, ou du moins dit beaucoup plus que je n'avois vu. Il eſt vrai qu'il n'y a que très-peu d'auteur qui ſoutiennent cette comparaiſon : mais ceux qui la ſoutiennent, rendent en effet notre expérience moins néceſſaire.

Le détail d'une ſuite d'événemens bien anlyſé, eſt quelquefois plus inſtructif que la vue des choſes mêmes. Tout eſprit n'a pas le talent de voir avec ordre la ſuite de pluſieurs choſes. La complication apparante étonne, & ſouvent ne jette que du trouble dans l'eſprit, bien loin que le ſpectateur jouiſſe aſſez de lui-même pour voir tout avec tranquillité. Quelquefois même un phénomène frappe un œil peu inſtruit avec tant de force qu'il n'eſt

plus en état de se fixer sur les autres signes présens, ou qu'il ne peut au moins les démêler les uns des autres: dans ces circonstance, ce n'est donc plus rien voir, c'est tout au plus regarder.

Une instruction complette, laissée par écrit, vaut donc mieux en bien des cas que celle qu'on tirera imparfaitement de l'inspection de la chose même. D'ailleurs, des gens qui ont vu avec connoissance de cause nous menent toujours à la vérité par les voies les plus courtes. L'habitude de voir de la même maniere nous devient ensuite comme à eux une espece de talent naturel qui nous fait arriver directement au but. Bacon faisoit avec justice consister la vraie destination & l'utilité essentielle des sciences dans l'abbréviation des voies longues & compliquées de l'expérience, persuadé que cette abbréviation feroit cesser les plaintes qu'on avoit toujours faites de la longueur de l'art & de la briéveté de la vie. C'est en généralisant les vérités fondamentales qu'on parvient

parvient à cette abréviation, ou, comme le dit M. d'Alembert, en établissant les principes de ce qui est certain dans nos connoissances, en présentant les vérités générales & fondamentales sous un seul point de vue, en rapportant les parties de chaque science particuliere à leurs chefs principaux, & en évitant dans cette analyse cet air minutieux qui prend les branches par la tige; comme il faut éviter aussi ce prétendu esprit, qui, trop occupé de l'universalité des choses, manque tout & brouille tout pour vouloir tout embrasser & tout abréger.

L'art de fixer les formules générales est le seul talent qui fasse les grands hommes, & le fond de la véritable expérience. Mais ce rare talent est au moins dû autant à une heureuse capacité naturelle, qu'à l'habitude & à la réflexion jointes ensemble. Newton lui-même n'entrevit la généralité de sa fameuse formule dans les calculs de Descartes, que par une espece de hasard; & il s'en étoit déja servi sans y faire

beaucoup d'attention avant d'en avoir senti toute l'étendue & la généralité. On en peut dire autant des grands principes d'Hippocrate. Ce ne fut qu'à son heureux génie qu'il dût la généralité de ses maximes. Aussi Boerhaave, qui avoit moins observé que lui, ne se fait-il pas de peine d'avouer combien il sentoit que ses Aphorismes étoient au-dessous de ceux de ce grand médecin. On peut dire avec vérité que Boerhaave s'est rendu la justice qu'il se devoit à cet égard.

Malgré ce que nous venons de dire, on ne peut disconvenir qu'une longue habitude de voir, éclairée par un génie au-dessus de celui des hommes ordinaires, & par un bon esprit attaché au seul amour de la vérité, ne puisse au moins faire saisir assez aisément les principes généraux une fois établis, quoique l'on ne soit pas assez habile pour généraliser soi-même des observations particulieres : & c'est toujours un avantage. Il est des gens qui sont faits pour suivre les autres, & qui exécuteront bien un

deſſein qu'ils n'imagineroient jamais. On voit tous les jours un militaire faire des prodiges avec une poignée de ſoldats, s'il eſt ſous le commandement d'un habile général; tandis qu'avec une armée entiere il feroit infailliblement battu, ſi on l'abandonnoit à lui-même.

Le ſçavoir des autres peut donc influer diverſement ſur notre expérience; & ce ſont ordinairement nos talens naturels qui en déterminent les avantages. Comme tout ſemble dans la nature fixé dans des termes & des rapports particuliers à chaque choſe, il n'eſt pas étonnant que l'expérience des ſiécles précédens ne devienne auſſi plus ou moins avantageuſe ſelon les facultés de chaque individu. Si l'on faiſoit réflexion à ce principe inconteſtable, on ne verroit pas ſi ſouvent des têtes mal organiſées, prétendre, après trente ans de pratique, avoir plus d'expérience qu'un jeune médecin à qui la nature a accordé des facultés ſupérieures à celles de ce vieux praticien qui n'étoit né que pour voir le ſoleil ſe le-

ver & se coucher. Il est vrai que la science sans pratique est insuffisante; mais une pratique aveugle a cet inconvénient de plus, qu'elle est encore dangereuse. Il faut réunir les deux, étudier les livres & les hommes, interroger les morts & les vivans; mais l'interrogation n'est pas l'ouvrage d'un génie borné, encore moins celui d'un homme qui n'est pas né pour être le disciple des hommes ordinaires.

L'expérience des autres ne nous fournira non plus de règles pour notre conduite, qu'autant que nous sçaurons estimer les raisons de celle qu'ont tenue ceux dont nous lisons les ouvrages. Très-souvent ils ne nous disent que ce qu'ils ont fait; & il est vrai qu'ils ont bien fait. Mais il faut alors se demander ce qu'on auroit fait en pareil cas? Sçavoir se faire cette demande avec connoissance de cause, c'est avoir déja beaucoup appris; cela n'est cependant pas assez: il faut encore trouver la réponse; sans quoi, nous ne verrons jamais ce que nous devrons faire, puisque

nous ne pourrions pas nous dire pourquoi ces écrivains ont agi de cette maniere. Leurs fautes, qu'il s'agit d'éviter, feront des écueils contre lesquels nous donnerons dans les mêmes cas; & jamais nous ne porterons avec succès la main dans la moisson qu'ils nous ont préparée, si nous ne sommes pas capables de nous en approprier la récolte. Leurs succès seront même pour nous des occasions de fautes; & leur sçavoir ne tendra qu'à nous égarer. Comme le marin, le médecin se trouve souvent dans des détroits où il n'est permis qu'à de grands maîtres de passer. Quelquefois on n'y a passé que par quelques heureuses circonstances dont on a sçu profiter; & ces circonstances nous sont inconnues. Il faut donc sçavoir voir dans leurs écrits ces choses qu'ils n'ont pas cru devoir nous dire, parce que ce n'est que la sagacité qui doit nous les suggérer. L'érudition, le sçavoir, l'expérience des autres ne feroient donc d'aucun avantage dans ces cas qui ne sont pas si rares, sans cette péné-

tration & ce génie qui font seuls l'habile homme.

Si l'expérience des siécles précédens surpasse souvent la nôtre, il ne faut pas croire pour cela que l'antiquité ait tout dit. C'est un abus que de croire que nous ne puissions pas penser aujourd'hui de nous-mêmes, & voir ce que l'on a vu autrefois. La nature est invariable dans les especes qu'elle a déterminées, quoi qu'en aient pensé quelques écrivains modernes. L'homme a donc encore aujourd'hui le droit de dire aux anciens qu'ils se sont trompés, comme Hippocrate l'avoit dit à ses ancêtres. Le sçavoir des autres n'est par conséquent recevable qu'aux termes de la vérité. *Amicus Plato, sed magìs amica veritas;* & c'est à ce seul titre que le sçavoir & l'expérience des autres nous doivent être respectables, & que nous en tirerons même un véritable avantage.

Le grand point, c'est, comme nous l'avons déja dit, de prendre les quantités à leur juste valeur. Mais ces quantités ne sont pas arbitraires

pour le médecin. C'eſt toujours la nature qui les détermine. Le ſçavoir & l'expérience des autres nous deviennent d'une très-grande conſéquence à cet égard. Mais combien n'y a-t-il pas de plus & de moins qu'il faut ſçavoir retrancher ou ajouter de ſoi-même ? Combien ne prête-t-on pas à la nature de choſes qui ne dépendent abſolument que de la maniere de voir ou de ſentir ? Les médecins même les mieux inſtruits ſont-ils d'accord entr'eux ſur ce qu'ils doivent entendre par la nature ?

Comme toutes les réflexions de cet ouvrage ſe rapportent à la connoiſſance de la nature, je crois pouvoir placer à la fin de ce chapitre quelques réflexions qui auront leur utilité, ne donneroient-elles même que l'occaſion de réfléchir ſur les aſſertions que je vais y examiner. S'il eſt dangereux, comme le diſoit Galien, de s'attacher opiniâtrément à des opinions dont il n'y a pas de preuves ſolides, il l'eſt encore plus de prendre pour une déciſion ce qui ne préſente que du doute & de l'incer-

titude. Ainſi, partir d'une réflexion iſolée d'un auteur pour lui faire dire ce que l'on croit ſoi-même, ſans concilier cette penſée avec ce qu'il peut avoir dit de contraire ailleurs, c'eſt abuſer le lecteur, après s'être fait illuſion à ſoi-même. Tel eſt cependant la conduite que certains écrivains tiennent encore tous les jours pour appuyer leur ſentiment.

Que devons-nous donc entendre par la nature priſe dans une acception limitée, par rapport au corps humain? Selon le célèbre Sauvage, la nature ou les efforts de la nature ſont l'ame qui exerce ſon énergie ſur le corps pour la conſervation de l'être individuel. On a auſſi reproché à Stahl d'avoir accordé trop à l'ame; mais ceux qui lui ont fait ce reproche, ou n'ont jamais lu ſes ouvrages, ou ne l'ont jamais compris. L'ame, ſuivant Stahl, étoit un être purement matériel, ou plutôt, il n'admettoit d'ame que le principe vital du corps organiſé. On voit donc qu'on s'eſt trompé à ſon égard. Quant à Sauvage, il la croit abſolument ſpirituel; c'eſt ſon

opinion que nous ſuivons, pour examiner ſon hypothèſe. Sauvage s'appuie de l'autorité de Galien ; peut-être même, dit-il, Galien a-t-il trop accordé à l'ame. Mais il eſt conſtant, de l'aveu de Galien même, que ce ſçavant médecin Grec n'a entendu, par la nature ou par l'ame, qu'une chaleur innée, qu'il appelle une ſubſtance mobile par elle-même, & qui eſt toujours en mouvement. Il avoue ailleurs qu'il ne voit même rien de probable ſur la ſubſtance de l'ame ; tantôt il l'appelle ſimplement nature, tantôt émanation de cette ame univerſelle qui anime tout l'univers : ailleurs, il avance que l'ame qui forme le fœtus, n'eſt pas la même que celle qui eſt contenue dans le fœtus ; mais il ſe contredit ſans balancer, en diſant que l'ame qui met toutes nos parties en mouvement, eſt la même que celle qui nous a formés ; tandis qu'il aſſure qu'il ne ſçait rien ſur la cauſe efficiente qui forme le fœtus. Que répondre à ces inconſéquences ? Je ne prétends pas, diſoit Fernel, concilier tous les endroits

où Galien se contredit ouvertement.

Sauvage, persuadé de la spiritualité de l'ame, devoit-il recourir à un maître aussi inconséquent sur cet article pour prouver son hypothèse? Cardan a donc mieux vu que lui, quand il assuroit que l'on ne pouvoit absolument pas penser que Galien eût cru l'immortalité de l'ame. Ainsi, ce que Galien pouvoit entendre par la *nature*, ne tendroit, au contraire, qu'à ruiner l'hypothèse de Sauvage. Que l'ame souffre de l'état malade du corps, cela doit être. Mais, que l'ame cherche & emploie tous les moyens possibles d'écarter le danger, en bon praticien, la conclusion est-elle légitime, & les prémices y conduisoient-elles? Non, certes: il est encore un grand nombre de propositions intermédiaires qui ne seront jamais démontrées. N'étoit-il pas plus naturel de dire que l'union de l'ame avec le corps constituoit ce que l'on appelle l'état de vie actuelle, & que le mécanisme étoit le principe de tous les efforts que fait le corps ma-

lade pour écarter le danger? La cause se conçoit également bien, en disant que ce sont les déterminations actuelles du sujet malade qui déterminent ces efforts; &, sans se servir du terme de *Pseudomécaniciens*, Sauvage auroit du moins suspendu son jugement sur des opérations qu'on peut rappeler à la seule organisation.

Ne peut-on pas entendre tout simplement par la nature, *la force vitale actuelle du corps organisé vivant*, force dont l'union de l'ame avec le corps est le principe éloigné, mais dont le fluide nerveux est la cause immédiate? Ce sentiment est clair, lumineux, quelle que soit la nature de ce fluide, fût-ce même celui de Lecat. On conviendra que le corps est subordonné à l'empire de l'ame dans tous les mouvemens que nous appelons communément volontaires; mais l'ame paroît, au contraire, lui être subordonnée dans ceux où elle est dans un état de passibilité: c'est ce que l'expérience journaliere peut prouver à un homme qui ne prend pas les mots pour les choses.

Comme nous ne connoissons d'autre raison de l'union de l'ame avec le corps que la seule volonté du Créateur, nous sommes dispensés de faire aucune recherche à cet égard. Il paroît plus intéressant de nous occuper de la maniere dont la nature cherche à conserver la machine dans l'état malade. La physiologie nous apprend que les mouvemens vitaux ordinaires n'ont pour but que de conserver dans un état régulier les déterminations qui font l'état de santé. Au moindre trouble, soit dans les fluides, soit dans les solides, l'harmonie se dérange ; & c'est toujours aux dépens d'une partie que l'autre prend plus de force & de vigueur, comme l'expérience le prouve. Ce n'est donc plus que par des mouvemens extraordinaires que la machine vivante peut recouvrer son état régulier. Cette loi est aussi constante dans la brute que dans l'homme ; elle se fait même appercevoir dans les végétaux. Il est des plantes dont les racines fuient le voisinage d'un autre, en changeant la direction qu'on leur avoit

donnée, comme je l'ai expérimenté moi-même. Si elles ne le peuvent, elles périssent, après avoir fait tous les efforts pour l'éviter. Si l'on fait avec un fil d'archal une ligature à une branche, l'écorce se tuméfie au-dessus de la ligature, la recouvre en baissant, & pousse enfin des rejetons pour se mettre plus à l'aise. Si ces progrès sont si lents dans les plantes, c'est que le fluide qui fait le principe de la végétation, ne peut se porter dans le cours de sa circulation qu'avec beaucoup de lenteur; au lieu que, dans l'animal, le fluide moteur, porté par une circulation rapide, doit nécessairement ébranler la machine avec violence, dès que quelque matiere morbifique, ou offensive, vient à faire sentir son action au genre nerveux, qui est le cours déterminé du fluide moteur une fois séparé du torrent des autres fluides. De-là l'ébranlement violent, particulier ou général de la machine, & la prostration qui suit en même raison ces mouvemens particuliers ou généraux. Telle est la voie que prend

la nature pour la conservation de l'animal. Est-il donc besoin du concours de l'ame pour ces opérations ?

Souvent, dit-on, la nature fait des mouvemens qui tendent à sa propre destruction. Cette objection ruine l'autre hypothèse, & confirme celle que je présente ici; car, si, par la nature, on doit entendre ce principe intellectuel qui veille nécessairement à la conservation du corps, n'est-ce pas se contredire soi-même, après avoir posé pour principe que l'ame tendoit toujours à ce but ? au lieu qu'en rapportant ces mouvemens violens à la seule organisation, on n'est plus étonné de voir un corps organisé se détruire lui-même par le seul jeu de son mécanisme, jeu qu'il ne tient que de lui-même, mais qui se trouve porté à l'excès par le mouvement excessif du fluide moteur qui donne trop d'action à certaines parties. C'est ce que prouvent assez souvent ces violens mouvemens spasmodiques, qui causent aux muscles une roideur qui subsiste même quel-

quefois deux ou trois jours après la mort des ſujets.

La nature cherche cependant à ſe délivrer de la contrainte qu'elle éprouve ; mais une partie n'agiſſant plus qu'en violentant l'autre, il ne peut s'enſuivre qu'une ruine totale, ſi cette action ſurpaſſe long-temps la force naturelle des organes ; & c'eſt ainſi que la nature ſuccombe par l'épuiſement ſubit de ſes propres forces qu'elle emploie toutes en un ſeul inſtant ou en très-peu de temps.

On ne nie pas, dans cette hypothèſe, que l'ame ne réagiſſe ſur le corps, quand le corps agit ſur elle. Mais il ne s'agit pas des mouvemens qui dépendent des facultés ſupérieures ou inférieures de l'ame ; autrement, l'ame écarteroit le danger avant qu'il fût extrême, & elle le pourroit faire, parce qu'elle le voudroit, ſi ces mouvemens dépendoient d'elle. Elle ne le fait cependant pas. Dès que la machine menace ruine, l'ame, bien-loin de montrer aucune activité plus grande, ſemble, au contraire, tomber dans un

état de langueur & d'anéantissement; &, si l'art ne vient au secours pour ranimer le jeu des organes, les forcer même à quelque mouvement irrégulier ou violent, c'en est fait du sujet.

Il vaudroit mieux bannir de la médecine des mots vuides de sens, que d'en faire la base d'une hypothèse ridicule au dernier point. Qu'on objecte, si l'on veut, les conséquences qui résultent très-souvent de la crainte, de la joie, de la colere, enfin de toutes les passions; telles que des fiévres violentes, des morts subites, des langueurs, la phrénésie, &c. Je réponds d'abord que tous les auteurs, sans exception, qui nous ont parlé des maladies de l'esprit, & des affections que le corps en éprouvoit, nous ont plutôt dépeint l'état malade de leur esprit, ou leur mélancolie, qu'ils ne nous ont mis en état de voir clair dans les causes prochaines de ces affections singulieres. Je dirai ensuite que *le moyen d'ennuyer, est celui de tout dire;* & que prétendre expliquer les causes directes de ces maladies &

de ces dérangemens, feroit une abfurdité auffi grande que celle de ceux qui prétendent les expliquer par l'action direĉte de l'ame fur le corps. Il eft des chofes qu'on peut ne pas fçavoir fans être ignorant, parce qu'on ne peut abfolument les connoître. On ne doit donc pas rougir d'être auffi ignorant que fes maîtres, quand on n'a non plus qu'eux que de mauvaifes raifons à donner.

Au refte, de grands hommes ont été de notre fentiment. Ce n'eft pas que nous nous conduifions par l'autorité; mais elle mérite des égards, quand il n'eft abfolument pas poffible de voir mieux, & que les fentimens contraires n'ont rien qui les puiffe foutenir. Je ne vois rien de plus fenfé que ce que dit l'illuftre Eller. « Sans m'embarraffer ici de ce » que les auteurs ont diverfement » penfé fur le mot de *nature*, je vais » feulement confidérer les phénomè» nes comme ils fe préfentent, & » comme ils font fondés, tant dans » la ftructure de notre corps, que » dans les fonctions de fes parties,

» laiſſant de côté tout terme vague
» & ambigu, que l'ame ait part ou
» non aux opérations qui s'exécu-
» tent alors. Tous ceux qui connoiſ-
» ſent la ſtructure du corps, ſçavent
» auſſi la liaiſon intime qu'il y a
» entre le cerveau, le cœur & les
» poumons, tant pour commencer,
» que pour ſoutenir le mouvement
» qui fait les fonctions vitales, ou
» plutôt la vie de l'homme.

» C'eſt par le cercle admirable de
» ce mouvement que le cœur, à
» l'aide de la reſpiration, chaſſe au
» cerveau le ſang qui doit fournir
» le fluide nerveux dont la ſécrétion
» va s'y faire. Le cerveau à ſon
» tour renvoie au cœur ce fluide
» une fois ſéparé du torrent des au-
» tres humeurs; & c'eſt par ce
» moyen que ſe ſoutient ſans inter-
» ruption ce mouvement du cœur
» animé par ce fluide. Voilà donc
» comme les actions vitales s'exécu-
» tent, & ſans aucune détermina-
» tion de la part de l'ame, tant que
» l'animal vit.

» De ce mouvement vital circu-

» laire, dans lequel consistent les » fonctions du cœur, des poumons » & du cerveau, on voit naître les » fonctions des autres parties; car, » à l'aide du mouvement du cœur, » de la respiration & de l'écoulement du fluide nerveux, le sang » est porté vers les visceres destinés » à la chylification & à la sanguification; &, par ce renouvellement » continuel du sang, les pertes de » nos fluides se trouvent réparées, » & la vie se soutient. Ce sont les » fonctions des visceres destinés à » ces opérations, que les médecins » ont appelées *fonctions naturelles*.

» D'après ces considérations, il » est facile de comprendre que, » comme dans l'état sain & naturel » les visceres de l'abdomen, destinés » à la chylification, extraient des alimens le chyle nécessaire pour » former le sang, & rejettent ensuite par les intestins, les reins & » la peau, ce qui est superflu; de » même, dans l'état malade, le principe morbifique, qui fait la cause » de la maladie, est subordonné à la

» même action de ces viſceres, qui
» ſubſiſte toujours plus ou moins
» parfaitement dans cet état. C'eſt
» pourquoi ce principe nuiſible, qui
» ſe trouve ou réſiſter au mouve-
» ment des fluides, ou irriter les
» ſolides par ſon acrimonie, pourra
» être pareillement changé & cor-
» rigé par les forces des fonctions
» vitales & naturelles, de maniere
» à être diſpoſé à une évacuation
» critique par le moyen des ſécré-
» tions. Si l'on veut attribuer cette
» évacuation critique ou ces opéra-
» tions à la nature, je crois qu'on
» doit définir la nature humaine une
» force naturelle au corps de l'hom-
» me; force qui, à l'aide du mou-
» vement du ſang qui s'exécute par
» les fonctions vitales & naturelles,
» peut préparer, aſſimiler à notre
» corps la partie nutritive des ali-
» mens, & chaſſer hors de la maſſe
» du ſang ce qui peut s'y trouver
» d'étranger & de nuiſible, plutôt
» ou plus tard, ſelon le caractere de
» la matiere nuiſible.

» On voit en même temps par

» cette explication, que *c'est une sa-*
» *gesse extrême de la part du Créateur*
» *de n'avoir pas soumis à la direction de*
» *notre entendement & de notre volonté*
» *les fonctions vitales & naturelles, de*
» *peur qu'emporté par ses passions, l'hom-*
» *me ne puisse suspendre ces fonctions à*
» *son gré, & se faire périr par ce moyen;*
» *ce qui seroit très-aisé, si ces fonctions*
» *avoient été subordonnées à l'empire*
» *de l'ame, comme les fonctions ani-*
» *males,* » pag. 38--40.

En considérant ainsi la nature, il est aisé de voir comment on peut faire l'application des découvertes des grands maîtres qui ne l'ont non plus envisagée que par ce seul mécanisme. N'est-ce pas une absurdité manifeste, que de prétendre pouvoir administrer des médicamens pour faire rentrer dans l'ordre une substance spirituelle sur laquelle ces médicamens n'ont aucune action? Et fera-t-il jamais rien d'utile pour la pratique dans les observations des autres, si l'on sort une fois du mécanisme de notre organisation? En vérité, je ne conçois pas comment des gens

sensés se livrent à de si frivoles idées ; tandis que la nature de l'ame seroit même une énigme impénétrable sans la révélation qui nous dit ce qu'il faut la croire dans le systême respectable de la religion. La religion n'a pas prétendu faire des médecins, & le sçavant Sauvage pouvoit être mauvais métaphysicien, habile calculateur & bon chrétien, sans dire des injures à Luther dont les opinions doivent peu nous intéresser lorsqu'elles sont mal fondées.





LIVRE III.

De l'Esprit d'Observation, & de l'influence qu'il a sur l'Expérience.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Esprit d'Observation en général.

J'Appelle *esprit d'observation* l'habileté à voir chaque objet tel qu'il est, & ce en quoi il peut être plus ou moins utile. L'observation est le résultat de l'usage de cette aptitude (*a*). La premiere chose que nous présente la nature, sont les corps en général, qui affectent nos sens, ensuite l'espace qui les renferme, & le mouvement. Nous laissons aux mathématiciens & aux physiciens à disputer sur la nature

(*a*) J'insere tout ce qui suit, jusqu'à *comme ces phénomènes*; &c.

de l'efpace des corps & du mouvement, pour ne nous occuper que des phénomènes. Les phyficiens ont diftingué quatre fortes de phénomènes. Leur diftinction peut s'appliquer avec beaucoup d'utilité aux phénomènes généraux que le corps humain nous fait appercevoir. Ils ont admis, 1° des phénomènes *de fituation;* par rapport au corps humain, ce fera la place qu'occupe une de fes parties relativement à une autre : 2° des phénomènes *de mouvement;* ce fera le déplacement d'une de fes parties, dans un rapport quelconque : 3° des phénomènes *de changement;* ce fera l'altération interne ou externe d'une de fes parties, ou de tout le corps : 4° des phénomènes d'effet ; ce fera le réfultat de l'énergie d'une caufe, foit interne, foit externe, qui a déployé ou déploie encore fon action fur l'organifation du corps.

Les différens phénomènes fuppofent toujours une *raifon fuffifante* pour principe ; & fi cette raifon devient enfuite *déterminante*, de principe

cipe éloigné qu'elle étoit, elle devient auſſitôt cauſe proprement dite. Il eſt donc des loix conſtantes pour ces diverſes déterminations individuelles. Ce ſont les ſens ſeuls qui nous les font appercevoir dans leurs premiers rapports, du moins dans ceux qui ſe préſentent les premiers, & qui par conſéquent ſont tels par rapport à nous. Nous n'examinons pas ici ſi tout être individuel eſt ſubordonné à une ſeule loi générale, ou ſi chaque eſpece d'être eſt déterminé dans ſes rapports par une loi particuliere à ſon exiſtence actuelle. Nous aſſurerons ſeulement que rien ne paroit arriver dans la nature, ſans une détermination antécedente, quelle qu'en ſoit la cauſe primordiale, & qu'aucun phénomène ne paroit s'offrir à nos ſens comme iſolé, & ſans être lié avec des cauſes déterminantes, qui ſont elles mêmes les effets d'autres cauſes plus éloignées. C'eſt d'après ce principe d'expérience que nous aſſurons auſſi que de telle ou telle détermination du corps humain, il réſultera tel ef-

fet, ou autrement telle affection. Donc tout phénomène dont on ne verra pas la raison suffisante dans telle cause connue devra aussi se rapporter à une autre cause, ou à des causes réunies soit simultanées, soit subordonnées dans leur action les unes à l'efficacité des autres.

Ces causes peuvent être homogènes, c'est-à-dire de même nature, ou hétérogène, c'est-à-dire d'une nature différente. Dans ce cas, les effets devront aussi se différencier selon ces rapports. Comme tout effet est toujours égal à sa cause efficiente, l'égalité ou inégalité des causes, ou leur puissance s'estimera donc aussi par leur énergie ou par leur produit. Tout ce qui n'implique pas contradiction étant possible, un phénomène ne peut donc jamais non plus être regardé comme absurde, quelque cachée qu'en soit la cause, parce que ce phénomène étoit une chose possible. Je concluds de-là que l'on ne doit jamais rien rapporter au surnaturel, dès que, par le principe de contradiction, on ne peut

pas prouver que cette chose n'étoit pas possible dans l'ordre naturel. Ainsi, tant qu'on trouvera dans les loix générales ou particulieres de la nature & de l'économie animale la raison suffisante des causes prochaines ou éloignées des affections du corps, on ne doit pas chercher comme parle Hippocrate ει τι θειον εν εστι εν τησι νεσοισι, *s'il y a du surnaturel dans une maladie.*

L'esprit d'observation suppose naturellement la connoissance de ces principes généraux, d'où l'on peut déduire ces deux règles essentielles dans lesquelles consiste le vrai esprit d'observation du médecin.

1° On ne doit admettre pour causes véritables des phénomènes que présente le sujet, que celles que l'on connoît pour véritables : or, elles seront véritables, si on peut les déduire de l'organisation du corps, si elles ont une connexion nécessaire avec les déterminations actuelles, si, par des expériences réitérées dans les mêmes circonstances, les mêmes phénomènes ont disparu en attaquant de la même maniere les cau-

ses qu'on a cru être les mêmes. 2° Tout ce que l'on peut déduire des phénomènes actuels, peut servir à en déterminer les causes si cela n'implique pas contradiction, en supposant néanmoins que l'expérience donne la raison suffisante de l'analogie ; & l'induction sera vraie essentiellement, quoique de nouveaux phénomènes fassent ensuite connoître les exceptions qu'on y devra faire.

Ces loix qui ne sont déduites que de celles que les physiciens ont établies pour rendre raison des divers phénomènes que tous les corps de la nature présentent tous les jours, n'ont rien de particulier qu'autant que nous en faisons ici l'application à des corps organisés qui jouissent par eux-même d'un mouvement progressif. Mais ces corps, quoiqu'organisés, n'en sont pas moins l'assemblage de différentes substances matérielles. Par conséquent il y aura toujours des déterminations antécédentes de la cause à l'effet. Il ne s'agit alors que de discerner la vraie

nature de ces causes. C'est dans l'étude de la nature en général, de l'économie animale & de la pathologie qu'on doit apprendre à la connoître ; & l'on parviendra à se rendre raison des phénomènes, & à remonter aux causes par les effets, ou à déterminer les effets par la force des causes qui agissent ou pourront agir.

Comme ces phénomènes sont infiniment diversifiés, les causes doivent l'être aussi. Quelques-uns viennent de l'essence des choses mêmes ; ce sont les plus importans, parce qu'ils conduisent directement à la connoissance du tout. D'autres semblent pour ainsi dire ne naître que de choses purement accidentelles en apparence, ce sont les plus ordinaires, & ils ne deviennent importans, que quand ils sont bien liés. Enfin il y en a qui sont si peu essentiels qu'ils ne nous apprennent rien que leur réalité actuelle, permanente ou fugitive.

Ainsi l'habileté à observer n'est que la prompte conception des rapports des choses & des signes qui

nous en indiquent l'ordre & la combinaison. En observant cet ordre & ces rapports, nous mettons, comme sans y penser, une certaine liaison entre les vérités individuelles. Cette liaison se fait sentir dès que nous appercevons quelque accord entre les choses ; & cet accord nous frappe même, par ce qui nous en fait différencier les attributs. Car il n'est pas possible de se représenter ce en quoi une chose diffère essentiellement d'une autre, sans les comparer ensemble ; & c'est par cette comparaison même que nous en établissons la liaison, de quelque maniere qu'elles puissent se rapprocher.

Les perceptions de nos sens seroient presque inutiles, si l'esprit restoit dans l'inaction quand les sens sont affectés. La brute paroît même nous imiter à cet égard. L'ame seroit riche en images, & vuides de pensées. Tout notre savoir se borneroit à la connoissance des choses individuelles. Il faut, malgré nous-mêmes, qu'en voyant, nous soyons toujours dans une sorte d'état d'ac-

tivité ; mais cette activité ne doit pas se borner à la seule perception des choses individuelles. On doit les comparer evec toute autre qui peut leur ressembler, & en sçavoir saisir promptement toutes les marques de ressemblance & de dissemblance.

Nos sensations seront toujours des perceptions individuelles, si nous ne nous accoutumons pas à en comparer plusieurs à la fois, pour en sentir l'ordre & la liaison, & découvrir ainsi comme d'un seul regard toutes les variétés, rassembler ce qui est épars, différencier ce qui est différent, rapprocher ce qui peut l'être, & nous mettre par-là en état de juger que telle chose est, ou deviendra telle. Voilà les seules voies qui nous procurent les différens degrés de clarté, d'étendue, & de perfection dans nos premieres idées, & dans les réflexions qui les suivent.

Quoi qu'il en soit, l'esprit d'observation vient encore plutôt d'un certain tact naturel, en conséquence

duquel on eſt vivement affecté de tout ce qui s'offre à l'eſprit, & d'une attention également grande à tout ce qui affecte dans ces momens. C'eſt de ce ſentiment que vient la liberté d'eſprit, laquelle met l'ame en état de ſentir, de diſtinguer & de comprendre promptement; de même que des yeux perçant voient promptement, clairement & déterminément, ſans qu'un objet ſe confonde avec ceux qui ſont auprès. Je dis que ce ſentiment délicat donne de la liberté à l'eſprit, parce que, n'étant pas obligé de s'arrêter à des ſenſations ou à des objets intermédiaires pour démêler ce qui l'affecte, il ſaiſit ſans héſiter & au premier inſtant ce que les ſens lui tranſmettent, & ſe trouve en même tems aſſez à lui-même pour examiner ce qui peut l'intéreſſer.

La ſeule voie de découvrir tout ce qui ſe trouve dans un objet, eſt de l'examiner en détail, & de le décompoſer juſqu'à ce que l'objet entier devienne ſi ſimple qu'on ne

puiſſe plus l'analyſer davantage ; mais cette analyſe a ſes bornes. Un ſentiment trop fin & trop délicat, ne conduiroit qu'à des obſervations infructueuſes. Tout objet a ſes rapports fixes & déterminés, hors deſquels il ne peut plus entrer en aucune comparaiſon ; & paſſer ces bornes dans une analyſe, ce ſeroit tout méconnoître, ou tout détruire en ne voulant que décompoſer.

Cette trop grande délicateſſe nous fait paſſer des choſes aux mots. Celui qui met trop de ſubtilités dans ſes obſervations, voit ſans doute des choſes que d'autres ne voient pas, mais auſſi il riſque ſouvent de prendre ſes idées pour la réalité. Semblable à celui qui regarde du haut d'une tour élevée, il jette preſque toujours les yeux ſur le lointain, ſans appercevoir ce qui l'avoiſine, & ce qui la plûpart du tems l'intéreſſe d'avantage. Rien n'eſt donc plus contraire à la formation des idées, que ce rafinement qui frappe toujours l'imagination, ſans intéreſſer l'eſprit. Je ne per-

mets qu'à Hudibras & à Ralpho de ſubtiliſer dans des analyſes ſemblables à celles qu'ils ont faites ſur la lumiere intérieure des puritains, ou à l'Arabe Alkinde de déterminer les forces des médicamens par les règles de l'arithmétique & de la muſique. Qu'auroit dit Ariſtophane s'il avoit vu les modernes analyſer les globules du ſang d'une puce!

Après ce ſentiment délicat, mais fixé dans de juſtes bornes, l'attention, paſſée en habitude, contribue le plus à l'eſprit d'obſervation. C'eſt une loupe qui, appliquée aux différentes parties d'un objet, y fait encore remarquer d'autres parties qu'on n'y appercevroit pas ſans cela. Plus on a exercé ſon attention, plus on verra donc de choſes dans les objets. Un botaniſte voit dans une plante plus que tous les autres hommes. Il y voit ce qu'on y doit voir, tandis que les autres ne connoiſſent même pas ce qu'ils peuvent y voir. Il en eſt de même d'un bon moraliſte. Il ſçait diſcerner l'homme dans tous les états de la vie civile,

Il détermine les caracteres des hommes, comme le fait des plantes le botaniste, par des marques prises de la nature même ; & souvent ce n'est en apparence qu'une nuance légere, qui empêche de les confondre.

D'un autre côté, ce qui paroît aux autres hommes établir une différence essentielle, n'est aux yeux de ces observateurs qu'une quantité variable, qui après plusieurs réductions se métamorphose, & se fond pour s'évanouir dans leur analyse. C'est aux quantités constantes qu'ils s'arrêtent ; mais il faut être homme de l'art pour reconnoître ces quantités.

L'attention se perfectionne même par les avantages qu'on retire de l'habitude d'observer. L'esprit satisfait de ses découvertes précédentes, devient toujours plus avide à mesure qu'il étend ses connoissances, & se fixe d'autant plus volontiers sur un nouvel objet, que ceux qu'il a déja connu l'ont plus intéressé. Au lieu que le curieux, qui

ne cherche qu'à voir pour voir, eſt content quand ſes yeux ont légérement voltigé d'un objet à l'autre. Celui-ci ne veut que dire *j'ai vu*, & l'autre *je connois*.

Le regard attentif qui, pendant que nous nous repréſentons un objet, occupe toute notre ame, doit être comme entretenu par le feu d'une paſſion ſecrète. Le déſir puiſſant de ſe perfectionner, eſt ce feu qui trouve ſa propre nourriture en lui-même. Il ſaiſit tout ce qui l'environne, & ne ſe rallentit jamais pour s'éteindre, même dans les inſtans où l'eſprit obſervateur eſt le moin occupé.

Quoique l'amour de la vérité ſoit la ſeule paſſion prédominante d'un homme animé par cet eſprit, il eſt bon d'éviter de ſe trouver fréquemment avec des têtes foibles & mal organiſées. La trop grande fréquentation de cette eſpèce de gens nous rapproche malgré nous de leur niveau, &, en nous mettant ſouvent à leur portée, nous nous accoutumons inſenſiblement à ne penſer

que comme eux, parce qu'il faut penſer avec eux. Le mauvais goût devenu familier devient bientôt le ſeul que l'on ait, parce qu'on le voit par-tout.

Les eſprits bornés voient auſſi dans certains objets bien des choſes qu'un eſprit ſupérieur n'y verra pas, mais ce ſont ces ſortes de choſes mêmes qu'il faut éviter de voir avec eux. Ces minuties ſont leur vrai partage; voilà pourquoi les femmes ont en mille circonſtances l'œil plus fin que l'homme; mais ce ne ſont que des choſes faites pour être vues des femmes. Un eſprit né pour quelque choſe de plus relevé, doit paſſer ſans attention ſur ces objets, parce qu'il n'eſt pas né pour ramper. Quelquefois il eſt bon d'y prendre garde. C'eſt cependant en rapportant tout aux généralités qu'on doit enviſager ces détails; ce que ne ſont pas les eſprits ordinaires qui s'en occupent ſans ceſſe. En général, l'artiſan ne voit rien au-delà de ſes doigts & de ſes outils.

Il ſuit, de ce que nous venons de dire, que l'eſprit d'obſervation n'eſt pas le partage d'un eſprit trop vif, ni d'un eſprit trop lent. Ceux qui ont l'imagination trop vive, ou plus d'imagination que d'eſprit, voient beaucoup de choſes à la fois. La trop grande vivacité avec laquelle ils ſentent, fait de leurs ſenſations une perception confuſe, qui ne leur rend compte de rien de net & de précis. Voilà pour quoi il ſe joint quelquefois à une imagination forte, un goût indéterminé & inconſtant, parce que l'imagination a pour le moins autant de part au goût que l'eſprit. Ceux au contraire qui ont beaucoup d'eſprit ſans imagination, ſont en général plus de tems à voir, mais ils jugent bien une obſervation, quoique moins habiles à en faire. Ils verront probablement le jeu & les efforts des paſſions plus clairement qu'un homme d'un eſprit trop vif, qui les ſent ſans les démêler ; mais ils n'éprouveront pas cette détermination involontaire qui porte l'eſprit ſur-tout

ce qui nous environne, sans rien faire appercevoir de fixe & de distinct. Ces esprits lents ne voient que ce qu'ils ont une forte envie de voir.

En général, avec trop de froideur ou trop d'ardeur, nous voyons tous les objets dans un sens contraire. On voit vîte & on distingue ce qu'on voit, lorsqu'avec une portion convenable d'imagination & d'esprit celui-ci fixe l'autre sur l'objet qu'il faut examiner. Aussi le plus haut degré d'esprit d'observation se trouve dans une tête vive, capable d'une attention profonde & soutenue.

L'esprit ne peut pas se fixer trop long-tems sur un seul objet; parce que naturellement l'esprit est en même tems fort actif, & par-là même impatient. Mais on n'a pas toujours besoin de voir vîte, pourvu qu'on voie bien. Ce qu'un homme voit tout d'un coup avec le plus haut degré d'esprit d'observation, se laissera appercevoir successivement avec un moindre degré. Le

meilleur obſervateur a même beſoin quelquefois de ſe fixer ſur un objet auſſi long-tems qu'un eſprit borné; parce qu'étant plus en état de connoître les différentes parties d'un objet, il y appercevra des choſes qui échapperont toujours à l'autre qui ſe contente de voir ce qui ſe préſente. Celui-ci voit auſſi vîte le même objet, mais il le connoît moins.

Quoiqu'il faille apprendre peu-à-peu à voir avec les yeux de l'ame comme avec ceux du corps, cependant l'eſprit d'obſervation paroît quelquefois ſe manifeſter comme un véritable inſtinct. Sans faculté habituelle, il ſaiſit ſouvent ſoudain ce qu'il y a d'inſtructif dans un objet, & le comprend de même. Je fus curieux un jour de ſçavoir le jugement que porteroit une dame ſur le tableau hiſtorique intéreſſant d'un peintre Italien, & dont le pathétique étoit caché dans peu de choſe. Cette dame fut émue au premier coup d'œil. Je ne lui en demandai pas davantage pour m'aſſurer de ſon

goût & de son tact. Elle n'avoit cependant aucune connoissance en peinture. C'est ce sentiment inné avec lequel on juge bien des ouvrages des poëtes & des peintres, lorsqu'il ne s'agit pas tant de leur maniere d'opérer, que de l'effet de leurs ouvrages; c'est dis-je ce sentiment qui rend l'esprit aussi perçant que les yeux d'un Lieberkühn qui voyoit sans lunette les satellites de Jupiter.

Peu de gens observent lors même qu'ils ont intention de le faire, & le résultat de leur observation n'est qu'une fumée qui se dissipe dès qu'on les interroge sur ce qu'ils ont vu, ou ce qu'ils ont cru sentir. Il falloit la délicatesse des oreilles romaines, pour dire à Virgile qu'il ne parloit pas romain. Nous voyons cependant tous les jours des gens enthousiasmés à la vue de quelque ouvrage de l'art, d'une piéce de théâtre, d'un discours, enfin d'un ouvrage d'esprit quelconque. A les entendre, ils saisissent jusqu'aux moindres nuances des pensées de l'auteur;

le moindre trait de l'habileté de l'artiſte eſt un chef-d'œuvre à leurs yeux. Si on leur demande l'ordre, la ſuite, l'enchaînement de ces penſées & de l'ouvrage qui les ravit, on trouve auſſitôt qu'ils n'y ont rien obſervé que ce qu'ils ont prêté à l'auteur, ſans même rien ſaiſir de ſon art & de ſon habileté. Il eſt aiſé de connoître l'eſprit d'obſertion de chaque homme en particulier; il ne s'agit que de voir comment il eſt affecté d'une piéce de théâtre, d'un tableau, d'une piéce de mécanique, &c. Cet eſprit eſt le même quant à ſon propre caractere, de même que le génie, dans quelque art qu'on l'enviſage.

L'un ne voit au théâtre que les habits des acteurs, l'autre le teint des actrices, celui-ci leur parure, celui-là les décoration du théâtre. D'autres s'attachent à la déclamation, quelques-uns aux geſtes, ceux-là à la démarche des héros. C'eſt un roi, une reine, un prince malheureux, un tyran qui parle; tous ces ſpectateurs, décidés dans leur

goût par quelque paſſion particuliere, vont au ſpectacle pour y flatter leur paſſion, & s'en reviennent perſuadés qu'ils ont bien vu, bien connu la piéce; qu'ils peuvent décider de ſon mérite, parce que leur paſſion y a été autoriſée. Voilà dans cette maniere de voir au ſpectacle, ce que font tous les hommes ordinaires dans toutes les circonſtances de leur vie, & dans tout ce qu'ils voient.

Comme il n'eſt donné qu'au vraie génie d'inventer, ce n'eſt non plus qu'avec du génie qu'on peut ſentir le mérite de l'invention. La poëſie & la peinture ne ſont pas l'ouvrage des poëtes & des peintres ſeuls. C'eſt un talent qui ſe fait également remarquer dans tous les hommes d'eſprit. C'eſt ce vrai talent, ce vrai tact qui ne fait que changer de rapports ſelon l'art de celui qui le met en uſage. C'eſt par-là que nous apprenons à connoître la nature, à l'imiter, & à nous conduire d'après ſes avis. Aucun maître n'eſt capable d'inſtruire ceux à

qui la nature a refusé ce talent. Nicomachus disoit à un spectateur qui ne trouvoit rien de beau dans un tableau d'Appelles, *prends donc mes yeux, & vois.*

Dans un tableau qui représente les actions des hommes, il y a quelque chose d'antérieur aux traits du pinceau, aux proportions des parties, à la distribution des ombres & des jours, à l'harmonie du coloris, & en général à l'adresse mécanique, & qui ne peut se voir que par l'œil sensible de l'ame. Ceux qui auront lu les grandes réflexions que l'immortel *Shaftesbury* a faites sur le tableau du jugement d'Hercule, sentiront qu'un vrai peintre d'histoire doit avoir ce génie créateur au suprême degré. Cet illustre Lord devoit lui-même posséder supérieurement ce vrai génie d'observation, pour avoir fait les réflexion qu'il nous a laissées dans cet écrit.

Les hommes ordinaires ne voient jamais ce génie créateur dans les ouvrages d'un peintre, ils ne s'attachent qu'au mécanisme du tableau.

Ils ſeront frappés d'un défaut, mais incapables de ſentir la hardieſſe de l'exécution ; une exactitude ſervile leur plairoit, tandis que ces grands traits, dont un ſeul rend ſouvent pluſieurs paſſions, ne les affecteront pas, & ſouvent échapperont à leur regard. Hogarth qui voyoit que tout le monde ne s'attachoit qu'aux bagatelles, diſoit, par rapport à cela, que tous les hommes étoient juges compétans en fait de peinture, excepté les vrais connoiſſeurs.

Il eſt peut-être auſſi difficile aujourd'hui de bien juger d'un tableau, d'une ſtatue, & de toutes leurs parties, qu'il l'étoit au Grec & au Romain de faire les chef-d'œuvres qui étonnent encore les vrais connoiſſeurs. Selon Winkelmann, l'eſprit des anciens ne ſe fait ſentir que dans la profondeur de leurs ouvrages, au lieu qu'à préſent on met en vue tout ce que l'on a, comme un marchand prêt à faire banqueroute. Il faut des génies tels que Moſes, Winkelmann, Sulzer ;

pour déterminer toutes les marques du beau, depuis ſes moindres degrés juſqu'à ce qu'il y a de plus ſublime dans les ouvrages d'invention.

L'eſprit d'obſervation porté au plus haut degré dans les arts, touche au merveilleux. Raphaël n'étoit d'abord qu'un peintre médiocre. Il s'introduit furtivement dans la chapelle du Pape Sixte, y voit un moment la répréſentation du *Pere éternel*, faite par Michel Ange ; il eſt tellement frappé de la grandeur de l'idée du peintre, qu'il la ſaiſit toute entiere, & parvient en un jour à donner le même caractere de grandeur, de majeſté, de divinité à ſes propres repréſentations du Pere éternel, leſquelles n'avoient juſques là été que très-imparfaites.

Ces mêmes réflexions s'appliquent à l'eſprit d'obſervation néceſſaire dans la ſociété. Je remarque ſouvent qu'un homme qui ne peut ſaiſir un tableau moral, & un trait de Hogarth, eſt auſſi incapable de goûter un caractere de Théophraſte & de la Bruyere.

C'eſt auſſi ce tact qui fait poindre dans un jeune homme les premieres lueurs des talens les plus ſublimes. Ce tact eſt à l'eſprit humain, ce qu'eſt aux plantes ce principe qui fait l'ame de la vegétation. A meſure que ſon énergie ſe déploie, ces premieres lueurs acquièrent un nouvel éclat, & paroiſſent enfin dans la ſplendeur qu'on en doit attendre. Mais, pour appercevoir ces premieres lueurs, il faut avoir auſſi ce délicat ſentiment. Bien des gens ſe trompent à cet égard. Il n'y avoit qu'un vrai obſervateur capable de dire à Voltaire *, *tu ſeras un jour un grand homme, avec de grands défauts.*

Dubos dit que c'eſt une marque que des jeunes gens ont du génie, ſi, dans les études ordinaires de la jeuneſſe, ils reſtent en arriere, tandis qu'ils avancent à grands pas dans l'art pour lequel ils ſont nés.

(*a*) Je tiens cette anecdote d'un habile homme qui a étudié ſous le même maître de rhétorique que Voltaire.

Si tant de beaux génies sont négligés par des maîtres, c'est que ces maîtres, qui ont plus appris à parler qu'à penser, ne sont pas généralement en état de saisir la trempe d'un génie infiniment au-dessus du leur. Accoutumés à un train de vie purement mécanique, jamais ils ne soupçonneront même qu'une machine soit animée par un autre esprit que par celui qu'ils pensent avoir. Or c'est toujours, selon eux, le plus accompli ; ainsi celui qui ne se présentera pas avec les mêmes nuances, sera toujours pour eux un stupide qui ne méritera aucune attention. Jamais homme n'a mieux sçu que Mécène & Colbert discerner & faire valoir les talens. Mais ces grands hommes ne devoient pas cet heureux discernement à des sophistes empesés. Un Kleinjogg fait l'ornement de l'humanité sans être remarqué, jusqu'à ce qu'un Hirtzel le voie, le juge & l'immortalise.

Certaines gens voient toujours faux. S'ils se fixent sur des enfans, ils prendront des inepties pour des marques

marques de la grandeur future de leur esprit ; la facilité de calomnier pour du jugement ; des causeurs pour de beaux esprits ; des tartufes pour des modèles de probité & de religion. Des têtes éclairées, mais froides & élevées dans une espece de servitude, prennent pour les marques de la plus franche étourdérie, un penchant décidé pour ce qu'il y a de grand, de beau, de sublime ; l'esprit d'indépendance & d'élevation, le mépris des basses considérations sont à leurs yeux un orgueil impardonnable. Les gens stupides prennent tout cela pour des preuves de folies. Chacun croit bien juger, parce que chacun voit à sa maniere. Pythagore, disoit un ancien philosophe, regarde le soleil bien différemment qu'Anaxagore. Celui-ci y regarde comme une pierre, & l'autre comme un dieu.

D'autres ne voient qu'à demi. Ils ne voient jamais assez. Ils s'en tiennent à des parties isolées, & manquent le tout. La Madonna de

Raphaël feroit pour eux un joli minois, Montefquieu un bel efprit, & Haller un habile anatomifte & un grand botanifte : mais rien de plus.

Le plus haut degré d'efprit d'obfervation eft auffi eftimable dans la morale que dans les arts. Socrate avoit à un fi haut degré l'art d'obferver les hommes, que, dans les occafions les plus critiques, il fe formoit auffitôt dans fon efprit une combinaifon affez prompte & affez jufte pour pouvoir prédire infailliblement ce que cet homme deviendroit. Il jugeoit les hommes, dit Diderot, comme les gens de goût jugent des ouvrages d'efprit, par le tact.

La théorie, fi méprifée du vulgaire, & fi fouvent attaquée par les demi-fçavans, n'eft fondée que fur des obfervations faites avec cet efprit, qui, dans mille circonftances, triomphe d'un exercice aveugle. En morale même, la théorie ne peut être vraie qu'autant que fes affertions feront fondées fur l'analyfe du cœur

humain. Quoique la plûpart des hommes se conduisent moins par réflexion que par habitude, & qu'ils ne fassent une chose que parce qu'il l'ont vu faire, ou qu'on leur a dit qu'il falloit la faire, il est cependant un principe déterminant, assez généralement reconnu dans toutes leurs actions. Ce principe devient différent dans des situations différentes. C'est donc par ces situations qu'il faut sçavoir l'estimer. Dans un temps, c'est l'utilité; dans un autre, l'amour-propre: tantôt c'est l'envie, tantôt la haine, rarement l'amitié; enfin c'est chacune des passions qui domine tour à tour. L'histoire n'est même que le tableau de ces différentes circonstances pour l'œil du philosophe.

La différence qui se trouve entre les actions & les paroles, conduit directement à la différence infinie qu'il y a entre ce que l'homme est, & ce qu'il veut paroître. Il faut apprendre d'abord à connoître les êtres par les phénomènes, afin de prévoir un jour les phénomènes, par ce que l'on connoît des êtres mêmes. On

doit de même juger d'abord du cœur par les actions ; ensuite on prévoira les actions par la connoissance du cœur. Chaque action a sa cause déterminante, comme on vient de le voir. C'est en observant souvent le caractere des acteurs, leurs idées, leurs passions, leurs vertus, leurs vues, leurs intérêts, les différentes situations où ils se trouvent, & en différenciant avec justesse, en rapprochant & réunissant ce qui doit l'être, qu'on parvient à spécifier ces causes, & à se rendre compte des actions. La société est quelquefois long-temps dupe d'un homme qui n'est discerné que par l'habile observateur. Celui-ci le voit, & se tait, en attendant que l'acteur se démasque lui-même aux yeux des autres. Il est singulier que ce soit souvent par la bienfaisance que l'homme se masque le plus adroitement & le plus long-temps.

L'histoire, dans son point de vue principal, est un des moyens les plus avantageux d'augmenter nos connoissances morales. Nous ne de-

vons sur-tout chercher dans l'histoire des siécles passés qu'à mieux connoître nos contemporains, & à juger sainement de leur cœur & de leur conduite. Comme nous ne voyons, parmi les hommes avec lesquels nous vivons, qu'une partie du monde infiniment petite, c'est l'histoire qui nous mene à la connoissance du monde entier; &, par-là, nous évitons de juger du général par le particulier, & de toutes les nations par une seule. Nous ne croyons généralement vrai & en même temps propre à l'homme, que ce qui a été regardé comme tel en tout temps, sous l'influence d'une multiplicité de causes infinies. C'est pourquoi la comparaison des choses passées avec les choses présentes est une des meilleure manieres d'observer les hommes, parce qu'elle nous apprend à les connoître directement par leurs actions.

Mais peu de gens sont en état de profiter de la lecture de l'histoire. Premiérement, par la faute des écrivains mêmes. La crédulité, l'esprit de partie, & sur-tout le défaut de

cet esprit vraiment philosophique que tout écrivain devroit avoir, nous masquent, nous dérobent, ou nous tronquent la plûpart des événemens qu'ils rapportent. Les faits nous intéressent presque toujours moins que leurs causes; & c'est ce point essentiel que peu d'écrivains ont connu ou sçu démêler, sans prêter à l'imagination. Tite-Live étoit né déclamateur, il voulut être historien; Polybe, cet homme si clair-voyant dans les actions de l'homme, si attentif aux causes des événemens, à leur enchaînement, si instruit des affaires & de son état, n'a pas sçu plaire à cet historien romain qui l'altere toujours, quand il a lieu de le consulter. Il faudroit à tous les historiens l'esprit philosophique & la diction de Xénophon, le pinceau de Salstue & la sincérité de De Thou. Secondement, peu de gens profitent de la lecture de l'histoire, faute de cette pénétration qui ne s'acquiert jamais, malgré tous les préceptes. Sans cette pénétration, démêlera-t-on jamais les desseins, les moyens, les événemens,

leurs ſuites, le poſſible, le vraiſemblable, l'influence des plus petites choſes ſur les grandes? Appercevrat-on dans une circonſtance ſouvent peu intéreſſante en elle-même, l'origine de la ſervitude & de la liberté d'un Etat, les cauſes qui l'ont fait fleurir, ou déchoir? Verra t-on ce qui a fait naître les arts, les ſciences, le commerce, la religion; & comment les uns ont ſervi à faire éclater les autres; quels ſecours ils ſe ſont mutuellement prêtés; & ce en quoi l'un peut intéreſſer l'autre?

Il ne s'agit pas ſeulement de voir dans l'hiſtoire qu'il y a chez toutes les nations telles lois, telles mœurs, telle religion, telle coutume, tel commerce. Celui qui vit chez ces nations le ſçait, & n'en eſt pas plus ſçavant pour cela; mais c'eſt à l'eſprit de toutes ces différentes choſes qu'il faut ſe fixer. Il faut voir naître les lois dans les intérêts réels d'un Etat, dans le caractere des habitans, dans les rapports où ils peuvent être avec leurs voiſins, ou avec les nations éloignées qui les intéreſſent. Tel

ufage, & telle loi rend une nation heureufe, & la même loi, le même ufage n'eft pas admiffible chez un autre. Les révolutions ont toutes été déterminées par des caufes internes ou externes. Ce font ces caufes qu'il faut encore plus examiner que les révolutions même. Pourquoi tel peuple fe trouve-t-il heureux dans un pays dont les anciens habitans n'étoient que de vils efclaves? Voilà ce qu'il faut fur-tout chercher & connoître. Mais, fans cet efprit d'obfervation, verra-t-on tout cela dans l'hiftoire? Non. Voilà auffi pourquoi fi peu de gens l'ont lue comme Montefquieu, & écrite comme Hume.

Sans l'efprit d'obfervation, le politique manque toujours fon but. Jamais il ne s'élevera à la théorie du bonheur des Etats entiers ou des fociétés civiles, fi les obfervations les plus juftes n'en ont pas profondément gravé dans fon efprit le caractere, les moyens, les obftacles, les caufes & les fuites de ces mêmes obftacles. Connoître tout ce qui peut arriver à l'infini dans un Etat,

ſçavoir l'art d'en maintenir le bien-être, de s'oppoſer aux obſtacles directs ou indirects, d'obvier à ſes maux internes, de faire ceſſer ceux qui ſe ſont manifeſtés, de les pallier & de les couvrir, s'ils ſont incurables, & ſur-tout ſçavoir ſaiſir le temps, la meſure & la force des remèdes, tout cela demande une pénétration au-deſſus du politique ordinaire qui ne fait que ce que ſes prédéceſſeurs ont fait. Si l'homme d'Etat ne connoît le fort & le foible du cœur humain plutôt d'après de juſtes analyſes que par des hypothèſes établies ſur les paſſions mal conçues & mal connues, jamais il ne devinera les deſſeins des autres, & n'en tournera les vues à ſes propres deſſeins; il ignorera toujours ce qui ſe doit & ſe peut faire publiquement, ſecrettement; il emploiera plutôt de vils artifices que d'adroites manœuvres; il verra, touchera tout à faux, fera tout mal ou à demi, & méconnoîtra par-tout le vrai eſprit des intérêts du peuple.

C'eſt ſur l'art de voir bien & promptement qu'un général d'armée

fonde tout ſon bonheur. Pour faire des marches adroites, il faut qu'il remarque d'abord tous les avantages & les déſavantages d'un pays; qu'il combine enſemble le temps, les lieux, ſon monde, ſes vivres, & ſon ennemi également enviſagé dans les mêmes circonſtances. S'il faut aſſeoir ſon camp, choiſir un lieu convenable pour attaquer l'ennemi, la connoiſſance des moindres détails lui devient ſi eſſentielle, qu'un buiſſon, un foſſé, un ruiſſeau décide ſouvent de ſa perte ou de ſa victoire. Non-ſeulement il a ſon armée à commander, il lui faut encore éclairer les marches, les fauſſes routes; connoître les embuches de l'ennemi: une démarche impoſante aſſure ſon ſuccès. S'il manque un coup d'œil au fort de la mêlée, ſon armée eſt en déroute. Au milieu de ces difficultés, il doit cependant voir tout d'un œil calme & tranquille. C'eſt ſon œil attentif qui va triompher, ou de l'ennemi, ou de ſon propre malheur. On a vu dans combien de circonſtances ce coup d'œil

de maître a décidé d'une victoire & du sort d'un Etat.

Jusqu'ici, je n'ai presque traité que philosophiquement de l'esprit d'observation, parce qu'il n'étoit pas possible de s'expliquer clairement sur un terme abstrait, sans remonter à des principes philosophiques, propres à faire comprendre le vrai sens de ce terme. Rousseau dit qu'il est fâcheux qu'il faille tant de philosophie pour pouvoir observer une fois ce qui se voit tous les jours. Revenons à notre art.

La science est la clef avec laquelle le médecin pénétre dans l'intérieur de la nature. Le médecin sçavant connoît d'avance le pays où il va entrer; au lieu que l'empirique ignore même les routes qui y conduisent. L'un va voir à découvert le sein de la nature, l'autre ne sçait même ce qu'il y va chercher.

Mais il n'est rien de plus avantageux pour éclairer l'œil de l'observateur que la connoissance historique de la médecine. On entend par-là ce que les meilleurs observateurs,

& ſur-tout Hippocrate, nous ont laiſſé ſur la théorie des ſignes & des ſymptômes par leſquels on comprend que telle maladie eſt celle-là, & non pas une autre. Cette connoiſſance, jointe aux autres principes, inſtruira donc toujours le médecin ſur les phénomènes des maladies, ſur leur liaiſon, ſur leur dépendance, autant qu'il en a beſoin pour juger par-là des cauſes qu'il s'agit de déterminer dans les cas poſſibles. Il verra par ce moyen la *phyſionomie* de chaque maladie, qu'il n'appercevra pas immédiatement à la vérité par les yeux du corps, mais par ceux de l'eſprit.

C'eſt ainſi que le médecin, guidé par deux flambeaux différens, c'eſt-à-dire par les principes que nous venons d'établir ſur le rapport des cauſes & de l'effet, & par la partie hiſtorique, peut ſe préſenter avec confiance au lit d'un malade, & découvrir des choſes qui échapperont toujours à ceux dont l'œil ne ſera pas guidé auſſi avantageuſement.

L'attention eſt ſans doute très-

pénible, quand on n'a pas à un haut degré ce tact délicat, cette finesse du coup d'œil, laquelle abrége considérablement les opérations de l'entendement; mais, comme nous l'avons dit, l'habitude vient au secours, & ce tact se perfectionne, & devient même quelquefois plus direct.

Il est des gens qui regardent un médecin comme un homme attentif, s'il visite fréquemment son malade, s'il remue fréquemment tout ce qu'il rend, s'il entre avec les assistans dans de longs détails sur les selles, les urines, les crachats, le pouls, la respiration; mais ce n'est pas là l'attention qui fait le vrai observateur. Toutes ces choses sont très-intéressantes en certains momens; dans d'autres, c'est toute autre chose qu'il faut considérer; c'est moins l'œil qui doit voir que l'esprit. Celui qui n'est pas capable d'observer l'homme moral, ne connoîtra jamais les maladies du corps. Le même talent qui nous fait connoître les maladies de l'esprit, nous fait aussi voir les langueurs du corps. Les unes & les autres ont

leurs ſignes déterminés, & ce n'eſt que le connoiſſeur qui ne peut s'y méprendre.

Le vrai médecin obſerve ce que l'empirique ne cherche pas à voir; car le médecin doit ſe rendre compte à lui-même de toutes les circonſtances d'une maladie, à travers le voile qui les couvre : il doit ſçavoir les ſimplifier dans leur complication, diſtinguer ce qui eſt conſtant de ce qui s'y trouve de variable, & l'eſſentiel de ce qui n'eſt purement qu'accidentel. Il faut qu'il ſente comment une maladie eſt devenue ce qu'elle eſt, & comment ces circonſtances ſont paſſées de la poſſibilité à l'actualité. Tout cela dépend donc de la pénétration de l'obſervateur; & c'eſt ce qu'il ne pourra pas toujours déterminer par les ſignes & les ſymptômes.

L'empirique, au contraire, n'a beſoin ni de cet eſprit d'obſervation, ni de l'hiſtoire des maladies. Comme il va moins voir ce qui eſt, que ce qu'il veut voir, & que la maladie doit être déterminée par les médicamens qu'il applique, il n'a beſoin

de différencier ni le possible, ni l'actuel, ni le vrai semblable, ni le vrai, ni le faux. Tout est vrai pour lui, puisque la maladie n'est que ce qu'il veut qu'elle soit. Je viens dans le moment de voir encore l'exemple le plus odieux de cette abominable pratique. On me présente un enfant malade depuis quelques mois; il étoit au lit sans pouvoir se coucher sur le dos, à la suite d'un coup me dit-on qu'il avoit reçu dans le dos. Toute réfléxion faite sur l'état du malade, je dis qu'il est décidément rachitique, & je propose mes vues curatives. On le confie à un chirurgien qui songe plutôt à appliquer quelques cataplasmes inutiles sur la tumeur qui se sentoit à la région des reins. Je réitere mes avis. Tout résumé, on le livre à un empirique, qui, d'un ton hardi, prononce que c'est une vertèbre tuméfiée par le coup que l'enfant avoit reçu. Il traite l'enfant si violemment, pour faire rentrer, disoit-il, cette vertèbre, qu'il le met à deux doigts de la mort. La mere étoit convenue avec moi de la mala-

die qu'elle avoit eue avant, & après avoir conçu cet enfant. J'avois même fait aux sœurs du malade la même demande qu'à la mere sur leur état, pour me confirmer dans ce que je présumois à l'égard du vice de la lymphe de l'enfant. Elles n'avoient fait qu'autoriser mes présomptions. Malgré cela l'empirique prévalut, jusqu'au moment où il mit lui-même son ignorance au jour; & je ne revis pas le malade. Cet exemple peut servir pour mille autres cas.

On voit donc combien j'ai eu raison de dire que, sans ce vrai esprit d'observation, on peut voir grand nombre de maladies sans rien appercevoir. Une maladie actuelle est quelquefois long-temps sans se manifester. Un léger accident la détermine. C'est donc l'absurdité la plus grande de prendre cet accident, fût-il même des plus graves, pour la maladie qui n'est tout au plus que compliquée avec les suites de cet accident. L'exemple précédent peut s'appliquer ici. Après bien des interrogations faites sur l'état antérieur de

l'enfant, ſur ſes maladies, ſes habitudes, ou ſes goûts particuliers, la mere étoit convenue que cet enfant, bien avant ce coup & une chute qu'il avoit faite depuis, s'étoit ſouvent plaint de douleurs vagues dans les épaules, le long du dos; de l'aſſitudes; & qu'elle avoit eu des fleurs blanches pendant un temps conſidérable. Ses filles en étoient également incommodées. Or les plus habiles obſervateurs nous ont fait voir quelles funeſtes conſéquences il réſulte de ces maladies; & que des filles apportent, même en naiſſant, cette maladie qui leur devient héréditaire. Ce fut-là que je ne balançai pas de rapporter la maladie de ce jeune garçon. Les ſuites du coup avoient pu accélérer les progrès de la maladie, mais le coup n'étoit ici qu'un accident particulier; ce n'étoit donc pas de-là qu'il falloit tirer ſes indications curatives, loin d'en faire la maladie principale.

Je ne perdis pas non plus de vue les ſuites du coup. Je rapportai ce que j'avois obſervé moi-même en

disséquant un domestique mort d'un pareil événement, & je détaillai le cas que nous a rapporté M. de Haen. Comparaison faite de ces différentes circonstances, je crus que j'avois suivi les régles de l'art & de l'observation. On goûta mes réfléxions, mais il falloit des observateurs pour passer outre.

La mesure inégale de l'esprit d'observation est une source de disputes entre les médecins, & ces disputes sont le prétexte dont on se sert pour accuser leur art. Il y a, dit Pindare, peu de choses à gagner pour la médisance; mais on devroit faire attention que les suites en sont ici d'une très grande conséquence. Hippocrate s'étoit déja plaint de ce mépris qui retomboit sur l'art, tandis qu'il ne devroit couvrir que les ignorans.

Chacun voit à sa maniere; mais, si chacun raisonnoit d'après la nature, quand il voit, peu de gens verroient à leur maniere; parce qu'on ne verroit que comme il faut voir. Ce n'est pas que l'esprit d'observation suppose de longs raisonnemens.

La nature qui doit servir de régle à cet égard, prend toujours la voie la plus courte dans ses opérations, c'est donc celle qu'il faut tenir aussi dans le raisonnement. Hoffman avoit raison de dire qu'abandonner ce que présentent les sens pour se livrer à de purs raisonnemens, c'est une stupidité, un aveuglement d'esprit; tous les raisonnemens qui s'écartent des rapports de la nature, ne doivent jamais être admis. Il faut même, dans l'observation, qu'une hypothèse soit moins fondée sur les lois générales de notre organisation, & des phénomènes généraux de la nature, que sur les déterminations actuelles, & sur les conditions particulieres qui ont pu les rendre telles : autrement, il est impossible d'éviter l'erreur & la méprise. Quand Platon reprochoit aux ignorans de se soucier peu de raisonner & de s'instruire, il ne vouloit certainement pas que les raisonnemens fussent la loi de l'observation. Ce n'est que d'après les déterminations des sujets qu'il permet au médecin de raisonner pour établir

ſa méthode curative ; car, dit-il, chaque maladie doit ſe traiter ſelon ſes déterminations propres & particulieres.

Il eſt des gens encore plus blamables que les empiriques. Le nom & la profeſſion de médecin ſont déja un titre pour mériter à certain point la confiance du public : ces gens, dont ce ſeul titre fait tout le ſçavoir, marchent hardiment chargés d'une foule de recettes, & ſemblent ſe conſoler en ſe diſant tel praticien n'en ſçavoit pas plus que moi, il étoit pourtant heureux. Leur raiſonnement ne s'étend pas plus loin. Ce n'eſt ni d'après la nature, ni d'après l'expérience qu'ils raiſonnent, ou plutôt ils n'ont jamais raiſonné. C'eſt une recette qu'ils ſçavent copier. Une fille a les pâles couleurs, ils donnent une recette rafraîchiſſante parce qu'il y a de la fiévre : une femme groſſe a une rétention d'urine, ils lui donnent un diurétique ; ignorant que l'enfant ferme le col de la veſſie, & qu'un diurétique tue en pareil cas. Non-ſeulement ces

gens n'apperçoivent pas l'enchaînement des circonstances d'une maladie, ils n'en saisissent aucune.

Dirai-je ici ce que je pense! Le médecin qui voit toutes les circonstances d'une maladie, celui qui ne les voit qu'à demi, celui qui n'en voit aucune, ou qui ne voit que ses préjugés doivent nécessairement être d'un avis différent; & cependant tous jurent sur leur expérience. C'est ainsi que se prouvent les opinions les plus contradictoires. On a disputé depuis Moscou jusqu'à Raguze sur l'insensibilité des tendons & du périoste. Tous en rappeloient à l'expérience: enfin l'on a conclu que les tendons étoient sensibles, parce que de Haller étoit Luthérien. Tous avoient fait des expériences.

L'homme défend jusqu'à la mort ce qu'il croit avoir vu, sans se demander s'il étoit en état de voir. Un homme ivre jure que tout danse autour de lui; un superstitieux proteste qu'il y a des sorciers. Un petit esprit craint les revenans: tous parlent d'après l'expérience: c'est ainsi qu'ils

l'ont sçu !.. La nature des maladies, l'art de les guérir, les vertus des médicamens se décident d'après l'expérience de celui qui les connoît, & par celui qui ne les connoît pas. Ce médecin qui a découvert les voies de la nature, qui les suit tous les jours, & la vieille garde malade qui a suivi les ordres de ce médecin, en rappellent à leur expérience. Mais peut-on en rappeler à l'expérience, sans posséder l'esprit d'observation comme il faut le supposer dans un habile homme. Est-ce par une pratique aveugle, avec des recettes, des préjugés, des passions, qu'on voit la nature ?

Que doit penser un malade en voyant plusieurs personnes de sentimens souvent contradictoires, en rappeler à l'expérience : croira-t-il jamais que la médecine soit un art qui ait ses principes, & qui suppose tant de génie ? il est cependant vrai qu'il faut un vrai génie pour faire un vrai médecin. Mais il est possible que tous ceux qui sont au tour de son lit ne soient pas cet homme-là.

Pleins d'impatience dans leurs souffrances, les hommes exigent aussi quelquefois une certitude immuable dans tout ce que dit & ce que fait un médecin; certitude qui ne se trouve dans aucune des connoissances humaines, à l'exception des mathématiques pures. En général, nous pouvons dire que tout ce que les sens nous assurent, tout ce qui se suit d'une induction juste, & ce que nous voyons immédiatement dans nos idées, est vrai. L'incertain dans la médecine, & parconséquent ce qui est préjugé, opinion, ne diminue pas la certitude du vrai. Nous connoissons les effets avec assez de certitude; ce sont les causes qui nous embarrassent: mais, dans celle-ci, nous ne nous trompons pas si tous les effets d'une cause nous sont connus d'avance, au point que la cause puisse être déterminée par les effets; mais il est peu de gens de l'art qui puissent saisir ces rapports des effets aux causes, & faire l'application des principes fondés sur les observations des habiles gens de l'art;

parce que chacun croit avoir droit de faire valoir son opinion.

Diderot croit qu'il est ridicule de dire *autant d'avis que de têtes :* parce qu'il n'est rien de si commun que des têtes, & rien de si rare qu'un bon avis. Adrien eut-il tort de faire mettre sur son tombeau, le *grand nombre de médecin a tué l'empereur ?*

CHAPITRE II.

Des Obstacles nuisibles à l'Esprit d'Observation.

L'ESPRIT d'observation le plus fin peut-etre borné, troublé, trompé, affoibli, & pour ainsi dire annéanti de différentes manieres. Pour observer, il faut le faire avec un ame tranquille & libre, quoique toute occupée de son objet.

Il faut que l'esprit soit affranchi de tout préjugé & de toute passion, si l'on veut prendre la position d'où l'on voit la vérité : il faut même aller au-devant de la vérité avec désintéressement.

reſſement. Il ne faut pas plus être arrêté ou intéreſſé par les préjugés & les paſſions des autres, que par les nôtres; car l'homme, entraîné par la force des préjugés, ne voit, même avec le meilleur eſprit d'obſervation, que ce qu'il veut voir, ou que ce que les autres veulent lui faire voir. Cette recherche intéreſſée de la vérité eſt la ſource principale de tous les faux jugemens des hommes, & de toutes les erreurs qui les déshonorent.

Les obſtacles les moins conſidérables de cette eſpece, défigurent tous les objets; parce que l'œil voit moins que les paſſions elles-mêmes. On prétend que les femmes liſent mieux dans nos phyſionomies que nous dans les leurs. Mais aucune femme ne lira peut-être pas dans la phyſionomie d'un homme laid. C'eſt ainſi que la plûpart des objets prennent dans les yeux de l'obſervateur la couleur & le caractere qu'on y apperçoit; ou ſe modelent ſur l'idée prédominante de l'obſervateur. Les uns ſont hypochondres, ils voient tout

noir : d'autres ſont admirateurs, ils voient tout grand. Quelques autres voient tout défectueux, c'eſt le plus grand nombre : peu de gens ſont frappés du beau ; le brillant eſt ce qui les touche, parce que le faux goût eſt celui qui prédomine. Un faux goût, dit Shaftesbury, ſe jette ſur ce qui frappe immédiatement les ſens, plutôt que ſur ce qui peut intéreſſer l'eſprit, après un examen réfléchi. Au lieu qu'un homme d'un goût grand & vrai, fondé ſur la nature même, apperçoit ce qu'il ſent en lui-même ; il eſt bientôt frappé de la noble ſimplicité, & de la majeſté paiſible d'un objet vraiment grand. C'eſt un ſtatuaire créateur qui voit dans un demi-vers d'Homere la ſtatue de Jupiter, qu'il va exécuter d'après ces deux mots.

Le pitoyable Janſéniſte qui écrivit contre l'Eſprit des Lois, crut avoir bien battu l'auteur, en lui reprochant de n'avoir pas parlé dans cet ouvrage du péché originel & de la grace. Monteſquieu répondit qu'un homme qui veut attaquer

toutes les parties d'un livre, & qui n'a qu'une idée dominante, reſſemble à un curé de village à qui des aſtronomes faiſoient voir la lune par une lunette, & qui ne voyoit dans la lunette que le clocher de ſa paroiſſe.

Mais les paſſions bornent encore plus que les préjugés l'eſprit d'obſervation. Les préjugés laiſſent encore ſouvent quelques voies ouvertes aux avis & à l'exemple. Il n'eſt pas de préjugé ſi grand, qu'il tienne en tout temps l'eſprit de l'homme occupé d'un objet ſous le même point de vue. Une réflexion avancée par un événement favorable deſſille les yeux; & ce phantôme diſparoît, quand ſur-tout les préjugés ne tiennent point à quelque choſe de myſtérieux. C'eſt ce qui ſe voit tous les jours. Mais la paſſion s'empare de toutes les avenues de l'ame, ſe loge dans tous les replis du cœur, & poſſede l'homme tout entier. La réſiſtance & les obſtacles ne font que la fortifier en l'irritant. Comme toute paſſion ſans

exception eſt toujours fondée ſur un amour aveugle de ſoi-même, il eſt bien plus difficile d'y renoncer qu'aux préjugés. Pour quitter ceux-ci, il ne faut que dire je me trompe, au lieu que pour renoncer à ſa paſſion, il faut s'humilier. Tout préjugé peut cependant devenir paſſion, ſurtout s'il eſt autoriſé par l'exemple & par le temps : parce que l'homme en général eſt plus animal d'habitude qu'un être réfléchiſſant. Les préjugés devenus paſſions, rendent l'homme inacceſſible. Voilà pourquoi l'homme n'eſt plus capable de rien voir que lui-même & que ſes propres actions. L'homme même le plus inſtruit, le plus clairvoyant en mille choſes, ne peut plus rendre juſtice à l'eſprit & aux ſentimens des autres, quand il eſt conduit par ces maîtres impérieux. Un principe de jalouſie ſecrette lui maſque tout ce qui ſe trouve de bon & de ſolide dans ſes amis, & il ne les écoutera que pour les blâmer, & ſuivre ſes opinions. Mille événemens capables de l'humilier ne lui fourniront pas un avis.

Plus nos paſſions ſe mêlent dans nos jugemens, moins nous ſommes en état de dire notre avis. Je regarde comme un chef-d'œuvre de l'art d'obſerver les hommes, que quelqu'un me définiſſe exactement le caractere d'un grand poëte, ou d'un grand philoſophe qui s'eſt ouvert de nouvelles routes dans ſon art. Je ne vois aucune eſpece d'hommes obſervée & jugée ſi différemment. Les uns les élevent au-deſſus de tous ceux de leur art; d'autres les condamnent aux petites-maiſons : & chacun dit je ſuis impartial.

Il eſt vrai qu'il faut convenir que nous ne voyons jamais ni mieux ni plus vîte que quand une choſe intéreſſe notre attention; c'eſt ce qui a fait dire à Rouſſeau que les philoſophes les plus ſenſés qui aient paſſé leur vie à obſerver le cœur humain, n'ont pas vu les ſignes de l'amour auſſi bien que la femme la plus bornée qui eſt amoureuſe; & cela eſt vrai. Le philoſophe en ce cas-là ne voit que d'après ce qu'il croit devoir

penſer, & cette femme bornée ne voit que dans ce qu'elle ſent.

Madame de Staal dit, d'après l'expérience qu'elle en avoit faite à la Baſtille, que les gens enfermés ſont de tous les obſervateurs les plus attentifs à cauſe de leur grand loiſir, & du défaut de diſtraction ; mais ſur-tout à cauſe du vif deſir qu'ils ont de remarquer quelque choſe de nouveau. Auſſi ne négligent-ils rien pour découvrir les plus petites choſes. Ils ſont tout œil, toute oreille ; & quelqu'étroitement qu'on les enferme, ils découvrent pourtant ce qui ſe paſſe, parce qu'ils croient avoir part au moindre mouvement, & le ſuivent juſqu'à la fin. La haine qu'on conçoit du genre humain, en quelques momens, dans ces triſtes ſéjours, eſt pour bien des gens une occaſion de voir l'homme beaucoup mieux que dans la ſociété. Ce qui y ſéduiſoit n'intéreſſe plus les yeux. Le cœur s'explique alors plus librement, & l'on voit en effet l'homme tel qu'il eſt. Tertullien reprochoit à Hérophile *d'avoir haï l'homme pour apprendre à le con-*

noître, parce qu'il avoit disséqué des hommes vivans. Il est bien des circonstances dans lesquelles ce mot de Tertullien est une grande vérité.

Le desir de voir une chose, fait que souvent on la voit par-tout. J'ai connu des médecins qui ne voyoient jamais que certaines maladies. Il étoit facile de voir par quel verre ils les voyoient. Un praticien célèbre, entr'autres, qui a une obstruction au foie, ne voit que cette affection dans tous ses malades. C'est son remède, quoiqu'efficace pour lui, qu'il ordonne par-tout. Un autre n'aime que la thériaque, parce qu'elle le met quelquefois au lit pour trois mois; & que, sans cette thériaque, selon lui, il ne seroit pas réchappé de ses maladies qu'il sçait maîtriser dès l'abord par ce moyen. Un autre est tenu au lit par la goutte le tiers de l'année, mais, comme il ne veut pas convenir qu'il a la goutte, il ne veut pas non plus convenir qu'il y ait jamais eu un seul rhumatisme. Il ne voit par-tout qu'un *ébranlement* dans

le genre nerveux, & n'emploie que des narcotiques : s'en accommode qui peut.

Nous voyons tous les jours la nature expliquée par des hypothèſes. On ſe fait des principes arbitraires, & l'on croit que tout doit ſe réduire à ces lois où à ces régles. Mais ces principes ſont, chez les médecins, le même effet que chez l'hiſtorien. Les objets ne font que réfléchir les traits de l'eſprit de celui qui les obſerve. Si ces gens évitent les puérilités d'Hérodote, & les fables de Tite-Live, ils auront cet air myſtérieux de Tacite, que des gens peu clairvoyans prendront pour profondeur de génie; ils croiront ces obſervations d'autant plus intéreſſantes, qu'ils y comprendront moins de choſes. Comme il n'eſt rien de ſi facile que de favoriſer tous les préjugés à la faveur de cette obſcurité, il n'y aura que l'œil perçant du génie qui démêlera dans ces hypothèſes la fauſſeté, l'incertitude, & qui s'appercevra qu'on a fait pour ainſi dire plier tous les phénomènes ſous

l'autorité de l'opinion. L'expérience perd ainſi tous ſes droits, on interprête mal ſes décisions, on n'écoute plus ſa voix, on taît ſes triomphes, parce qu'au lieu de ne parler qu'après des faits, on ſacrifie la nature aux hypothèſes. C'eſt ainſi que Hutchinſon, grand métaphyſicien & habile théologien, oſa, ſans la moindre connoiſſance de l'anatomie, écrire un Traité de phyſiologie, & changer l'homme en une machine de vapeurs.

Je crois pouvoir dire ici, ſans avoir intention de déclamer mal à propos, que grand nombre de médecins ont été attaqués de cette épidémie. Les uns font leurs obſervations dans leur cabinet, & ne nous produiſent que des rêves. C'eſt ce qu'on a reproché à Riviere. Un célèbre médecin a cependant reſpecté ſes obſervations au point de ne pas oſer changer une de ſes ordonnances, quoiqu'il fût manifeſte que la faute qu'il croyoit y voir ne pût être imputée qu'à l'imprimeur. On fait aujourd'hui le même reproche au cé-

lèbre Storck : eſt-il bien fondé ? D'autres ſont ſi épris des lois d'après leſquelles ils conſervent leur ſanté, ou guériſſent leurs maladies, qu'ils ne gouvernent leurs malades que d'après ces lois. Un Sthalien ne voit que ſon ame & ſes hémorrhoïdes, comme un amant ne voit que ſa maîtreſſe.

Je conviens que les hypothèſes en médecine, employées avec eſprit, ſont quelquefois avantageuſes, & même néceſſaires. Toutes les fois que les cauſes prochaines d'une maladie ne nous ſont pas connues, nous ſommes obligés d'en entreprendre la cure d'après une hypothèſe. Mais ce n'eſt, comme nous l'avons dit, que ſur les déterminations préſentes ou antécédentes des ſujets, que cette hypothèſe peut-être fondée, & dès-lors on a quelque degré de probabilité pour établir les cauſes de la maladie. Ce n'eſt pas non plus par des lois arbitraires qu'on peut fixer ces déterminations. L'économie animale, comparée avec toutes les circonſtances actuelles & antérieures,

sera le principe seul qui pourra servir à éclaircir ces déterminations, après en avoir bien connu les signes. Mais on part plutôt de systêmes pour expliquer les causes, & par-là l'on ne trouve que des obstacles pour opérer une guérison.

La secte des chimistes, qui a succédé à celle des Arabes, a servi de modèle aux fondateurs de la secte des modernes qui prétendoient guérir, par la sueur, toutes les maladies aiguës, même les plus critiques. Ces gens avoient pour chaque maladie un antidote particulier, donnoient des confortatifs dans toutes les fièvres, rejettoient la saignée, les remèdes rafraîchissans, les lavemens. On s'est élevé de nos jours assez généralement contre cette pratique abusive, pour n'avoir pas besoin d'en dire rien de plus. Il n'est cependant encore que trop de gens qui imitent ces médecins aveugles. Dirai-je que l'on a tué par-là, dans la seule petite-vérole, plus de monde que n'en a fait périr Alexandre?

Boërhaave dit qu'il est étonnant

& même honteux de voir les folies que les chimistes ont tirées des fables, de la supestition, de l'ignorance, de la démence même qui se trouvent dans les écrits de Paracelse, de Vanhelmont, & de leurs sectateurs : car personne n'a jamais été moins en état d'observer les maladies que ces rêveurs, parce qu'il n'ont eu que des idées fausses & arbitraires de l'économie animale.

Il n'est pas moins absurde non plus de vouloir déterminer la nature de toutes les maladies par les lois connues de l'économie animale & de la nature. Il y a souvent dans les maladies individuelles, aussi-bien que dans les épidémies, quelque chose de si particulier, que le médecin le plus expérimenté ne peut disconvenir qu'il n'y voit rien. C'est pour avoir ignoré ce principe, que quelques médecins ont prétendu que la peste ne pouvoit pas se communiquer. Une grande ville devint ainsi le tombeau de presque tous ses habitans, avant qu'on fût persuadé que cette maladie se communiquoit.

L'esprit d'observation souffre extrêmement de la superstition. Je ne parle pas ici de la superstition en fait de religion, cela regarde les théologiens; mais uniquement de la superstition en fait de physique & de médecine. Cette superstition est l'opinion que des effets naturels peuvent être produits par des causes merveilleuses & surnaturelles, & que des effets absolument impossibles peuvent être produits par des causes absurdes. Si une proposition est soutenue par des témoignages dignes de foi, le sentiment que nous lui déférons s'appelle croyance. Si nous croyons une proposition sur les témoignages d'un visionnaire, c'est superstition.

Sous l'empire de la superstition, les partisans des opinions les plus absurdes peuvent élever leur tête stupide en dépit de la vérité. Dès qu'on croit possible tout ce qui est surnaturel & merveilleux, on croit tout ce qui est contraire à la nature. J'appelle surnaturel tout ce qui ne peut-être prouvé par la raison, ni

comme vraiſemblable, ni comme poſſible. J'appelle merveilleux tout ce qui eſt deſtitué de preuves, & en même temps contraire aux lois du monde phyſique & morale, au point que le peuple puiſſe le croire. Un théologien éclairé a expliqué le ſurnaturel & le merveilleux par un exemple convainquant. Si quelqu'un attribue, dit-il, à une plante purgative une vertu qu'elle n'a pas, il ſe trompe certainement; il n'eſt cependant pas ſuperſtitieux pour cela; parce qu'une plante purgative n'eſt ni quelque choſe de merveilleux ni de ſurnaturel: mais ſi quelqu'un attribue à la même plante la vertu de rendre l'homme qui la porteroit ſur lui, ou inviſible, ou invulnérable, cette opinion ne feroit plus une ſimple erreur, mais une ſuperſtition.

C'eſt cette ſuperſtition qui a attribué aux amulettes des effets que des temps plus éclairés ont démenti. Il eſt incroyable combien l'eſprit humain a donné dans cet abus, & combien de gens inſtruits y donnent encore aujourd'hui. Rien ne

prouve tant jusqu'à quel point le goût pour le merveilleux peut préjudicier aux progrès de l'esprit humain. Si ceux qui nous ont rapporté ces faits avoient réfléchi que la postérité les jugeroit, ils auroient été plus réservés, ou auroient rapporté les remèdes qu'ils avoient fait prendre en ordonnant ces amulettes ; mais on auroit vu dès-lors que les guérisons n'étoient nullement dûes aux amulettes, & le merveilleux auroit disparu. Je vois avec plaisir les détails que M. de Haën nous donne des effets de la verveine, parce que j'y vois aussi l'homme sincere qui nous rapporte en même temps les autres moyens curatifs qu'il a employés conjointement, & nous met par-là en état de statuer d'aprés l'expérience, sur les effets que nous devons attendre de ce simple employé comme amulette. « On ne » sçauroit, dit-il, avoir trop d'at- » tention quand on fait l'expérience » de ces sortes de remèdes, & en » publiant ce qu'on a remarqué de » leur efficacité. Nous écrivons pour

» nos contemporains, mais en même
» temps pour la postérité. On fera
» après nous les mêmes expérien-
» ces, & l'on verra, ou ce que nous
» avons vu, ou autrement que nous;
» & peut-être même ne verra-t-on
» rien de tout ce que nous pourrons
» rapporter. La postérité nous con-
» damnera donc avec justice, si nous
» nous laissons aveugler par une vaine
» gloire, ou si nous publions des
» choses qui n'ont pas été assez exa-
» minées. Un remède peut paroître
» avoir enlevé une maladie, lorsqu'il
» n'en est rien. Ce sont peut-être les
» autres médicamens qui ont été ad-
» ministrés en même temps, qui l'ont
» fait. D'ailleurs, les malades ne pren-
» nent-ils pas souvent chez eux tout
» autre médicament que celui qu'on
» leur prescrit? Cela arrive tous les
» jours; ce qui m'est arrivé à moi,
» peut arriver à d'autres. »

Le goût du faux détruit toujours celui du vrai. Voilà pourquoi l'homme superstitieux ne voit rien dans la nature, parce qu'il est toujours hors des rapports de la nature; il n'est

que dans un monde imaginaire. De-là vient que la ſuperſtition ne veut même voir que le faux. Elle ſe refuſe toujours au bon ſens, parce qu'il n'a rien de merveilleux ; & le merveilleux eſt ſeul ce qui l'intéreſſe, parce qu'il ne faut pour le croire que la ſeule volonté de le voir ; & que cette crédulité eſt toujours plus commode que les recherches qu'il faut faire pour s'aſſurer de la vérité.

Plus on ignore le monde corporel, mieux on prétend connoître le ſpirituel. Les contes des revenans & des ſorciers ne ſont nés que de cet abus ; & l'ignorance des lois de l'économie animale & de celle de la nature, a enfanté tous les remèdes ſuperſtitieux, &c. Il eſt bien plus aiſé de donner un nom barbare à un ſpécifique univerſel, que d'aſſortir un médicament à la nature d'une maladie. Boërhaave trouva dans l'uſage du treffle d'eau un remède excellent pour ſa goutte. Un ſuperſtitieux pend le long de ſa cuiſſe un crapeau deſſéché, ou un morceau de ſureau cueilli en tel temps, & garde ſa ma-

ladie avec ſon ſpécifique. L'influence de tel génie prédominant en tel temps, dans tel aſtre; telle poſition du ciel, devoit cependant donner telle vertu à ce bois, à ce crapeau, &c. Le ſuperſtitieux convient qu'il s'eſt trompé; mais ce n'eſt que ſur le temps où il a préparé ſon remède. Son ignorance eſt même la raiſon dont il s'autoriſe dans ſon abus.

Si l'on en croit ces gens, ils ont cent exemples à nous donner comme autant de preuves qu'ils ont raiſon. Dans toutes les rencontres, ils vanteront tel grand auteur qui a fait uſage de leur remède, telle femme qui en a été guérie. Eux-mêmes ſouvent ſont les exemples qu'ils citent. C'eſt ainſi que la ſociété & la médecine ſouffrent de continuels dommages de ces prétendus Eſculapes.

Le médecin, ſelon Hippocrate, doit avoir un eſprit tranquille, l'ame élevée, être éloigné de tout ce qui tient de la ſuperſtition, parce qu'il eſt impoſſible d'être ſuperſtitieux & de voir le vrai. Tout ce qui ne tient pas aux lois de la nature, ne

tient pas à la raiſon. Rien de cela ne doit donc entrer ni dans les vues, ni dans les combinaiſons du médecin. Il n'y a rien à voir dès que les lois de la nature ceſſent, ou ſemblent ceſſer. Le peuple a droit de tout voir, parce qu'il lui faut des merveilles & des preſtiges pour autoriſer ſon inconſéquence; & il n'appartient qu'au charlatan de l'approuver.

Dans le tems même où la médecine n'étoit fondée que ſur les preſtiges & la ſuperſtition, Hippocrate s'étoit élevé avec force & avec ſuccès contre le torrent de l'ignorance. Il nous apprend, dans ſon Traité de l'Epilepſie, à réſiſter à la ſuperſtition, & demaſque avec ſa mâle éloquence les impoſteurs qui prétendent guérir par des charmes des maladies qu'ils ne peuvent maîtriſer par des médicamens. On ne verra dans aucun des ouvrages de ce grand homme, rien qui ſe ſente de l'abus, de la crédulité & de la ſuperſtition. C'eſt la nature ſeule qu'il écoute; & il ne l'interprête que par elle-même, parce

que ce n'eſt que par elle ſeule qu'il avoit appris à voir.

Heureuſement l'empire de la ſuperſtition a été détruit dans la plus grande partie de l'Europe. On eſt revenu des preſtiges de la divination, de l'aſtrologie, & de bien d'autres abus de cette nature : mais comme le peuple n'aime & n'obéit que par crainte, & que cette crainte a toujours été la baſe de ſa crédulité, la ſuperſtition qui y a pris naiſſance n'en ſera jamais non plus extirpée toute entiere. Les impoſteurs ſe croiront toujours bien fondés à lui faire part de leurs ſonges. Il n'eſt pas plus abſurde de voir toutes les maladies dans un verre d'urine, que de prédire la deſtinée d'un empire par le vol des oiſeaux. On croit aujourd'hui l'un comme on a cru l'autre autrefois : preuve que le peuple eſt toujours peuple.

L'empire des ſciences n'eſt donc pas encore ſi bien établi, que la ſuperſtition ne reprenne pas ſes droits un jour ou l'autre. D'ailleurs il eſt

tant de gens qui ne voient que par intérêt. *Quid non mortalia pectora cogis, Auri sacra fames!* L'esprit d'observation n'en est-il pas tous les jours ébloui ? Si les hommes ne croient plus aujourd'hui aux prestiges, aux enchantemens, aux charmes, aux sorciers, aux revenans, en est-on pour cela libre de superstition ? Sont-ce-la les seuls abus que la superstition ait autorisés ? Est-ce se conduire par une saine philosophie, que de parler avec le peuple, d'agir comme le peuple, & de vouloir être l'homme du peuple ? Les progrès des sciences sont donc devenus inutiles, si l'on ne croit devoir voir qu'avec lui, & comme lui. Roger Bacon, qui fut de son siécle le seul sage dans un monde entier de fous, avoit osé lever un coin du voile qui couvroit toute la terre. Que penseroit-il aujourd'hui, s'il voyoit des gens éclairés retenir encore un coin de ce voile, pour s'en couvrir parmi le peuple quand l'intérêt le leur conseille ?

Supposons même qu'un médecin

ſoit un homme de génie, bien inſtruit, libre de préjugés & de paſſions, il a d'autres inconvéniens à eſſuyer. Il n'aura que trop d'occaſions de ſe trouver avec des têtes écervelées, dont les jugemens, les avis, les obſervations ne préſenteront que des contradictions & des abſurdités. Mais ces gens ſeront les créatures des malades. On propoſera dans ces circonſtances nombre de recettes & de médicamens, dont il n'aura le choix qu'après les avis des autres. Il doit cependant dire ſon avis. Doit-il abandonner un malade qu'il ſçait pouvoir guérir, ou compromettre ſa réputation en le traitant ſelon l'intention de ceux avec qui on l'appelle ? Peut-il démaſquer l'ignorance de ſes confreres ; ou faut-il voir comme eux ? Dans cet état, l'homme le plus refléchi, moins à lui-même qu'embarraſſé par les obſtacles, n'a ſouvent pas aſſez de tranquillité d'ame pour voir & obſerver, malgré toute ſa capacité. La ſotte ſuffiſance d'un eſſaim d'ignorans l'intrigue d'autant plus, que la

vérité n'a pas de plus dangereux ennemis que l'ignorance.

D'un autre côté, ce sont les préjugés & les passions des malades, à quoi il faut s'opposer ou qu'il faut faire taire pour profiter d'un moment favorable. Si le médecin ne peut pas avoir cet avantage, & qu'il échoue après les mesures les plus sages, on le déchire, on le persécute. De-là des jaloux prennent occasion de le dénigrer, & l'homme d'un vrai génie devient ainsi un monstre dans la société, qu'il guérisse ou qu'il ne guérisse pas. Je n'ai eu que trop de preuves de cette conduite, & des tristes conséquences qui en résultent pour la perfection de l'art.

L'issue heureuse ou malheureuse d'une cure dépend donc le plus souvent, non de la maniere dont l'observateur a sçu saisir la maladie, mais de la maniere dont le malade & les assistans se comportent. L'équité d'un malade releve l'esprit d'un médecin, augmente son attention, le met même dans le

cas de mieux voir, parce qu'il voit avec une ame tranquille. Au lieu que l'injuſtice eſt quelquefois un obſtacle conſidérable à l'exactitude de ſes obſervations. Il eſt par conſéquent eſſentiel pour un obſervateur de gagner l'affection d'un malade par toutes les voies de l'honneur & de la probité ; de mériter ſa confiance par une conduite noble & déſintéreſſée ; mais ſur-tout en paroiſſant ſoi-même plein de confiance & bien inſtruit de ſon art. Une noble hardieſſe détermine quelquefois un malade à tout ce que veut un médecin. Il pourra donc mieux voir.

De tout les obſtacles que peut rencontrer l'eſprit d'obſervation, je dis que le plus grand eſt une aſſemblée d'ignorans.



CHAPITRE III.

De la Nécessité, des Qualités, & de l'Utilité des bonnes Observations.

La médecine a pris naissance de l'observation : c'est l'observation qui la conduit au degré de perfection, & c'est par le défaut d'observation qu'elle n'est quelquefois qu'un verbiage vuide de sens.

Le premier soin des médecins a été de se former des idées des individus ; puis on commença à raisonner sur ces notions : on tira des conséquences des unes & des autres pour les mieux apprécier, & l'on passa ainsi par degré du particulier au général ; de ce qui frappoit les sens à ce qui ne tomboit pas sous les sens, & à ce qui étoit inconnu.

Les observations sont donc la base de nos raisonnemens : si elles sont bonnes, on les prend comme *des données.*

Dans l'enfance de la médecine, le ſeul haſard inſtruiſoit les hommes ſur les maladies & ſur les moyens curatifs. Les voies de la nature reconnues par haſard conduiſirent inſenſiblement à la vraie connoiſſance de ces mêmes voies : on comprit que c'eſt dans la nature ſeule qu'on pouvoit étudier & connoître l'art de guérir. Les meilleurs obſervateurs la ſuivirent donc ; & l'art tomba en décadence toutes les fois qu'on s'écarta de ces voies. Les vrais connoiſſeurs ſont obligés de convenir, qu'il ſort plus de lumiere de l'eſſence des choſes mêmes, que de leur hiſtoire ; & que la nature eſt une ſource intariſſable de connoiſſances, dans laquelle les premiers ſiécles ont puiſé la vérité, & où la poſtérité la puiſe encore à même meſure.

Depuis Hippocrate juſqu'à van-Swieten, les peres de la vraie médecine ont ſuivi la nature ſur la voie de l'obſervation ; tous ont donné les mêmes préceptes. Les vrais diſciples d'Hippocrate allu-

ment le flambeau de la nature ; ses ennemis l'éteignent.

La diversité des maladies est si grande, la quantité des choses à observer est si multipliée, qu'on ne les considere jamais sans récompense. Plus nous faisons d'attention à toutes les circonstances d'une maladie, mieux nous apprenons à les saisir avec justesse ; & l'art de guérir ne devient facile qu'à proportion de cette faculté. Plus nous avons examiné la nature & les effets des médicamens, plus nous avons lieu d'espérer de l'application que nous en faisons au besoin. On pourra se faire de justes idées de l'art d'observer, quand on aura vu quel est le caractere des bonnes observations.

Les observations du médecin s'étendent sur tout ce qui concerne l'art de préserver l'homme des maladies, de connoître, d'adoucir & de guérir celles dont il est attaqué. Je m'arrête dans ce livre à *la premiere médecine*, comme Baglivi l'appelle, ou

à l'art d'obſerver les maladies. Je parlerai de *la ſeconde*, ou *de l'art de les guérir*, dans les livres ſuivans, parce qu'il faut obſerver avant de pouvoir raiſonner. Je parlerai des médicamens dans le livre particulier de cet ouvrage, parce que le génie doit indiquer les remèdes avant qu'il ſoit queſtion d'obſerver les effets des remèdes, & que d'ailleurs, pour en faire application, il faut avoir recours aux cauſes.

Des obſervations doivent être faites avec la plus grande exactitude. Cette exactitude conſiſte principalement dans le ſoin qu'il faut avoir de remarquer nombre de petites circonſtances qui échappent aiſément à l'œil de l'obſervateur, & qui cependant ont une influence conſidérable ſur le tout. Car elles découvrent ſouvent des voies toutes nouvelles, & abſolument différentes des anciennes. Les plus petites circonſtances deviennent intéreſſantes, quand on voit au lieu

de deviner, & qu'on se persuade bien de la réalité d'une chose avant d'en chercher la cause.

Hippocrate est le vrai modèle d'exactitude en fait d'observation : il voyoit ce qui échappoit à tous les autres ; & ce qu'il voyoit étoit important. Les Grecs lisoient dans le grand livre de la nature avec tant d'attention & d'exactitude, que c'est encore chez eux qu'on doit préférablement chercher les signes distinctifs & constans des maladies. Je ne puis désirer le nom de bon auteur, dit Boërhaave, quand je compare mes Aphorismes à ceux des anciens, & que je me juge d'après eux.

Il faut de la patience & de la prudence pour faire de bonnes observations. L'impatience nous ôte la confiance que nous pourrions légitimement avoir en nos propres forces, & s'oppose aux efforts par lesquels nous pourrions nous surpasser nous-mêmes. La prudence éloigne l'imposture, prévient toute illusion des sens, de l'imagination

& de l'esprit de systême. La nature étudiée lentement dans la nature, se trouve plus promptement que dans les systêmes. Ceux-ci la supposent, & elle-même ne se présente que dans son vrai jour.

De bonnes observations doivent être suffisamment répétées. C'est le meilleur moyen de distinguer le faux du vrai, ce qui est douteux de ce qui est vraisemblable, le vrai semblable de la vérité; & la vérité de la certitude. Une observation confirmée vaut souvent une nouvelle observation; du moins elle nous conduit plus près de la vérité. La physique & la médecine ont autant gagné par la répétition exacte des observations déja faites, que par les découvertes mêmes. Si l'on voit plus d'incertitude de la part d'Hippocrate dans les maladies moins connues, c'est qu'il n'a pas eu occasion de réitérer assez ses mêmes observations. Mais les anciens nous sont encore supérieurs en cela. Notre application si vantée, comparée avec la leur, n'est la

plûpart du tems qu'une occupation peu réglée. Ils passoient du cabinet chez les malades, & des malades au cabinet.

Nos observations ne sont pas faites avec assez de soin, parce que nous ne les répétons pas assez exactement. Nous sommes en même temps & plus occupés & plus oisifs que les anciens. M. Hahn avoit bien raison de souhaiter qu'on établît une académie, dont l'unique travail fût de répéter les observations déja faites ailleurs, & de compléter celles qui seroient imparfaites ; de rectifier celles qui ont été mal faites ; de réprouver les fausses ; enfin de rédiger les bonnes pour en faire une collection, à laquelle les éleves de la nature puissent avoir recours avec confiance.

Les observations doivent être faites avec sincérité, quand même cette sincérité conduiroit à mille doutes. Elles doivent contenir déterminément ce que le médecin a vu, & comme il l'a vu, afin que ceux qui viendront après lui, puissent voir la

même chose, ou plus avant, ou corriger ce en quoi il a manqué par quelque raison que ce puisse être. La plûpart des observateurs ont coutume de découvrir le côté affirmatif des choses, & d'en voiler le côté négatif. C'est vouer son art & son nom à l'opprobre, que de se comporter ainsi. Le temps porte son flambeau dans l'obscurité la plus ténébreuse, & l'on apperçoit l'imposture.

D'autres ne disent la vérité que quand elle contribue à leur gloire. Ils ne sentent pas qu'il est glorieux de raconter ses fautes quand elles peuvent devenir utiles. Il ne suffit pas de chercher à réussir, il faut encore éviter l'erreur. Celui qui convient d'une faute, nous dit par-là, qu'il est plus sage à ce moment qu'il ne l'étoit auparavant.

Ce n'est pas la rareté qui fait les bonnes observations. Les vérités de la physique & de la médecine ne sont pas précieuses, uniquement parce qu'elles sont rares. Le prix d'une vieille médaille augmente par

la rareté de la piéce, mais cela n'eſt qu'opinion ; au lieu qu'une vérité devient, en phyſique comme en médecine, intéreſſante par elle-même. Un vieux manuſcrit rare ſe paie bien cher ; mais les vérités qu'il contient ſont ce qu'il nous importe plus de poſſéder, parce que ce n'eſt que ce ſeul bien qui ſoit proprement celui de l'homme. Bacon accordoit dans l'hiſtoire naturelle une place aux obſervations les plus communes, parce qu'on néglige le plus ce qu'on voit tous les jours. Toute obſervation eſt importante, quand elle forme un anneau de la grande chaîne qui mene à des vérités inconteſtables.

Un médecin, qui établit par de bonnes obſervations la cure des maladies les plus communes, fait beaucoup plus pour la ſociété, que celui qui ne s'attache qu'à des obſervations peu fréquentes, précieuſes il eſt vrai dans une collection académique, mais de peu d'uſage dans la pratique. Qu'on liſe le Traité de Tiſſot ſur les abus de l'opium dans

la petite-vérole ; ce qu'il a dit sur l'hydropisie & l'apoplexie : qu'on voie aussi ce qu'a dit Morgagni sur cet objet intéressant dans la dédicace de son quatrieme livre, touchant le siége & les causes des maladies.

De bonnes observations ne doivent pas être mêlées de raisonnemens. Il faut écrire les phénomènes qui se présentent dans la nature, tels qu'on les voit, & non tels qu'on les juge. Pour cet effet, il faut écouter la nature, considérer ce qu'elle dit avec ordre, remarquer les événemens qui peuvent devenir des principes de raisonnemens ; & se bien garder de prononcer avant que la nature ait parlé clairement. Au lieu de soumettre la nature à notre esprit, il faut faire le contraire ; raconter ce qu'on a vu, & laisser voir aux autres ce en quoi ils pourront profiter de nos observations.

Le lecteur peut voir par nos yeux quand nous lui disons simplement ce que nous avons vu : au lieu qu'il peut voir faux à travers nos juge-

mens. C'eſt pourquoi Boërhaave vouloit que l'obſervateur évitât ſcrupuleuſement tout ce qui ſent l'eſprit de parti, ou l'opinion.

Pendant l'accroiſſement d'une fiévre violente, il y a une très-grande chaleur: c'eſt ce qui s'apperçoit clairement & diſtinctement. Mais Galien déduit cette chaleur de la bile; les chimiſtes, de l'abondance du ſoufre; Helmont, de la fureur de l'archée. Tout cela eſt incertain, tout cela ſent la ſecte. L'obſervateur évitera donc ces raiſonnemens, pour s'en tenir à l'art ſeul.

On doit ne retenir que ce qu'on a obſervé, ou ce qui eſt une conſéquence ſi viſible de ce qu'on a obſervé, que tout juge équitable & inſtruit de la choſe ne puiſſe pas dire que cela n'eſt pas. Cette réflexion nous fait voir avec combien de raiſon Rouſſeau appelle Thucydide le modèle des hiſtoriens. Il a vu que Thucydide rapporte tous les événemens ſans les juger, & que cependant il n'omet aucune des circonſtances qui peuvent nous mettre

en état de les juger nous-mêmes: que Thucydide met sous les yeux tout ce qu'il raconte, & que bien loin de s'entremettre dans les événemens, il sçait si bien se dérober, qu'on croit voir, & non lire.

La vaine demangeaison de mêler nos jugemens à nos observations, est seule cause que chaque vérité que nous apprend un grand génie, est mêlée de cent faux jugemens. Voilà pourquoi la plûpart des sociétés sçavantes de l'Europe produisent tous les jours des choses qui sont démenties par l'expérience: l'on a même dit de certaine académie, qu'il s'y trouvoit plus d'erreurs & de mensonges que parmi une nation de Hurons.

On ne doit pas non plus négliger l'exactitude des termes & de la diction dans les observations qu'on rapporte. La description bien faite d'une maladie, est aussi instructive que la maladie même. La description est à la maladie ce qu'est une copie à un tableau original. Le peintre n'y doit rien mettre du sien. La ressemblance

peut être rendue avec des traits plus ou moins forts, mais ce sont les mêmes traits qu'il faut rendre, & avec la même force, s'il est possible. Il faut rendre les infirmités du malade, ses souffrances, avec ses mêmes gestes, sa même attitude, ses mêmes termes & ses plaintes. Point d'ornemens, de déguisémens ; autrement, l'on ne rend plus la nature. J'ai souvent été médecin de quelques beaux esprits ; tout ce que je leur demandois quand ils m'écrivoient, c'étoit de suivre la nature pure & simple dans leurs détails ; sûr de ne pas les comprendre toutes les fois qu'ils y mêleroient de l'esprit. On pourroit faire à la plûpart des copistes le même reproche que fit un célèbre académicien à un traducteur de Démosthènes : *Le bourreau ! n'avois-je pas bien dit qu'il alloit donner de l'esprit à Démosthènes ?* C'étoit toujours la nature qui parloit par la bouche de cet orateur, & le traducteur ne le présentoit qu'avec des guipures.

Il est vrai que la nature est quelquefois comme spirituelle elle-même :

c'eſt-à-dire que l'enchaînement des faits eſt quelquefois tel, que les idées les plus éloignées s'y réuniſſent dans le tableau qu'elle préſente. Dans ce cas, il eſt permis à l'obſervateur d'écrire comme parle la nature. Ce qu'on appelle communément éloquence, & que je ne regarde pas comme tel, eſt, dans l'hiſtoire d'une maladie, encore plus nuiſible que l'eſprit forcé, parce qu'un récit diffus eſt d'autant moins intelligible qu'on a voulu le relever davantage.

Tout ce que préſente la nature n'eſt pas également important. La préciſion ou l'art de ne dire d'une choſe que ce qui lui appartient, eſt donc dans toutes les circonſtances une des principales marques de l'eſprit. *Quelque choſe que vous diſiez, ſoyez court*, diſoit Horace. C'étoit aſſez dire qu'il falloit ſçavoir élaguer d'un récit tout ce qui pourroit ne pas y être; quoique de légeres circonſtances ne ſoient quelquefois pas à négliger, lorſqu'elles multiplient les points de vue du génie. Les remarques d'un bon obſervateur ſeront

donc courtes, modeſtes, & ſortiront du fond des choſes mêmes. Ainſi, ſans netteté dans les idées, ſans clarté dans l'élocution, ſans juſteſſe dans les termes, ſans préciſion dans l'expreſſion, jamais le récit ne s'accommodera aux choſes, ni les choſes au récit ; & le lecteur ne verra que le *priſtis* d'Horace. Qui ne ſe moqueroit d'un pareil obſervateur ? *Riſum teneatis, amici ?*

Les obſervations, dont je n'ai donné juſqu'ici que des règles générales, ſont ou particulieres ou générales. Les obſervations particulieres contienent ce que l'on a obſervé dans des cas individuels : les obſervations générales, ce que l'on a obſervé de ſemblable dans pluſieurs perſonnes. Celles-là fourniſſent les hiſtoires particulieres des maladies ; celles-ci les hiſtoires générales.

Sydenham a vu qu'il réſultoit peu d'avantage des hiſtoires particulieres, ſi l'obſervateur ſe bornoit à faire voir que telle maladie a été guérie une fois, ou même pluſieurs fois par tel remède. Que m'importe,

dit-il, qu'on augmente le nombre infini des bons remèdes, par un ſeul qui a été inconnu juſqu'ici. Si l'on veut qu'en rejettant toutes les autres formules, je m'en tienne à celle-là ſeule, il faut que je m'inſtruiſe auparavant par des expériences ſans nombre de ſes vertus ; il faut que j'examine des circonſtances ſans nombre, tant à l'égard du malade, qu'à l'égard de la méthode curative, avant qu'il réſulte pour moi quelque utilité de cette obſervation particuliere.

Freind a objecté, contre ce ſentiment, que la méthode curative complette & bien fondée, ſur laquelle Sydenham avoit inſiſté ſi fort, étoit dûe à cette obſervation exacte des cas particuliers : car les hiſtoires particulieres, quand elles ſont écrites avec diſcernement & ſincérité, ont cela d'avantageux qu'elles nous expoſent très-clairement les moindres circonſtances & les nuances les plus imperceptibles des maladies. Ainſi elles nous indiquent, à ne pas s'y tromper, une méthode curative ſûre & conſtante.

Selon le jugement de Freind, Hippocrate a composé ses histoires particulieres avec une habileté extrême, s'arrêtant sur-tout à ce qui fait l'essentiel de la médecine. Il y a exprimé la forme, & pour ainsi dire les traits que la maladie a dans chaque malade, avec des couleurs qui sont comme autant d'indications directes, à la faveur desquelles tout lecteur pénétrant peut parvenir aux vraies méthodes curatives, quoiqu'il les passe sous silence. Freind dit ailleurs que les histoires des maladies générales, quelque étendues & quelque exactes qu'elles soient, conduisent d'autant moins à l'art de guérir, que tous les signes ne sont pas rassemblés dans une maladie, ni réunis dans des maladies différentes : joint à cela que la difficulté de former un jugement solide s'augmente, en ce que les mêmes signes qui ne sont pas mortels dans un malade (*a*), se trou-

(*a*) Si cette assertion de Freind étoit véritable, il n'y auroit rien de plus incertain que la médecine, même pour l'observateur le plus pénétrant. Jamais signe n'a rien signifié

vent l'être quelquefois dans un autre ; d'où il arrive que les préceptes

---

contre sa propre nature dans une maladie quelconque : autrement, il ne seroit plus tel. Mais ce n'est pas aux signes pris individuellement, que l'observateur doit s'arrêter. Si l'on trouve dans Hippocrate des malades, les uns morts, les autres guéris avec des signes mortels, il ne faut que lire ces maladies attentivement, pour voir que ces signes ont été seuls dans les uns, & accompagnés ou suivis de signes salutaires dans les autres. Ainsi, un signe décidément mortel ne peut s'estimer que par l'ensemble des signes & des autres circonstances de la maladie ; sans quoi, les préceptes qu'on donnera sur les maladies seront ou inutiles ou abusifs. Mais ce n'est pas des signes que résultera cet inconvénient, c'est de la faute de l'observateur qui n'aura pas fait cette distinction. On verra, par la suite de cet ouvrage, combien cette remarque est fondée. Voici ce que j'ai vu il n'y a pas long temps. Un malade, dont la fiévre prit au cinquieme jour tout le caractere d'une fiévre maligne, se trouve au huitieme dans l'état le plus dangereux. Les yeux étoient enfoncés & abattus, le nez & les oreilles froides, la bouche très-mauvaise, la respiration rare, profonde, & entrecoupé προσκοπτον ; tantôt il avoit des sueurs abondantes & extrêmement fétides ; tantôt il ne suoit que par gouttes au cou, à la poitrine. Les sueurs

qu'on écrit en général sur l'art de guérir ces maladies, sont ou inutiles au médecin, ou le trompent même :

étoient même froides de temps en temps ; & il étoit dans un profond abattement. Je me trouve chez lui dans un moment où on lui présente le pot. Il se plaint d'une grande difficulté d'uriner. J'osai en augurer son rétablissement, d'après ce que j'avois vu dans Hippocrate. La crise fut incomplette par les urines, & s'acheva le lendemain par un saignement de nez peu considérable d'abord, par conséquent peu favorable ; mais, pendant la journée, il devint plus abondant ; & le malade se tira d'affaire. Tous les signes sembloient cependant décider sa mort. Quant aux signes que Freind dit n'être pas mortels dans une maladie, & le devenir dans une autre, ils ne changent pas plus de nature. Mais ce ne sont pas ces signes qui décident de la mort dans aucun sujet, ou il faut donc dire que ce ne sont plus les mêmes. En effet, comment conclure à la mort d'un malade par des signes qui ne l'indiquent nullement ? Il vaut donc mieux dire qu'avec des signes non mortels, un malade meurt sans qu'on ait pu rien appercevoir qui indiquât sa mort ; ce qui n'est certainement pas rare. Les dissections ne sont que trop souvent muettes après la mort des malades. Une femme accouche très-heureusement, & meurt trois heures après, en disant : *Que je me sens bien !* On l'ou-

au lieu que les hiſtoires particulieres apprennent à connoître, non-ſeulement le caractere différent d'une même maladie, mais auſſi la force & le temps de chaque accident, & les médicamens néceſſaires dans tout le cours de la maladie.

Il eſt bon de comparer ces deux médecins. Sydenham ne vouloit que des hiſtoires générales, & rejettoit les particulieres. Freind étoit d'un avis tout oppoſé. Les unes & les autres nous ſont néceſſaires. Dans les hiſtoires générales des maladies, on voit ſe ranger comme de ſoi-même ce qui eſt commun à pluſieurs ſujets; ou l'on voit la maladie ſelon ſes phénomènes les plus généraux, & les méthodes curatives qui y répondent le mieux. Dans les hiſtoires particulieres, on donne le détail de ce qui s'éloigne de cette règle commune, ſur-tout des diverſes complications, & en général toute maladie accompagnée d'acci-

vre; on n'y voit abſolument rien qui indique la cauſe de ſa mort.

dens extraordinaires, ou guérie d'une maniere extraordinaire. Si toutes les maladies, sans exception, avoient une marche uniforme, je ne voudrois que des histoires générales ; mais les circonstances particulieres d'un malade faisant quelquefois des exceptions à la règle générale, je serois quelquefois tenté de n'admettre que des histoires particulieres. Quoique la nature soit simple dans le tout, elle est cependant variée dans les parties, par conséquent il faut tâcher de la connoître dans le tout & dans les parties.

De tout ce que les bons observateurs nous peuvent apprendre, l'histoire naturelle des maladies est en général ce qu'il y a de plus important ; elle seule nous met à portée de juger sainement sur chaque circonstance des maladies. En examinant attentivement les effets, nous parvenons, comme je l'ai dit, à la connoissance des causes ; de celles-ci nous passons aux indications, aux méthodes & aux moyens curatifs. Elle seule nous apprend si tel ou tel

phénomène appartient à la maladie, ou s'il eſt un effet des remèdes ; ſi la guériſon eſt l'ouvrage de la nature ou du médecin. C'eſt donc dans cet hiſtoire naturelle que nous apprenons à connoître les avis de la nature ; à la ſoutenir par elle-même, & quand il faut que le médecin agiſſe ou n'agiſſe pas.

C'eſt par cette raiſon que Sydenham a employé toutes les forces de ſon génie à étudier l'hiſtoire naturelle des maladies. Il s'étoit convaincu que la connoiſſance des voies de la nature conduiſoit ſeule à l'art de guérir, & que c'eſt par-là ſeulement que l'on peut éviter l'erreur.

Hoffman faiſoit plus de cas d'une ſeule hiſtoire de maladie écrite ſelon les règles, que de mille prétendus ſecrets, & mille compoſitions faſtueuſes de remèdes qui promettent tout.

Après avoir conſidéré généralement la néceſſité, les qualités & l'utilité des bonnes obſervations, il me reſte à déterminer quels rapports particuliers elle peuvent avoir avec l'expérience. On ſuppoſe ordinaire-

ment que le médecin qui voit le plus de malades, a la plus grande expérience. Cette ſuppoſition eſt fauſſe. Le médecin qui voit le plus de malades, & le médecin qui dans la même ville en voit le moins, voient ſouvent l'un & l'autre le même nombre de maladies. Chaque pays, chaque ville, chaque village ont certaines maladies, qui dans certains temps ſemblent plus fréquentes, & qui par conſéquent s'offrent le plus aux regards du médecin. Le médecin fort occupé voit ces maladies ſuperficiellement, faute de temps. Le médecin peu occupé obſerve avec plus de loiſir & plus de ſoin chaque cas particulier.

L'abſence continuelle, les occupations nocturnes, le nombre des malades, & ſur-tout l'embarras que cauſent les aſſiſtans, ôtent au médecin fort occupé le temps, le courage de faire ſes obſervations ; d'y réfléchir comme il le faut ; de les comparer avec celles de tous les ſiécles, & de rechercher la liaiſon que les effets ont avec les cauſes. On

a dit que le médecin qui court jour & nuit pour voir des malades, ressemble au prêtre qui porte les Sacremens jour & nuit. Tous voient beaucoup de malades, mais pas une maladie.

Ainsi, de plusieurs médecins ou également éclairés, ou également bornés, ceux qui verront le plus de malades à la fois, seront les moins sûrs. L'esprit ne court pas si vîte que les médecins.

Un médecin trop occupé, voit trop & ne pense pas assez. La rapidité avec laquelle les objets le frappent ne lui permet pas de s'y fixer. Tous lui échappent avec une égale promptitude, ou ce qui lui reste n'est qu'une impression confuse & un souvenir obscur. Ce médecin ne peut donc entrer dans les circonstances particulieres d'un malade & d'une maladie, ni changer ses méthodes & ses remèdes conformément a la diversité de ces circonstances : il prend tout en gros.

Certain Esculape a tous les matins cinquante à soixante malades

dans son anti-chambre ; il écoute les plaintes de chacun, les range en quatre files, ordonne à la premiere une saignée ; à la seconde, une purgation ; à la troisieme, un clystere ; à la quatrieme, le changement d'air. J'ai oui dire à un de ces médecins fort occupés, je purge tous mes malades aujourd'hui, parce que je dois aller promener.

D'après ces mêmes préjugés, on a une grande idée de la pratique des hôpitaux. J'ai visité dans mes voyages quelques-uns des plus grands hôpitaux de l'Europe, & je me suis dit, que le Ciel n'a-t-il pitié de ces malheureuses victimes ! Plusieurs que je n'ai pas vus sont très-bons, très-avantageux, non pas par le nombre des malades, mais par l'observation soigneuse des cas particuliers.

Hippocrate lui-même n'a exercé son art que dans de petites villes, dont chacune n'étoit même pas assez grande pour entretenir un seul médecin. La plûpart de ses observations ont été faites en Thessalie, en Thrace : il ne nomme que de petites villes.

Galien dit qu'un ſeul quartier de Rome contenoit plus d'habitans que la plus grande ville où Hippocrate ait exercé. Ce n'eſt donc pas le grand nombre des malades, mais la capacité de tirer de chaque cas particulier tout le parti poſſible, qui fait l'habileté du médecin.

Chaque maladie a quelque choſe de particulier : l'œil de l'empirique paſſe furtivement ſur ces particularités, & ne voit pas plus que le ſpectateur le plus ignorant. Un médecin idiot ne voit pas plus qu'un idiot quelconque. Sous les yeux d'un homme de génie, les phénomènes les plus ordinaires même deviennent au contraire dignes de la plus ſérieuſe attention, parce que c'eſt de ces phénomènes ordinaires qu'il apprend à généraliſer & à établir ſes principes. Je puis dire même que les phénomènes les plus communs ſont les moins connus du grand nombre, par cela ſeul qu'ils ſont très-ordinaires. Le génie obſerve au contraire en toutes circonſtances quelque nuance, quelque ſingularité

frappante dans ce qu'il y a d'ordinaire ; parce qu'un corps différe d'un corps comme le disoit Hippocrate ; fût-ce même avec le même tempérament, & dans des circonstances semblables. C'est aussi le génie seul qui démêle alors les diverses complications des maladies, & qui peut déduire des règles de l'observation.

Comme il n'est possible de parvenir à la connoissance d'un tout, que par celle de ses parties, on sent combien il est important de ne pas négliger la moindre circonstance, même la plus connue ; parce que cette circonstance connue est comme l'enchaînement qui lie les vérités que nous cherchons. Ces circonstances connues nous rapprochent l'inconnu, & nous font voir de plus près la nature qu'il n'est jamais possible de saisir dans l'éloignement. C'est aussi par-là que nous parvenons à la suivre dans les détours qu'elle semble prendre assez souvent, & à estimer les degrés de probabilité que ses phénomènes nous présentent.

Un médecin n'aura donc jamais

d'idées nettes d'une maladie, ſans y apporter cette attention ſcrupuleuſe, qui, loin de rien négliger, cherche à profiter de tout. C'eſt par cette attention que l'obſervateur diſtinguera ce qui eſt eſſentiel à une maladie de ce qui n'eſt qu'accidentel, ce qui eſt conſtant de ce qui n'eſt que paſſager ; qu'il découvrira les vraies indications, après avoir ſçu diſtinguer les effets de leurs cauſes, & *vice verſâ*. Hippocrate portoit cette attention ſi loin dans ſes obſervations, que les plus habiles médecins ſe ſont toujours félicité depuis lui d'avoir bien vu la nature quand ils l'ont vue comme lui.

Chaque maladie une fois bien obſervée & bien déterminée, l'eſt pour toute la vie du médecin qui l'a obſervée. Ceci eſt une vérité fondée ſur la règle que les Grecs ſuivoient au commencement de leur pratique, & que j'ai ſuivie de cette maniere-ci. Dès que je voyois un malade, j'écrivois dans un journal à la premiere viſite ce que j'avois bien vu, ce que le malade me di-

ſoit de ſes maladies antérieures & de toutes leurs circonſtances, & ce que je pouvois y démêler moi-même. Je réuniſſois ces remarques à l'obſervation de la maladie actuelle, & j'en écrivois le jugement le mieux refléchi que je pouvois porter. Je marquois enſuite les indications curatives que j'avois apperçues, & les médicamens que je venois d'ordonner. A la ſeconde viſite, j'écrivois les circonſtances ultérieures de la maladie actuelle, j'augmentois ainſi l'hiſtoire de la maladie, & j'en faiſois les détails les plus exacts : je marquois les changemens que les moyens curatifs employés avoient produits : enfin j'ajoutois ſi j'avois bien ou mal manœuvré, ſelon les ſuccés que j'avois ; & ſi le malade & les aſſiſtans avoient bien ou mal jugé de ma conduite.

Je continuois ce travail à toutes mes viſites ; &, que le malade mourût, ou ſe guérît, j'examinois le plus attentivement les circonſtances de la maladie, la nature des remèdes, leur application, &

les causes de mon bonheur ou de mon malheur. C'étoit de cet examen que je déduisois des règles pour la conduite que je tiendrois à l'avenir.

Ces observations rassemblées m'ont prouvé qu'on sçait se tirer d'embarras toutes les fois qu'on revoit une maladie qu'on a ainsi détaillée. Les circonstances changent, mais le tout ne change pas. Boërhaave proteste que jamais il ne vit de malades au commencement de sa pratique, sans écrire toutes les circonsces & tous les signes de la maladie, dans l'ordre où ils se présentoient, & qu'il est incroyable combien il avoit profité de cette conduite. Si vous en faites autant, disoit-il à ses éleves, vous n'aurez pas plutôt connu quatre ou cinq maladies d'une même classe, que vous les reconnoîtrez aisément le reste de votre vie.

Il est impossible que la nature se contredise. C'est ce que l'expérience des bonnes observations a prouvé de tous les tems. La haine, l'envie,

l'ambition ſont chez nous ce qu'elles étoient chez les Grecs. Nos paſſions & nos folies ſont peintes chez leurs moraliſtes, comme notre pleuréſie, notre fiévre tierce le ſont chez Hippocrate. Malgré cela, les hommes ne ſe reſſemblent pas parfaitement dans tous les lieux.

Un vrai philoſophe de nos jours a dit que les auteurs de voyages ne nous apprennent rien que nous ne ſçachions; que ces écrivains n'ont obſervé de l'autre côté du globe, que ce qu'ils auroient pu remarquer dans leur rue, ſans ſortir de chez eux. Que c'eſt-là la raiſon pourquoi les vrais traits qui caractériſent chaque nation, & qui frappent des yeux connoiſſeurs, leur avoient échappé. De-là vient auſſi cette maxime inepte, quoique ſi ſouvent répétée, que les hommes ſont par-tout les mêmes; que conſéquemment il eſt inutile de caractériſer chaque peuple en particulier, parce qu'ils ont par-tout les mêmes paſſions & les mêmes vices. C'eſt comme ſi l'on diſoit, ajoute-t-il, que Pierre ne peut pas ſe diſtin-

guer de Jaques, parce qu'ils ont tous deux une bouche & des yeux.

Mais l'homme eſt généralement le même par-tout dans les mêmes circonſtances. La plûpart de ſes maladies ſuivent, comme les plantes de tous les pays, le même ordre & la même progreſſion dans leur commencement, leur accroiſſement & leur iſſue. La même plante, dans le même climat, fleurira & mourra toujours de même. De tous les temps les mêmes cauſes phyſiques & morales ont eu leurs effets ſemblablement déterminés dans les mêmes circonſtances; & la même altération d'un corps a toujours produit une même maladie. Dans les climats même les plus éloignés, les mêmes cauſes rapprochent les parties les plus oppoſées du globe par l'identité des effets.

De la diverſité des cauſes, il réſultera certainement de la diverſité dans les effets en une même ville, une même maiſon; & il eſt de la plus grande importance de remarquer cette diverſité. Mais rien n'eſt ſi rare que

de voir la nature s'écarter totalement de ses routes ordinaires. Une pleurésie qu'on seroit obligé de traiter avec du vin & de la thériaque, est encore plus rare qu'un enfant à deux têtes. Ce que l'on a observé une fois, l'est pour tout temps & pour tout pays, dès qu'on a bien connu les causes des phénomènes.

J'entends quelquefois de prétendus beaux esprits dire, avec un ton railleur, que la médecine est encore aujourd'hui ce qu'elle étoit du temps d'Hippocrate; & que les médecins les mieux instruits ne sçavent que ce qu'il sçavoit. Hippocrate a sans contredit été le premier bon observateur de la nature que nous connoissions, & ses ouvrages sont même regardés par M. d'Alembert comme le plus beau & le plus grand monument de la connoissance que les anciens avoient de la nature. Si donc Hippocrate a vu la nature comme on devoit la voir, nous ne pouvons la voir aujourd'hui que comme lui; ou il faudroit que la nature ne fût plus la même. Il est ainsi bien des

circonſtances où nous ne ſommes pas plus habiles que lui, parce que cela n'eſt pas poſſible. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que ces ſots railleurs fiſſent avec raiſon à tous les médecins le reproche de n'en pas ſçavoir plus qu'Hipprocrate!

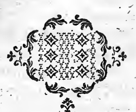
Pope dit que ce qui eſt raiſonnable, doit l'avoir été de tous les temps, & que ce que nous appelons *ſçavoir*, n'eſt autre choſe que la connoiſſance de ce que les anciens regardoient comme raiſonnable; que ceux qui prétendent que nos penſées ne nous appartiennent pas, parce qu'elles reſſemblent à celles des anciens, peuvent donc dire auſſi que nos viſages ne ſont pas les nôtres, parce qu'ils reſſemblent à ceux de nos peres; que c'eſt, par conſéquent, une abſurdité manifeſte, d'exiger que nous ſoyons ſçavans, & de ſe choquer de ce que nous le ſommes.

C'eſt ainſi que l'homme, toujours prêt à s'humilier lui-même, cherche dans ſes propres raiſonnemens de quoi confondre ſon inſuffiſance &

son orgueil. Il est des gens d'un esprit si bizarre, qu'ils aimeroient mieux nier leur existence, que de paroître ressembler aux autres dans le moindre rapport. J'ai connu un homme instruit de presque toutes les connoissances humaines les plus intéressantes, qui traitoit tous les modernes de plagiaires, ne citoit que les anciens, & disoit en même temps qu'il seroit bien fâché de leur devoir une seule pensée. Que les anciens aient vu plusieurs choses mieux que nous, cela est très-possible : ne peuvent-ils pas s'être trouvés dans des circonstances plus favorables ? Mais que nous n'ayons pas le même avantage en bien des cas qui se sont présentés de leur temps, je le nie. Hippocrate peut donc avoir vu moins sur certains objets que Sydenham, Grant, van-Swieten, Hoffman, &c. il n'est pas moins vrai pour cela qu'une maladie bien vue & bien déterminée par Hippocrate, l'est pour tous les temps & pour tous les lieux, eu égard à la différence que les circonstances pourront y appor-

ter; & l'on doit dire la même chose de ce que les modernes auront bien observé. Par quelle raison ces connoissances ne seroient-elles pas les nôtres, de quelque part que nous les tenions? N'est-ce pas être *plus instruit* que les anciens, que de réunir leurs découvertes à celles des modernes?

Les observations des vrais médecins de tous les âges & de tous les lieux seront toujours vraies, &, par conséquent, un bien qui nous appartient. Le grand point, c'est de sçavoir nous les approprier, en écoutant la nature comme ils l'ont fait, & en sçachant profiter de ses indications.



CHAPITRE IV.

De l'Observation des Phénomènes dans les Maladies, & de leurs Signes.

L'Obſervation des phénomènes doit être la premiere occupation à laquelle l'eſprit doit ſe livrer dans la vaſte étude de la nature. Les ſignes ſont ce flambeau qui doit le guider dans la route incertaine où il eſt ſouvent enveloppé de ténèbres, & où les ſens laiſſent échapper mille objets différens par l'illuſion qui les abuſe.

Pour connoître diſtinctement les maladies des individus, il faudroit ſçavoir ce qui s'eſt paſſé dans le corps au déſavantage & pour le trouble de ſes fonctions. Or ce changement ou cette altération ne ſe voit pas intérieurement. Ce n'eſt donc que l'eſprit qui peut le reconnoître. C'eſt au raiſonnement à nous conduire

toutes les fois que nous nous éloignons des objets ſenſibles. Voilà pourquoi Hippocrate vouloit qu'on ne raiſonnât que d'après les phénomènes.

Les ſymptômes ſont ces phénomènes. C'eſt ſur eux que ſe fixe d'abord l'attention; & c'eſt toujours avec quelque avantage qu'on les conſidere attentivement, avant de paſſer à des concluſions touchant la nature de la maladie. On ſe fixe donc d'abord ſur les changemens qui ſont arrivés dans le corps, pour les eſtimer autant qu'ils tombent d'eux-mêmes ſous les ſens, & ſans s'inquiéter des cauſes.

Entendre par ſymptôme tout effet de la maladie, ce ſeroit déja enviſager les cauſes. Tout ſymptôme n'eſt pas un effet de la maladie; mais on doit appeler ſymptôme (*a*) en

(*a*) Comme il s'agit ici d'une définition, & que je me ſuis fait une loi de ne rien changer dans cet ouvrage à ce qui eſt eſſentiel; je ne puis m'empêcher de dire que les termes de l'auteur ſont fort ambigus, & qu'il a mal rendu ſon idée. Un verſion faite mot à mot

général, tout changement particulier qui arrive au corps, & qui est différent de l'état de santé, en supposant que ce changement tombe sous les sens.

On distingue d'abord généralement les symptômes en *essentiels* & *non essentiels*. Les symptômes essentiels sont ceux qui viennent directement de la maladie même, y sont liés par la nature de la maladie, & en sont inséparables. La fiévre, par exemple, la toux, la douleur de côté, la difficulté de respirer, sont

---

en latin, admettroit l'obscurité du texte allemand. La voici pour mettre le lecteur en état de juger si j'ai saisi le sens. *Non quodvis symptoma est effectus morbi, sed generatìm quævis mutatio singularis à statu sano diversa quæ in corpore contingit, & in sensus occurrit.* Nicht jeder Zufall ist eine Wirkung der Krankheit, sondern überhaupt jede einzele von dem gesunden Zustand verschiedene und in die Sinne fallende veranderung in dem Kœrper. » Du reste, je crois que c'est la même idée que celle que Fernel nous présente. *De Sympt.* L. 2, c. 1. *Quidquid in corporis substantia*, &c. C'est aussi le sens général qu'Hippocrate paroît donner à ce mot. *De Flat.*

les ſymptômes eſſentiels de la pleuréſie. Les ſymptômes non eſſentiels ſont ceux qui peuvent ſe trouver dans une maladie, ou n'y point paroître, ſans que pour cela l'eſpece de maladie varie, comme le vomiſſement, la ſueur, un cours-de-ventre dans la pleuréſie.

On diviſe les ſymptômes eſſentiels en ſymptômes de la maladie, ſymptômes de la cauſe, ſymptômes de ſymptômes. On appelle ſymptômes de la maladie, tout effet ſenſible qui réſulte de la maladie préſente. Ceux-ci ſont de tous les ſymptômes les plus importans, parce qu'ils nous montrent la préſence & la nature de la maladie; cependant ils different de la maladie même, & de ſa cauſe la plus prochaine. Telles ſont la fiévre, la douleur, la difficulté de reſpirer dans la pleuréſie: en effet, tout cela differe de l'inflammation ou de la cauſe la plus prochaine de la pleuréſie.

Je paſſe ſous ſilence ces diviſions trop ſubtiles de ſymptômes de la cauſe, ſymptômes de ſymptômes, &c,

parce que cela eſt étranger à mon ſujet, & même inutile. La ſimplicité eſt toujours la meilleure maniere de dire & d'enſeigner.

Quelquefois on remarque encore dans les maladies d'autres effets ſenſibles, qui, conſidérés dans leur origine, ſont, il eſt vrai, du nombre des ſymptômes eſſentiels, & qui cependant ſont ſi permanens, qu'ils durent plus long-temps que la maladie même. C'eſt pourquoi on les regarde moins comme des ſymptômes que comme de ſecondes maladies: comme la pleuréſie après l'apoplexie, la paralyſie après la colique de Poitou, la paralyſie après la goutte, l'aſthme après une inflammation de poitrine.

Outre cela, on voit encore dans les maladies des ſymptômes que l'on appelle *épigénomenes*, & qu'il ne faut pas confondre avec ceux dont nous venons de parler, parce qu'ils en different totalement. On entend, par ces ſymptômes, les mouvemens qui quelquefois s'oppoſent à la maladie auſſi long-temps que les forces naturelles

du corps ne ſuccombent pas ſous la violence de la maladie; comme des envies ou des dégoûts extraordinaires, des mouvemens ſpaſmodiques, des convulſions, du trouble dans la circulation du ſang, des fiévres, des éruptions cutanées, des abcès, des hémorragies, des diarrhées, des ſueurs, & beaucoup d'autres accidens qui accompagnent la maladie, ou s'y joignent; mais qui, malgré cela, ne doivent pas être tout de ſuite regardés comme des effets réſultans directement de la maladie ou de ſes cauſes, ni être comptés parmi les ſymptômes proprement dits: on doit plutôt les prendre comme autant d'effets du combat que ſe livrent la nature & la maladie. Souvent le rétabliſſement du malade en eſt l'heureuſe conſéquence, & ſa guériſon s'opere ſans aucun inconvénient pour lui. Quelquefois auſſi la nature ſuccombe dans ce combat; & il ſurvient une autre maladie, où le malade meurt.

Il y a encore une autre eſpece de ſymptômes qu'on diſtingue des

ſymptômes épigénomenes, quoiqu'ils y ſoient relatifs. Ils viennent de cauſes accidentelles ; ils méritent néanmoins toute notre attention, parce qu'ils aggravent la maladie, la rendent ſouvent mortelle, y joignent une autre maladie, en font changer l'eſpece, troublent les mouvemens ſalutaires de la nature, empêchent les effets des médicamens ; &, en général, deviennent un obſtacle à la guériſon. Quelquefois ces accidens ont leur avantage, & ſont comme les ſources de la ſanté en certaines circonſtances. On peut rapporter ici toutes les fautes de conduite du malade, fautes qui influeront, plus ou moins, ſur ſon état, & ſur les circonſtances actuelles. Ces fautes, faites en l'abſence du médecin, ou par le conſeil d'un ignorant, ne ſont que trop communes ; & ſont quelquefois la cauſe d'une guériſon, quoiqu'on n'en puiſſe pas toujours expliquer la raiſon. L'obſervation de ces ſymptômes eſt, en général, de la plus grande importance, pour trouver la cauſe de chaque phénomène, & ne

pas attribuer à la nature ou à l'art ce qui ne vient que de causes étrangeres.

Les symptômes de la maladie sont de la classe des symptômes essentiels. Les symptômes épigénomenes sont aussi de cette classe toutes les fois qu'ils aident à déterminer l'espece de la maladie, qu'ils participent à ses causes, & contribuent à produire les efforts que la nature oppose à la maladie. On range, parmi les symptômes non essentiels, ceux qui, dépendant de causes fortuites, ont un rapport éloigné avec la maladie, & peuvent exister ou ne pas exister.

Les symptômes essentiels ont leurs degrés. Les uns paroissent en même temps que la maladie, font leurs progrès avec elle, cessent aussi en même temps qu'elle, & en sont inséparables : d'autres le sont moins, ne paroissent pas dans tous les temps, à tous les périodes, & sont pour cela appelés *chroniques*. L'observateur doit avoir soin de les rassembler les uns & les autres, de les distinguer exactement, afin de pouvoir

saisir le présent & connoître l'avenir, en démêlant les différens rapports de ces symptômes. C'est par cette sage conduite que le médecin sçaura saisir les signes distinctifs des maladies, & les marques de leur différence. Les définitions & les histoires des maladies tirent de-là seul le caractere de vérité qui les fait reconnoître, & exposent ainsi la nature sous son point de vue le plus lumineux. Les symptômes chroniques nous apprennent à différencier les degrés & les périodes des maladies, & à nous régler sur les autres symptômes par leur propre nature.

L'observateur ne négligera pas non plus les symptômes non essentiels, quoiqu'ils ne soient pas si étroitement liés avec la maladie. La doctrine des crises dépend en grande partie de la connoissance des symptômes épigénomenes. Tous mettent dans leur jour les différences qui viennent du tempérament, de l'âge & de la méthode curative particuliere.

Les anciens tenoient déja la doctrine que je viens d'exposer; & les

meilleurs médecins, parmi les modernes, ont pensé la même chose. Hyppocrate avoit dit qu'il y a dans toutes les maladies certaines circonstances qui paroissent constamment & inséparablement avec elles ; que d'autres paroissent dans l'une ou dans l'autre indifféremment, quoique ces maladies soient différentes ; que ce qui paroît constamment dépend de la nature individuelle & constante de la maladie ; au lieu que ce qui est variable dépend du concours de causes diverses, & des différentes méthodes. Hippocrate a marqué, dans ses écrits aphoristiques, ce qui est constant, comme autant de règles de l'art. Quant aux circonstances variables, il n'a pas voulu les ranger dant la classe de ses maximes ; & il les a laissées à la pénétration de l'observateur. Au reste, la théorie des symptômes que nous venons d'exposer, est celle de tous les bons observateurs modernes.

J'ai dit, en parlant de l'esprit d'observation, que l'observateur mettoit de la liaison entre les choses à me-

ſure qu'il les appercevoit. L'ordre de cette liaiſon ſe fera mieux voir, quand j'aurai montré comment l'eſprit paſſe de l'idée des ſymptômes à l'idée des maladies. Les ſymptômes, comme je l'ai dit, ne ſont pas la maladie même : ils ne le ſont pas même, quand ils paroiſſent, durent, & ceſſent avec elle ; ou, comme le diſent les Arabes, lorſqu'ils ſuivent la maladie, comme l'ombre ſuit le corps.

Un malade peut être inſtruit de tous les ſymptômes de ſa maladie, ſans connoître néanmoins ſa maladie, parce que, quoique le ſymptôme tombe ſous les ſens, la maladie ne ſe dévoile que par le raiſonnement. La raiſon réunit les perceptions des ſens, conſéquemment la maladie eſt une combinaiſon de ſymptômes différens, coopérans, ou ſe ſuccédans les uns aux autres, & liés entr'eux. La maladie eſt donc différente du ſymptôme, quoique celui-ci diſparoiſſe avec la maladie ; de même que la connoiſſance hiſtorique de la maladie eſt différente de

la connoissance philosophique qu'on en peut avoir; c'est-à-dire de la connoissance de ses causes.

On passe donc de la notion des symptômes à celle de la maladie, quand, après la comparaison des symptômes présens & des effets qui ont autrefois résulté des mêmes symptômes, on tire des conclusions touchant la maladie actuelle. Tout symptôme essentiel est une partie de la maladie; & tous les symptômes réunis sont ce qui la constitue: par conséquent un médecin a fait ce qu'il devoit faire alors, s'il a bien vu tous les phénomènes, s'il les a bien distingués & bien combinés. Nous appelons maladie, non pas tout phénomène qui s'éloigne de l'état de santé; mais plutôt le concours de ces symptômes qu'on sçait, par une longue observation, commencer, s'accroître, se soutenir, diminuer, & disparoître ensemble.

Les maladies observent entr'elles un ordre nécessaire. La connoissance de ce qu'il y a d'essentiel & de non essentiel nous conduit à la connois-

ſance de leur reſſemblance & de leur diſſemblance ; la connoiſſance des ſymptômes ſimples d'une maladie à celle des ſymptômes compoſés ; celle des maladies ſimples à celle des maladies compoſées ; & de la notion de pluſieurs maladies particulieres naît inſenſiblement la notion de leur dépendance, & du rapport qu'elles ont au ſyſtême entier. Ces notions ſont la partie hiſtorique des maladies, laquelle eſt appuyée toute entiere ſur l'obſervation de la différente réunion des ſymptômes, de leur progrès, de leur iſſue, ſoit pour la vie, ſoit pour la mort.

C'eſt de ce côté-là qu'Hippocrate s'eſt rendu ſi recommandable. Il a remarqué que toutes les maladies ne paroiſſent pas à tout âge ; mais que pluſieurs ſont propres à un âge déterminé ; que d'autres n'attaquent que quelques ſujets çà & là, & que quelques-unes attaquent en certain temps des peuples entiers ; que celles-là reparoiſſent toujours, & que celles-ci, au contraire, ſont quelquefois long-temps à reparoître. Il

en est aussi, selon lui, de particulieres à un pays, où elles sont comme dans leur empire.

Quant aux progrès & à l'issue des maladies, il a fort bien remarqué celles qui sont mortelles dès l'abord; celles qui finissent en peu de temps par la mort plutôt que par la guérison ; & enfin celles qui avancent lentement vers leur terminaison. Il vit que, dans les fiévres aiguës qui étoient abandonnées à elles-mêmes, & dont on n'avoit pas arrêté le cours par des médicamens donnés mal-à-propos, il arrivoit certains changemens sensibles pour le bien du malade. Comme cela arrivoit à certains jours, il remarqua ces jours avec un soin extrême. Du reste, il se contentoit d'écrire ces événemens, sans se mettre beaucoup en peine de leurs causes.

On voit de quelle maniere la connoissance historique des maladies nous conduit à son tour, auprès du lit des malades, à la connoissance de la maladie présente. En étudiant la maladie actuelle, nous avons aussi de-

vant les yeux, si nous le voulons, tout ce que les meilleurs médecins ont observé sur les maladies particulieres. En comparant judicieusement ces observations avec tout ce que nous remarquons dans le malade présent, la nature de sa maladie devient évidente.

Rien n'est donc plus important qu'une histoire vraie & authentique, faite comme nous l'avons dit dans les chapitres précédens; car ce n'est que de l'histoire faite d'après les phénomènes, & non d'après des raisonnemens ou des hypothèses, que nous parlons ici.

La connoissance des phénomènes ou la connoissance historique, est différente de la connoissance des causes, ou de la connoissance philosophique des maladies. Avoir une connoissance historique, c'est connoître les maladies conformément à la marche de la nature, parce qu'on ne suppose, dans cette connoissance, que ce qui tombe sous les sens; au lieu que l'esprit ne voit pas toujours des yeux dans l'examen des causes. Comme l'incertain ne

doit pas être confondu avec le certain, il ne faut donc pas confondre l'hiſtoire des phénomènes avec l'examen des cauſes ; &, par cette raiſon, les cauſes ne doivent pas entrer dans l'hiſtoire des phénomènes des maladies.

On a reconnu, depuis long-temps, qu'Hippocrate dut ſa grande réputation principalement à l'application avec laquelle il obſervoit les moindres circonſtances des maladies, & à l'exactitude avec laquelle il a conſigné tout ce qui avoit précédé les maladies, les accidens qui les accompagnent, & ce qui y avoit été utile ou nuiſible. Hippocrate nous a montré par-là ce que l'on doit entendre par l'hiſtoire des maladies. Au lieu de rechercher les cauſes des événemens, il ſe contentoit de rapporter ces événemens comme il les voyoit arriver l'un après l'autre dans la nature ; & les déterminoit avec la plus grande attention, de maniere qu'on apprît par-là à bien diſtinguer les maladies, & à juger de leur terminaiſon dans des cas ſemblables.

Il eſt certain que la recherche des

causes est très-importante, & qu'on doit s'appliquer à reconnoître le siége d'une maladie; mais il est faux que ce soit par les causes & par le siége des maladies qu'on peut en prévoir & déterminer les signes généraux, & le caractere. Quel est le but qui s'offre d'abord à nos yeux dans la pratique de la médecine, dit Sauvage? Ce sont les différentes combinaisons des accidens, qui, selon les divers périodes des maladies, different de plusieurs manieres, & qui sont néanmoins enchaînées dans une certaine suite, & dans un ordre déterminé selon chaque maladie particuliere.

Nous ne voyons pas toujours les causes éloignées; les causes même prochaines nous échappent le plus souvent. Il faut donc, malgré nous, apprendre à connoître les maladies d'après les phénomènes, avant de les étudier d'après leurs causes.

Le concours de certains symptômes nous mene au nom générique qu'on a donné aux maladies, &, en

même temps, à leur eſpece. La connoiſſance de l'eſpece & des ſignes conduit à la connoiſſance hiſtorique totale des maladies; mais très-ſouvent elle ne nous donne pas encore la connoiſſance de leur cauſe.

C'eſt toujours au grand déſavantage des malades, qu'on déduit les premieres notions d'une maladie, de ſon eſſence ou de ſon caractere. On entend tous les jours parler de ſang muriatique, épais, corrompu, ſans cependant en voir la moindre preuve. C'eſt néanmoins d'après ces principes arbitraires, que la plûpart des praticiens jugent tous les jours des phénomènes d'une maladie, & qu'ils établiſſent leurs indications curatives & leurs méthodes, & qu'ils adminiſtrent les médicamens. Tous ceux qui n'ont pas eu l'art d'obſerver les maladies, ont fondé de tout temps leur doctrine ſur ce pitoyable verbiage. Jamais ils n'ont déduit les noms & les définitions des maladies de ce que les phénomènes leur préſentoient, parce qu'ils croyoient

leur amour-propre plus flatté en prétendant connoître ce qu'une maladie étoit essentiellement, que ce qu'elle pouvoit être selon les phénomènes qu'ils appercevoient.

Les noms pris immédiatement des causes prochaines des maladies, ne fournissent non plus que des notions fausses. Il est vrai qu'on est souvent obligé de garder ces noms, parce qu'ils sont généralement reçus, & que, sans cela, on n'est pas compris du grand nombre. On sçait que les bonds imaginaires de la matrice n'ont rien de commun avec le prétendu mal de mere; cependant une dénomination de cette maladie, fondée sur l'observation & l'expérience, n'est pas, pour la plûpart des hommes, aussi intelligible que la dénomination erronée. Une dame me disoit, je sçais maintenant que j'ai une toute autre maladie que votre mal de mere. Où en est le siége, lui répondis-je? --- Dans les nerfs, me dit-elle. On ne peut nommer une maladie d'après ses causes prochaines, que quand les causes sont générale-

ment adoptées. Voilà pourquoi *point de côté* est mieux dit que l'*inflammation de la pleure*.

Les définitions valent donc mieux aussi quand on les prend des phénomènes, & non de l'essence de la maladie même; par conséquent les définitions *nominales* sont préférables aux définitions *réelles*. On sçait que les définitions nominales consistent dans l'énumération de quelques propriétés par lesquelles on distingue une chose de toutes celles qui sont de la même espece; au lieu que les définitions réelles font voir de quelle maniere une chose est telle, ou possible. Or la médecine devroit être portée au plus haut degré de perfection, pour pouvoir donner sur le champ une définition réelle; & cependant rien n'est plus commun chez les médecins. L'un dit que l'hypochondriacie est l'embarras de la circulation du sang dans le bas-ventre; l'autre, que c'est une surabondance de matiere atrabilieuse; celui-là, que c'est une mauvaise conscience; chacun donne sa définition, non d'a-

près les phénomènes de la maladie; mais ſelon l'hypothèſe qu'il s'eſt faite de l'origine de la maladie. On a donc droit de rejeter les définitions (*a*) réelles, tant que les cau-

---

(*a*) Si les écrivains qui ont traité la logique & la rhétorique avoient bien examiné ce qu'ils entendoient par *définir*, jamais ils ne nous auroient donné tant de règles pour bien définir; car les propriétés intrinſéques de tous les objets nous étant inconnues, il eſt impoſſible de les déterminer dans une définition quelconque. Lock avoit bien ſenti cela. D'un autre côté, il eſt des choſes ſi ſimples en elles-mêmes, que le ſeul nom vaut mieux pour les comprendre que tout ce qu'on en pourroit dire. Qu'on me définiſſe un grain de bled, dit Lock: mais ces choſes ſimples ſuppoſent même une connoiſſance d'uſage; car, ſans cet uſage, les définitions les plus exactes ne nous feroient pas même connoître ces objets. Cicéron avoit également bien vu l'inconvénient des définitions réelles. *Quoniam de propriis oritur plerumque magna diſſentio, in primis commovet explicatio vocabuli, ac nominis.* Part. orat. Mais ces définitions nominales, comme l'obſerve très-bien M. Nietzki dans ſon excellente Pathologie, ſont ſujettes à l'inconvénient de la prolixité; & ſouvent à l'ambiguité de termes mal compris, par conſéquent moins propres pour enſeigner. Je

ſes prochaines des maladies ne ſeront pas déterminées d'une maniere inconteſtable.

Une maladie ne ſe connoît qu'en excluant toute hypothèſe, comme je l'ai déja dit. Il faut laiſſer là ces cauſes, & ne ſe fixer que ſur les phénomènes conſtans & inſéparables de la maladie. On ne prendra guères une maladie pour une autre, ſi l'on

---

remarque, dans les anciennes langues tant du Nord que de l'Orient, un avantage extrême ſur les langues modernes. C'eſt que chaque mot eſt, pour ainſi dire, une définition de l'objet qu'il exprime; au lieu que ces mots ayant paſſé dans les langues modernes avec plus ou moins d'altération, l'idée primitive qu'on y avoit attachée, s'eſt perdue; & le mot n'a plus eu qu'une ſignification très-éloignée de ſon origine, & même quelquefois très-vague. On voit de-là combien on a eu raiſon de dire qu'on *n'avoit pas encore donné une ſeule définition exacte, depuis qu'on avoit mieux appris à raiſonner.* Je ne vois pas d'inconvénient à donner une définition réelle à une maladie connue, quoiqu'à la rigueur, il n'y ait aucune définition adéquate. Demander une définition adéquate, ce ſeroit demander l'impoſſible, même par rapport aux définitions nominales.

ne ſe règle pas par des notions arbitraires; & toute maladie, expoſée d'après les ſeuls traits de la nature, ſe reconnoîtra toujours aiſément, parce qu'elle ſe diſtinguera d'elle-même de toute autre maladie par ſes accidens particuliers : c'eſt ce qu'il s'agira de ſaiſir exactement.

Ainſi, celui qui obſerve bien les différens ſymptômes des maladies, & ſçait, par leur concours, ſe former une idée qui leur réponde, ſans confondre l'idée de tous les ſymptômes avec celle de chacun pris en particulier, acquiert une vraie idée des maladies. Le progrès naturel de l'eſprit humain, dit M. d'Alembert, eſt de monter des individus aux eſpeces, des eſpeces aux genres, des genres prochains aux genres éloignés; enſorte qu'à chaque pas, il ſe forme une ſcience, ou il s'attache une nouvelle branche à la ſcience déja formée.

On réunit ſouvent pluſieurs maladies d'un même genre & d'une même dénomination, mais fort différentes entr'elles, ſous une même

espece, & l'on prétend les guérir toutes d'une même maniere. L'inflammation de la prunelle doit se distinguer de l'inflammation du bord de la cornée, quoique toutes les deux se ressemblent en apparence. Boërhaave a vu employer des collyres pour la premiere maladie, & faire perdre totalement la vue. C'est pourquoi il ordonne que, dans l'inflammation de la prunelle, on saigne, sans tarder, jusqu'à ce que le malade tombe en foiblesse; qu'on tienne l'œil modérément chaud extérieurement, afin que l'inflammation ne soit pas suivie de suppuration; ce qui feroit perdre promptement la vue au malade.

On reconnoît l'inflammation de la prunelle à la douleur extrême que tout rayon lumineux excite dans l'œil; au lieu que l'inflammation du bord de la cornée est accompagnée d'une douleur beaucoup moins forte. Une inflammation de la cornée, dûe à un virus vénérien, doit se distinguer soigneusement de l'inflammation simple de cette partie; & les

remèdes qui s'emploient avec ſuccès dans le premier cas, ſont inutiles dans le ſecond. On donne pour marque diſtinctive du premier cas une tumeur charnue, dure à la pellicule antérieure, que j'ai également remarquée dans le ſecond, pendant quatorze jours de ſuite; & le mal, accompagné d'un aveuglement total, ne céda qu'aux ſangſues appliquées au fondement & au bain des pieds accompagné de graine de moutarde. Dans le premier cas, au contraire, cette tumeur devient ſi conſidérable, qu'elle s'étend de tout côté au deſſus de la cornée; & l'œil eſt, dès le premier abord, d'un blanc jaunâtre, &, pour ainſi dire, purulent. Il découle de quantité de petits points de la partie enflammée une ſéroſité épaiſſe, gluante, jaunâtre, mordicante; & ces petits points ſe changent inſenſiblement en autant de petites veſſies qu'on n'apperçoit pas dans le ſecond cas, non plus que les petits points.

On voit par-là combien il eſt néceſſaire d'avoir une connoiſſance diſtincte des eſpeces des maladies que

bien des gens confondent & traitent sans avoir égard à la différence qui se trouve entr'elles; ce qui arrive tous les jours, par rapport aux différentes especes de mal de gorge, de colique, de phthisie, d'épilepsie, & de jaunisse.

Nous appelons maladies de même espece celles qui se ressemblent par des caracteres constans & durables. Des especes différentes qui se ressemblent par des accidens communs, mais qui ont chacune quelque chose de particulier, s'appellent maladies du même genre. La ressemblance des genres constitue les classes. Il est quelquefois plus aisé de distinguer les genres des maladies que leurs especes, parce que, pour déterminer les especes, on est quelquefois obligé d'avoir recours aux causes qui dépendent souvent d'autres maladies. La phthisie, par exemple, peut venir de la gonorhée, de la vérole, du scorbut, de la jaunisse, des pâles couleurs, d'une gale rentrée à la tête, des vers, de l'asthme, d'un crachement de sang, de la passion

hyſtérique, d'un cours-de-ventre, de la dyſſenterie, du diabate, de ſueurs exceſſives, d'une perte de ſang, d'un écoulement exceſſif de lait ou de ſemence, des fleurs-blanches, d'obſtructions aux inteſtins, ſur-tout dans les glandes méſaraïques; de calculs dans les reins, dans la veſſie; d'abcès extérieurs conſidérables, ou intérieurs, comme dans le foie, la rate, la veſſie, les inteſtins, la poitrine; de différentes hydropiſies; d'une infinité de maladies négligées, ou mal traitées; d'une conſtitution particuliere; de la foibleſſe des vaiſſeaux, & d'humeurs corrompues.

Malgré cela, la détermination des eſpeces qui viennent de ces ſources, n'eſt pas abſolument incertaine, parce qu'elle ſe doit en grande partie aux cauſes éloignées.

Les médecins de l'école de Cnide faiſoient, avant Hyppocrate, une maladie de chaque ſymptôme particulier, parce qu'ils ignoroient l'art de réunir ſous une dénomination & ſous une deſcription générale, ce qu'il y a de reſſemblant dans les cir-

conſtances de différentes maladies. Hippocrate dit, à la vérité, que ces obſervateurs avoient bien rapporté tout ce qu'un malade ſouffre dans chaque maladie, de quelle maniere cela lui arrive; en un mot, ce qu'une perſonne qui ne ſçauroit rien de la médecine, pourroit rapporter après s'être informé auprès des malades de toutes les circonſtances de leur maladie; mais qu'ils avoient oublié la plûpart des choſes qu'un médecin doit ſçavoir, ſans être obligé de les demander à un malade.

La vraie faute de ces médecins étoit donc de ne pas diſtinguer les ſymptômes eſſentiels des maladies déterminées de ceux qui ne l'étoient pas, ou qui ſont communs à pluſieurs maladies. Ainſi l'on a préſumé avec raiſon que ces médecins, après avoir écrit tout ce qui arrivoit à un malade, avoient déduit tous ces ſymptômes d'une ſeule maladie; tandis que ce malade pouvoit avoir eu ſucceſſivement quelques maladies bien différentes les unes des autres, comme on voit tous les jours des ſujets

attaqués de maladies compliquées, c'est-à-dire de trois ou quatre maladies à-la-fois.

Boërhaave a donc eu raison de dire que toute la science des Cnidiens se réduisoit à observer assidument tout ce qui étoit arrivé avant la maladie, ses progrès, son issue; sans en tirer de conséquences, ou sans rappeler les especes à leurs genres.

De cette diligence peu refléchie & hors d'œuvre naquirent des especes & des noms de maladies sans nombre; comme s'il étoit besoin qu'une maladie eut toujours un autre nom, lorsquelle a quelque légere particularité, quoiqu'essentiellement il n'y ait pas de différence. Voilà pourquoi on regarde les especes multipliées des fiévres qui se trouvent dans les œuvres d'Hippocrate, comme l'ouvrage des médecins de Cnide; & c'est avec raison qu'on les distingue des vrais écrits d'Hippocrate.

Galien reprochoit cette même faute aux empiriques, qui, faute de

méthodes, augmentoient le nombre des maladies à l'infini, parce qu'il faisoient plutôt attention à des symptômes particuliers & variables à l'infinie, qu'à la maladie elle-même qui est toujours identique en soi.

Sennert & quelques autres parmi les modernes sont tombés dans la même faute, pour avoir trop subtilisé dans les distinctions des maladies. On voit par-là combien il est nécessaire, non-seulement de sçavoir distinguer les especes des maladies, mais aussi de sçavoir où la différence cesse. Des gens peu attentifs distinguent les unes des autres des maladie où il n'y a pas la moindre différence, & en identifient d'autres qui n'ont entr'elles aucun rapport.

De Gorter a dit que les especes des maladies étoient tout aussi constantes que les especes des plantes, & que la nature paroissant si constante, il y avoit lieu d'espérer qu'on mettroit un jour les maladies en un ordre convenable, comme on l'avoit fait des plantes. Il y a déja longtemps qu'on a desiré un ouvrage dans

lequel les maladies fussent rangées par classe, de maniere que des classes on passât aux genres, & de-là aux especes, d'après les caracteres les plus justes & les plus fixes qu'elles puissent avoir. Il est certain qu'il y a beaucoup de maladies, qui malgré leur complication apparente ont un caractere aussi constant que les plantes même les plus simples : mais cela ne se rencontre pas dans toutes les maladies.

Quoi qu'il en soit, c'est en faisant une attention particuliere aux signes, que nous apprenons à connoître les maladies. Mais la même maladie peut se présenter sous des jours bien différents ; elle prendra quelquefois le caractere d'une autre. On aura même quelque chose de particulier dans son caractere en certains circonstances. Une légere marque distinctive, qu'il faut ne pas laisser échapper, est alors de la derniere importance. Quant aux signes pris en eux-mêmes, ce sont les signes pathognomoniques qui doivent nous intéresser dans notre observation.

Je n'ai rien dit jusqu'ici des phénomènes des maladies & de leur liaison, que ce qu'on en peut dire dans la théorie générale des signes. Je parlerai de l'application de toutes ces réflexions dans les chapitres de la seconde partie de l'examen des causes, où l'on trouvera quantité de phénomènes sous le titre de causes, parce que l'expérience a prouvé qu'ils le sont.

On a long-temps regardé ces causes comme de simples phénomènes, & on les considere encore de même dans toutes les maladies qui ne sont pas encore assez distinctement connues, jusqu'à ce que l'avenir nous instruise sur leur détermination. Mon intention n'a été que de faire voir ici en général que les phénomènes sont dans les maladies, ce à quoi le médecin doit d'abord faire attention. J'indiquerai ça & là par des exemples appropriés & plus sensibles, comment le médecin distingue dans l'idée générale de la maladie les symptômes selon leur ordre & leur liaison; & comment, dans les mala-

dies bien différenciées, il juge de leurs variations & de leur terminaiſon, & cela toujours par de ſimples phénomènes.

Il étoit plus naturel, ſelon moi, de ne parler ici de la ſymptomatologie, ou de la théorie des phénomènes, que de la maniere la plus générale; & de rapporter les phénomènes eux-mêmes dans la théorie des cauſes. Les phénomènes rapportés ici, & hors de leur liaiſon, ne formeroient pour ainſi parler qu'un ſquelette, au lieu que là ils deviendront comme un corps animé.

Je paſſe donc maintenant à la théorie des ſignes. On appelle ſigne d'une maladie tout ce qui nous inſtruit de ſon état ou paſſé, ou préſent, ou de ſes changemens & de ſa terminaiſon. Un ſigne en général eſt une choſe connue qui nous mène à l'inconnu. Les ſignes des maladies appartiennent encore à la claſſe des phénomènes, parce qu'il ſont pris de ce qui tombe ſous les ſens. Mais auſſi ils réſident ſouvent dans leurs cauſes.

Chaque ſigne de la maladie eſt

un effet de la maladie, mais tout effet ne nous conduit pas à la connoiſſance de ſa cauſe. C'eſt cependant par-là que nous pouvons y remonter. On parviendra donc par les ſignes externes des maladies à la connoiſſance de l'état interne des choſes.

Boërhaave dit que rien n'eſt plus néceſſaire en médecine que les ſignes, & qu'il vaudroit mieux ne rien connoître de toute la médecine que de ne rien ſçavoir des ſignes ; que c'eſt pour cela que le médecin doit s'appliquer ſur-tout à cette partie, & s'y livrer même tout entier. Il dit dans un autre endroit qu'aucune partie de la médecine n'eſt ſi importante que la connoiſſance des ſignes ; que c'eſt la premiere & la plus néceſſaire de toutes : la plus néceſſaire, parce qu'à la premiere fois qu'on voit un malade, c'eſt par les ſignes que l'on s'informe de l'état du malade, & ſi la maladie eſt plus forte que le malade ; la premiere, parce que c'eſt-là ce qui a fait la premiere occupation des premiers

médecins. Ils obferverent, par exemple, dans la pleuréfie qu'ils ne connoiffoient pas encore, une douleur au côté, accompagnée d'une difficulté de refpirer, d'un pouls fréquent, & d'une grande foif: tous ces fymptômes étoient des fignes qui tomboient d'abord fous les fens: mais ce qu'étoit la maladie, ils l'ignoroient encore. Au bout de deux ou trois jours, ils virent ces gens cracher du fang, rendre une urine épaiffe, & avec ces fignes recouvrer la fanté: ils virent auffi d'autres fujets mourir de cette douleur; & que le côté des cadavres étoit devenu brun & bleuâtre. Ils trouverent auffi, en ouvrant les fujets, que ce côté étoit tout grangrené tant en dehors qu'en dedans: ils jugerent donc de-là que la maladie avoit été une très-forte inflammation au côté, & ils l'appellerent *pleuréfie*.

Les fignes qui nous découvrent l'état préfent de l'homme, font les premiers auxquels il faut faire attention. Mais fouvent on ne peut avoir aucune idée claire du préfent,

si l'on n'a pas en même temps recours aux signes de l'état antérieur du malade. On tâche de trouver ces signes par les demandes qu'on croit devoir faire au malade. On s'informe de tous les changemens arrivés à l'intérieur & à l'extérieur du corps, & l'on se fixe sur tout ce qui peut être significatif. Il faut avant toutes choses connoître en quel temps & avec quelles circonstances la maladie a commencé, en quelle partie du corps: quelles en ont été les progrès & les suites : on examine tout ce qui est arrivé hors du cours ordinaire de la nature, & tout ce qui paroît s'en éloigner, pour en déduire les instructions nécessaires. L'état de toutes les parties nobles, la mesure des secrétions & des excrétions, de la quantité des matieres qui peuvent être restées dans le corps, méritent une égale attention si l'on veut ne pas s'abuser sur les signes des maladies.

Les progrès d'une maladie se connoissent en faisant une attention particuliere aux signes que présentent

les changemens, & les circonstances qui les suivent. On trouve une partie de ces signes en considérant mûrement les symptômes, & en distinguant avec sagacité ce qui est passager de ce qui est constant, ce qui est prochain de ce qui est éloigné, & ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas.

L'Auteur de la nature a fixé le cours de la plûpart des maladies par des loix immuables, qu'on découvre bientôt si le cours de la maladie n'est pas interrompu ou troublé par le malade, ou par les assistans qui sont souvent la cause de la plûpart des symptômes inattendus.

Au moyen de ces signes, nous comprenons bientôt à quel période en est la maladie, à son accroissement, à son état, à son déclin. Boërhaave regardoit ces signes comme si importans, soit dans l'examen, soit dans le traitement des maladies, qu'il ne trouvoit rien qui eût une plus grande influence sur la pratique heureuse ou malheureuse de la médecine.

C'est des signes des crises & de l'*état* de la maladie que nous déduisons ceux qui nous apprennent si telle maladie se terminera par la guérison, par une autre maladie, par la mort ; & que nous connoissons le temps où elle finira. On parvient à ces signes en général, en comparant & combinant les autres signes entr'eux, & tirant, de ce qui a été vu dans un grand nombre de cas, des conséquences relatives à l'événement du cas présent.

Les médecins anciens doivent avoir long-temps décrit les maladies par les phénomènes les plus simples, & avoir fait attention à tout ce qui est l'effet du hasard ou de l'art, avant de pouvoir dire avec quelque vraisemblance » cent fois, dans telle maladie & avec » telles circonstances, ces signes ont » été les avant-coureurs de tel événe» ment ; donc ils le sont aussi mainte» nant. » L'attention particuliere qu'apportoit Hippocrate à observer tout ce qui se passoit dans les maladies jusqu'aux moindres circonstances, lui donna cette habileté à

distinguer du premier coup d'œil une maladie d'une autre ; & l'art avec lequel il apprit à comparer les mêmes maladies dans différens sujets, & à estimer les symptômes à leur juste valeur, le mit en état de prédire l'issue des maladies, avec une probabilité qui étoit presque la certitude même ; & de pronostiquer encore à ceux qui se portoient bien les maladies qui devoient leur arriver. Mais cet avantage, que presque aucun médecin n'a eu au même degré que lui, n'est pas le fruit d'observations précipitées. Il faut avoir été capable de se dire pourquoi l'on a été trompé un grand nombre de fois dans ses prédictions, avant de prédire avec cette certitude qui a mérité à ce grand homme tant d'honneurs & tant de confiance de ses contemporains & de tous les âges.

Nous remarquons quel degré despoir ou de danger il peut se trouver dans une maladie, en pesant mûrement le bien être passé ou présent de l'état du malade, avec le mal que nous appercevons dans les mêmes

ſources ; en meſurant les forces du malade avec celle de la maladie, & en conſidérant toujours ce qui a vraiment ſuivi les mêmes circonſtances & les mêmes ſignes. Par cette recherche faite avec tout le ſoin poſſible, nous apprenons ſi l'eſpérance eſt décidément bien fondée ; ſi elle eſt douteuſe, ou comment elle pourroit être mal fondée. Monteſquieu demandoit aux médecins, dans ſa derniere maladie, en quelle raiſon étoient l'eſpérance & le danger : ils auroient pu répondre à la Chinoiſe, un dixieme va à la vie, & neuf dixiémes à la mort.

On ſe perfectionne dans l'art du pronoſtic, en apportant aux changemens que l'on appelle *criſes*, l'œil le plus attentif, & la réflexion la plus diſcrette. On entend par criſe, l'expulſion de la matiere morbifique, laquelle excrétion eſt ordinairement ſuivie d'un changement ſenſible, ſoit pour la guériſon, ſoit pour la mort. Quant à ces criſes, les médecins diſtinguent 1° le temps où la matiere offenſive reſte

ſans aucune amélioration dans l'eſtomac, les inteſtins, les vaiſſeaux quelconques, ou dans quelque partie ; temps pendant lequel les excrétions quelconques du corps different le plus de ce qu'elles ſont dans l'état de ſanté ; & où la maladie empire d'une maniere ſenſible. 2° Le tems où la matiere morbifique, ſuffiſamment atténuée, ſuffiſamment oppoſée à ſon état précédent, & aſſez ſemblable, quoique non totalement, à ce qu'elle étoit dans l'état de ſanté, ſe prépare à l'excrétion ; pendant lequel temps la maladie commence à baiſſer. 3° Le temps où la criſe s'exécute réellement.

C'eſt par l'obſervation exacte de toute la ſuite d'une maladie, de la diminution, de l'augmentation, de la ceſſation des ſymptômes, que les anciens ſe familiariſoient avec la théorie des criſes. Ils regardoient l'obſervation & le détail circonſtancié de ces ſymptômes comme de la derniere importance, parce que c'étoient les ſignes par leſquels ils pou-

voient prévoir & prédire l'avenir dans les maladies.

L'essentiel en cela est de sçavoir distinguer ces différens temps, & particuliérement celui où tout se détermine à la crise. Les plus habiles médecins conviennent tous que ce point est très-difficile à saisir, & qu'il y a toujours un très-grand danger à ne pas le sçavoir faire : car, les signes de la crise se confondant aisément avec les symptômes de la maladie, on sera exposé à mal manœuvrer dans ces momens décisifs pour la vie ou pour la mort.

On reconnoît ces différens temps, en observant exactement les circonstances qui tiennent essentiellement & directement à la vie ; comme le pouls, la respiration, &, si l'on veut, les urines. Le premier temps n'est pas si difficile à reconnoître ; mais le second & le troisieme le sont extrêmement. Boërhaave détermine les marques d'une crise prochaine, avec un coup d'œil de maître. Les marques de la crise prochaine se voient

par la force vitale, qui l'emporte ſur la force de la maladie : au lieu que les ſymptômes ne viennent que de la force de la maladie, qui l'emporte ſur la force vitale. Celles-là ne paroiſſent que quand tout eſt diſpoſé à une bonne criſe : ceux-ci ſe font voir dans le premier ou le mauvais temps de la maladie, mais particuliérement dans ſon accroiſſement. Les marques de la criſe ne paroiſſent qu'avec du ſoulagement, au lieu que les ſymptômes nuiſent promptement.

Les ſignes d'une criſe prochaine, leſquels ne ſont pas conſtans, ſe manifeſtent en partie par un friſſon, dont le corps eſt quelquefois ſaiſi ; en partie par le plus grand mouvement du ſang, qui ſuit quelquefois le froid ; en partie par des douleurs, des inquiétudes, & généralement par les changemens qui arrivent à l'état de la tête & de la poitrine, conſéquemment au cours plus rapide du ſang ; en partie par les changemens que l'on apperçoit aux parties par leſquelles la nature médite l'exécution de la criſe ; tels que des dé-

goûts, des tremblemens, des tensions, des démangeaisons, des rougeurs; enfin par l'excrétion critique même.

Cette excrétion se fait ou par un écoulement de sang, soit du nez, soit des vaisseaux hémorrhoïdaux, soit de l'uterus chez les femmes; ou par une expectoration abondante; par un vomissement & un cours de ventre qui le suit; par une décharge d'urine considérable, accompagnée d'un sédiment copieux; par une grande sueur, par des apostases ou des abscès à l'une ou l'autre partie du corps. Tantôt la crise se fait par le concours de plusieurs excrétions, tantôt par une seule.

On prendroit certainement ces signes & les phénomènes qui les suivent pour des symptômes de la maladie, s'ils paroissoient dans un autre temps, & s'ils n'étoient pas bientôt suivis d'un soulagement sensible, ou s'ils avoient une autre cause manifeste. Quelquefois on s'y méprendroit, & on les regarderoit comme des signes funestes, lorsque

le malade eſt à la veille de recouvrer la ſanté. Cette erreur n'eſt pas rare parmi les praticiens peu inſtruits de la ſymptomatologie.

Je traitois, il y a quelque temps, une jeune dame d'une fiévre aiguë, qui ſe termina heureuſement. L'imprudence de la malade lui occaſionna une rechûte, & ſa ſeconde maladie fut beaucoup plus forte que la premiere. Le ſeptieme jour de la maladie, je vis la malade dans une grande agitation, après avoir paſſé une fort mauvaiſe nuit. Tous les ſymptômes étoient des plus graves, & la chaleur étoit exceſſive. A midi, on me fit avertir que la malade étoit toute froide: j'y fus, & je trouvai en effet ſon viſage, (qui le matin avoit été rouge comme du feu & tout brûlant,) très-pâle, les lèvres bleues, les ongles livides, tout le corps dans une ſueur froide, & la malade extrêmement affoiblie. Le pouls, qui le matin étoit encore très-fréquent, étoit alors devenu très-lent. Ces circonſtances me firent alors juger qu'il alloit ſe faire une

crise. Je félicitai même ceux qui étoient présens du rétablissement auquel ils s'attendoient le moins du monde, & qui commença à paroître dès le même jour, après une forte sueur. Kloekhof appelle la sueur critique qui a lieu au commencement du frisson, un phénomène irrégulier, quoiqu'il l'admette ; & il dit en même temps que, dans les crises qui se font promptement, & sur-tout avec de pareilles sueurs critiques, non-seulement le pouls tombe extraordinairement, mais même devient absolument insensible. Cette règle n'est cependant pas sans exception.

Une mauvaise crise se distingue d'une bonne, en ce que celle-là est toujours prématurée, que la fiévre y est plus violente, que la nature de l'excrétion est moins salutaire ; on y voit aussi un soulagement qui n'est que passager. Elles ont toutes deux quelque ressemblance, mais il y a des particularités qui n'échappent pas à l'œil connoisseur, s'il a soin de faire attention à tout. La crise est mau-

vaiſe, ſi la maladie change de ſiége, ou ſe termine par la mort. Auſſi le médecin abandonne une bonne criſe à ſon libre cours, & tâche de s'oppoſer prudemment à la mauvaiſe. Les criſes qui ne ſont ni bonnes, ni mauvaiſes, ſe jugent & ſe traitent ſelon ce que peut indiquer leur caractere eſſentiel. Hippocrate ne tenoît aucun compte des criſes légeres.

Quoique la nature ne ſemble pas obſerver de lois ſi régulieres dans toutes les criſes, on ne peut cependant nier avec raiſon la réalité des criſes. Hippocrate ne les attendoit pas toujours dans les maladies aiguës: mais ſes écrits nous en prouvent la vérité d'une maniere inconteſtable. Quant à nos climats plus froids, ou à ceux dont l'air eſt moins pur que celui de la Gréce, nous ne devons y compter ſur les criſes, ſur les jours & les ſignes indicatoires, qu'à des termes moins limités, vu d'abord le climat, enſuite notre régime moins exact, notre maniere de guérir ſi précipitée, nos médica-

mens plus nombreux, & souvent plus avantageux.

Ce terme semble sur-tout dépendre du caractere de la maladie, des causes précédentes, du régime, & des moyens curatifs qu'on a employés pour imiter ou suivre la nature dans tous ces mouvemens salutaires. Quantité de gens aiment mieux se sauver la vie par une saignée, que d'attendre le secours incertain d'une hémorrhagie : ils aiment mieux faciliter par une saignée la sortie de la petite vérole, que d'attendre cette éruption au milieu de grandes douleurs : ils préferent d'accélérer & de pousser la sueur par une boisson aqueuse, abondante, au lieu d'attendre une sueur critique. Hippocrate lui-même soutenoit la nature par l'art dans les crises de la pleurésie & de l'inflammation de poitrine.

Tous les signes relatifs au pronostic, sont très-intéressans pour le médecin, parce que c'est sur cela particuliérement que les malades & ceux qui sont présens l'interrogent

le plus : car il doit ſçavoir prévoir ce danger ; aller au-devant avec les médicamens néceſſaires ; ne point troubler ou empêcher une criſe avantageuſe, en dérangeant les mouvemens de la nature par une mauvaiſe manœuvre. C'eſt ſur-tout par l'habileté du pronoſtic que les anciens médecins ſe ſont fait tant de réputation, & qu'Hippocrate mérita à Athènes les premiers honneurs après Hercule ; qu'on lui érigea une ſtatue de bronze, & que ſes deſcendans furent nourris dans le Prytanée aux dépends de l'Etat, tandis qu'Alexandre eſpéroit à peine d'être loué dans Athènes, au milieu de ſes victoires.

En général, les vrais ſignes des maladies ſont ou des effets de la maladie, ou des conſéquences qu'on déduit de ſes effets. Un habile obſervateur ne rangera donc pas toujours les ſignes parmi les cauſes : il ne regardera pas le râlement d'un mourant comme la cauſe, mais comme un ſigne de la mort. Il ſera très-réſervé dans les jugemens qu'il

portera sur les signes, ne prenant jamais pour signe que ce qui est de l'essence de la maladie même, & n'établissant aucun pronostic que par cette voie. En se conduisant ainsi, il apprendra à reculer les bornes de son art, & à fournir de nouvelles lumieres à son expérience. Mieux il sçaura estimer les vrais signes des maladies individuelles, plus il sera en état de démêler les maladies compliquées, & de se régler sur leurs types simples ou composés.

L'honneur des médecins & de leur art prendroit de jour en jour un nouvel éclat, si l'on ne précipitoit pas ses jugemens, & si l'on se disoit avec raison, je ne me suis jamais trop hâté.

Pendant les premiers mois de ma pratique, une fille vint me trouver à Berne. On lui avoit arrêté disoit-elle une fiévre d'accès, & son ventre en étoit devenu tout gonflé. Je lui demandai si elle ne se trouvoit pas grosse: non, me dit-elle, jamais homme ne m'a touchée. Je crus donc, après l'examen convenable, lui sup-

poser une tympanite. Mais cette fille accoucha bientôt d'un joli garçon, qui fit disparoître la maladie. Je connois plusieurs médecins, fort prévenus de leur mérite, qui ont donné comme moi, tête baissée dans cette illusion. Drélincourt même, professeur d'anatomie à Leyde, décida qu'une fille hydropique étoit grosse; Saltzman, professeur d'anatomie à Strasbourg, assura qu'un fille grosse étoit hydropique : & tout récemment on a traité d'hydropique la marquise de Bade-Dourlac, jusqu'au quatrieme jour qui a précédé ses couches.

Un médecin qui s'avance jusqu'à prédire l'avenir, ne peut dans nombre de cas que dire seulement qu'il est vraisemblable que telle chose arrivera ; mais souvent il est impossible de voir cette probabilité. La vraisemblance d'une prédiction est à ce qu'on prédit, comme le nombre des cas semblables est aux effets qui en ont résulté : ainsi ce sont ces effets qui doivent régler l'observateur. On ne croit donc pas que ceux qui

ont rassemblé les prédictions d'Hippocrate, & particuliérement ses *coaques*, aient attendu qu'ils vissent autant de cas semblables, qu'il le falloit pour établir le plus haut degré de probabilité possible. Hippocrate avoit à la vérité devant lui les observations de la famille d'Esculape, ainsi il pouvoit perfectionner son expérience par la leur. Malgré cela il voyoit si bien la grande difficulté d'une prédiction probable, qu'il ne balance pas de dire qu'il est très-facile d'être trompé : « les prédic-
» tions des maladies aiguës sont in-
» certaines, & l'on ne peut assurer
» infailliblement si la maladie se ter-
» minera par la mort, ou par la santé. »
Voilà pourquoi il s'est plaint si fort des médecins de son temps, qui, par leurs vaines prédictions, rendoient ridicule un art aussi important que la médecine. Ces charlatans Grecs étoient de l'espece de ceux de nos jours, qui prédisent que quiconque n'aura pas une fiévre catarrhale cet hiver, aura la gale au printemps ; & que celui qui n'aura pas la gale au

printemps, deviendra fou l'été ; ou qu'il mourra en automne.

Quelquefois des médecins qui ne ſont réellement pas charlatans, s'attirent des diſgraces très-ſenſibles pour ſe livrer trop légérement à ce goût de prédiction. Un médecin Suiſſe, que les femmes du bon ton ne regardent comme le plus habile, que parce qu'il eſt le plus riche des médecins de la ville, fut appelé, il n'y a pas long-temps, chez une jolie femme de cette ville. Elle étoit malade depuis long-temps, & dépériſſoit inſenſiblement. On attribuoit ce dépériſſement à un ulcère dans les poumons, dans le foie, ou dans les inteſtins. Ce grand médecin viſitoit aſſidûment cette dame, & lui prédit une mort certaine, s'il lui ſurvenoit un cours-de-ventre. Un autre médecin, qui d'ailleurs paſſoit pour un homme médiocre & peu maniéré, parce qu'on le diſoit ſçavant, fut appelé je ne ſçai par quelle raiſon. Celui-ci dit à cette dame, « il n'y a qu'un » cours-de-ventre qui puiſſe vous » ſauver. » Le cours-de-ventre a

lieu: l'impreſſion effrayante de l'oracle du bon ton l'emporte cependant ſur le pronoſtic du ſecond. Elle embraſſe ſes enfans, dit ſon dernier adieu, récompenſe ſes domeſtiques, fait ſoixante ſelles en ſeize heures, & ſe rétablit.

Un faux médecin ne rougit pas de proteſter au peuple qu'il connoît non-ſeulement une maladie au premier coup d'œil, mais qu'il ſçait auſſi dès le premier jour qu'elle en ſera l'iſſue. Il eſt certain qu'on peut, au premier jour d'une maladie aiguë, juger, par la force de l'invaſion, par la gravité des cauſes, & par des circonſtances particulieres, que la maladie ſera violente. Mais on ne voit que dans des cas extraordinaires & les plus funeſtes, même rarement, les ſignes qui indiquent la fin funeſte d'une maladie aiguë.

Prendra-t-on ce que je puis avancer ici, d'après une expérience journaliere, pour un trait de médiſance, ou plutôt pour une obſervation ſuffiſante pour tranquilliſer un honnête homme qui remplit ſon devoir avec les connoiſſances qu'il exige ? Ne

voyons nous pas tous le jours de prétendus médecins, indignes de ce nom respectable, crier à haute voix dans la société, que telle maladie n'est rien, quand ils ne sont pas ceux qui la traitent ; que cette maladie peut se guérir par le moindre médicament, & cela, pour arracher un malade à un autre médecin respectable par son mérite & son état ? Si l'artifice leur réussit, ils traitent bien ou mal un malade souvent arraché au danger; continuent le même langage pendant le premier jour, pour gagner la confiance d'un malade. Mais si la maladie empire par son propre caractere, ou par leur mauvaise manœuvre, dès le second jour ils changent de ton ; ils osent pronostiquer une mort certaine, vu la mal-adresse du premier médecin. Que le malade se rétablisse, le public dit avec eux, que ces médecins l'ont guéri malgré tous les inconveniens précédens, par le moindre remède. Mais, s'il meurt, c'est le premier médecin qui l'a fait mourir : & ces prétendus médecins sçavoient dès le premier

jour qu'il n'en reviendroit pas ; mais ils n'ont voulu allarmer ni le malade, ni sa famille.... Voilà comme grand nombre de charlatans pronostiquent tous les jours.

Ce n'est que le plus petit nombre des maladies qui se présentent avec des signes auxquels on peut reconnoître que c'est telle maladie & non une autre. On auroit de tels signes au premier instant, si dès-lors on pouvoit reconnoître les causes prochaines des maladies. Mais ce n'est non plus que le moindre nombre des maladies qui fasse d'abord appercevoir les marques à la faveur desquelles on les distingue aussitôt de toute autre : & ce n'est même alors que la combinaison de plusieurs signes qui les font reconnoître. Car ces signes, pris séparement, seroient insuffisans pour nous les spécifier.

Chaque maladie est simple, si on le veut ainsi ; parce que les symptômes les plus compliqués en apparence, ont toujours pour fondement un principe très-simple. Mais l'œil

de l'homme n'a jamais pénétré juſques-là. Il eſt vrai que le principe de tous les ſymptômes qui ſont occaſionnés par la réſidence d'une pierre dans la veſſie, eſt connue dès qu'on peut toucher cette pierre : mais combien de fois, & en combien de maniere ne s'eſt-on pas trompé dans ce même cas que je prends ici pour exemple ? Combien de fois auſſi n'a-t-on pas rapporté à toute autre choſe le principe de tous ces ſymptômes, tandis que l'ouverture des ſujets ne manifeſta que trop malheureuſement cette pierre dont on avoit nié l'exiſtence dans ces ſujets? Les ouvrages de chirurgie ſont pleins de pareilles événemens.

Puiſqu'il n'y a donc que le plus petit nombre des maladies qui ſe connoiſſe par des ſignes déciſifs, on eſt obligé de puiſer la connoiſſance du préſent & de l'avenir dans la réunion des ſignes. Il n'eſt pas toujours aiſé de déterminer l'eſpece de la maladie, parce qu'elle n'eſt pas accompagnée de ſignes ſuffiſans pour éclairer l'obſervateur dans le juge-

ment qu'il en doit porter. Il faut donc néceſſairement auſſi juger de l'eſpece actuelle & réelle par celle qui y a le plus de rapport. Dans ces ſortes de cas, les eſpeces les plus éloignées ont ſouvent des reſſemblances, qui font illuſion au plus habile homme ; ou bien les ſignes en ſont ſi équivoques, qu'ils peuvent également s'appliquer à pluſieurs eſpeces.

La plûpart des eſpeces ſe reconnoiſſent moins par des ſignes déciſifs & particuliers, que par la combinaiſon des ſignes. Cette combinaiſon eſt aſſez claire en pluſieurs cas ; mais il ne faut pas croire pour cela, comme ces praticiens guidés uniquement par la routine, qu'elle le ſoit toujours. Comme il n'eſt aucune difficulté pour ces gens là, rien ne peut non plus leur paroître obſcur. J'aime à voir un médecin inſtruit de ſon art me dire, comme Sydenham, je ne ſçai que faire, parce que je ne vois rien. Si l'on ſuivoit cependant de près, on verroit combien ces faux Eſculapes ſont réellement entrepris.

lors de la moindre complication. Ce n'eſt pas qu'ils s'embarraſſent beaucoup de la démêler : mais, comme ils ont plus d'intérêt de cacher leur ignorance, ils connoiſſent toujours les claſſes, les genres & les moindres eſpeces.

Les vrais médecins, au contraire, ſont ſouvent embarraſſés dans l'examen des maladies, parce que les caracteres en ſont ſi compliqués, qu'il eſt impoſſible de les démêler en peu de temps. L'œil du génie apperçoit quelques fauſſes lueurs à l'aide du flambeau de l'expérience, mais la prudence arrête un homme réſervé, & l'oblige de revenir plutôt dix fois chez un malade pour n'y rien faire, que de rien faire trop vîte, en ne voyant pas aſſez. Un médecin qui apperçoit tous les ſignes d'une maladie donnée, croit voir cette maladie ; il eſt même à certain point autoriſé à le croire. Il ſe peut cependant que cette maladie n'exiſte pas, parce qu'il eſt des ſignes communs à pluſieurs maladies : on ne doit donc pas dire que l'on voit, à moins

qu'on n'apperçoive assez clairement le terme où ces signes se différencient les uns des autres.

Il est des maladies dont la complication paroît claire au premier abord. Ils semblent que les différens types qui en forment le type composé, se distinguent d'eux-mêmes, & mettent par-là le médecin en état de déterminer l'issue des différentes parties de la complication. Mais il n'est rien moins que cela. Comme il est nombre de maladies différentes qui présentent les mêmes symptômes & le même type, du moins à certain degré, on court toujours risque de s'abuser, lorsqu'il s'agit de juger de la complication de plusieurs maladies. Il est cependant vrai à l'égard des fiévres que la nature ne complique presque jamais des fiévres hétérogènes ou d'espece différentes; mais, malgré cela, la complication de ces fiévres pouvant avoir toute autre cause que celle qu'on soupçonne, on ne peut pas non plus rien prononcer de décisif sur leur vrai caractere. La connoissance

ſance des types particuliers, qui ſont le type compoſé, ne ſerviroit donc de rien pour régler dans ces cas la conduite du médecin. Le meilleur parti eſt d'attendre, ſans être purement ſpectateur oiſif. C'eſt toujours beaucoup faire, que d'attendre à ſaiſir à propos un avis de la nature.

En ſuppoſant qu'un ſujet ait eu quelque maladie par le paſſé, les ſignes ne nous mettent pas non plus toujours en état de reconnoître s'il n'y auroit pas dans la maladie actuelle quelque reſte de maladie antérieure, ou ſi même ces reſtes de maladie n'en ſont pas la cauſe éloignée. Quelle lumiere fourniront au médecin les ſignes, avec leſquels ſe préſentera une maladie héréditaire? Ces maladies, qui ne ſe manifeſtent aſſez ſouvent dans les héritiers infortunés qu'après un certain nombre d'années, & quelquefois aſſez tard quand il ſurvient une cauſe déterminante quelconque, ſont preſque toujours dénaturées, & tout autres que celle de celui qui a tranſmis la ſienne à ſes enfans. Les ſignes ne

présenteront donc rien de bien caractérisé, quelque ressemblance qu'ils aient avec toute autre maladie que celle qui les produit. Ces cas ne sont pas rares. Nous avons vu des sujets couverts d'une lèpre incurable, tandis que leur pere n'avoit eu qu'une vérole, dont il s'étoit fait guérir, ou dont au moins il s'étoit cru d'autant mieux guéri que de sa vie il n'en avoit plus ressenti la moindre incommodité. Le médecin qui avoit traité les enfans dans un âge adulte, renonça à les traiter, après avoir vu leur maladie reparoître plusieurs années de suite au retour des chaleurs, malgré la prudence avec laquelle il les avoit suivis. Les signes de la maladie qu'il voyoit, n'étoient plus me disoit-il ceux de la maladie qu'il croyoit voir.

Mais il est aussi des cas très-importans, où les signes nous manquent absolument. On a vu un jeune homme robuste vivre, après un coup à la tête, pendant dix-neuf jours, sans fiévre & sans aucun symptôme fâ-

cheux ; & mourir ensuite ayant la cervelle toute pourrie, & de très-mauvaise odeur. M. Hirzel, premier médecin ordinaire de la ville de Zurich, vit il n'y a pas long-temps un homme qui avoit reçu d'un ami un coup mortel à la tempe ; toute la partie squammeuse de l'os temporal étoit fendue : sous la fente étoit un caillot de sang étendu sur la dure-mere, de la longueur de quatre pouces, & d'un d'épaisseur : le cerveau en étoit comprimé ; il n'y avoit au dehors qu'une légere blessure, qui ne perçoit même pas les tégumens externes : le malade n'avoit eu d'incommodité que quelques maux de tête, ce qui lui avoit fait différer d'appeler le chirurgien, qu'il ne demanda que deux heures au plus avant de mourir.

A l'ouverture de George II, roi d'Angleterre, on trouva l'aorte calleuse au bord inférieur de sa courbure, & si dilatée au bord supérieur, qu'il n'y avoit là qu'une peau mince comme le papier le plus fin. C'étoit là qu'elle s'étoit crevée. La rupture

fut donc suivi d'une hémorrhagie mortelle. Cependant, avant la mort du roi, il n'y avoit pas le plus léger indice de mal qui méritât attention. Il avoit joui d'une très-bonne santé, & avoit eu son humeur enjouée jusqu'au moment même de sa mort. Six ans auparavant, il avoit eu un abcès dans la poitrine, & en avoit été guéri parfaitement.

Un gentilhomme, capitaine au régiment de Bretagne, pour lors en garnison à Huningue, passe la soirée à s'amuser très-joyeusement avec une nombreuse compagnie; se retire avec une partie de cette compagnie, qui l'accompagne même en passant jusqu'à sa porte. Il se couche, on le trouve mort dans son lit. Comme il n'avoit rien pris d'extraordinaire, & qu'il s'étoit comporté avec cette modération qui caractérise toujours les gens biennés, on ne sçavoit à quoi attribuer sa mort. On l'ouvre; il avoit toute la poitrine remplie de sang caillé.

Que peuvent faire des médecins dans des cas semblables, quand ils

feroient appelés avant la mort des ſujets ? Quels ſont les ſignes qui les éclaireront ? Ces cas, & mille autres ſemblables, ne montrent que trop malheureuſement combien le public eſt mal fondé à faire des reproches à des médecins qui n'ont rien pu voir où il n'y avoit rien à voir extérieurement.

Les deux cas rapportés par Boërhaave, touchant le baron de Waſſenaer & le marquis de S. Auban, méritent de trouver leur place ici. Tous les médecins qui liſent, les connoiſſent; mais tous les juges des médecins ne liſent pas. Ces deux cas ſont d'une curioſité extrême, par rapport aux difficultés dont je viens de faire mention, & en même temps ſi relatifs à mon but, que je ne puis me diſpenſer d'en donner au moins un abrégé ſur les détails originaux du grand maître qui nous les a laiſſés. Pourquoi, dit Boërhaave, n'ôteroit-on pas l'occaſion de mal faire à ces gens qui ſont toujours prêts à interprêter avec malignité la conduite des vrais médecins, & qui ne prennent

qu'en rampant le vil plaisir d'occasionner ou d'autoriser tous les bruits populaires qui se répandent sur des écrivains sinceres ; tandis que ce ne sont que des juges corrompus qui examinent la vérité sans aucun égard pour ce qu'elle mérite.

Jean baron de Wassenaer, amiral de Hollande, homme assez sobre ordinairement, sujet à des accès de goutte, du reste bien-portant, robuste, doué de grandes qualités, & d'une fermeté d'ame extraordinaire, étoit dans l'usage de prendre un vomitif, toutes les fois qu'il se sentoit avoir trop mangé. Cela lui paroissoit si avantageux, qu'il le réitéroit toujours au besoin, & même à son grand préjudice, sans vouloir déférer aux avis de ses amis & des médecins. Rien, selon lui, ne le soulageoit tant qu'un vomitif, & il s'en tenoit à sa prétendue expérience avantageuse.

On vient dire de nuit à Boërhaave que l'amiral étoit à l'agonie, & peut-être même déja mort à sa campagne. Boërhaave y vole, & le trouve

fur fon lit, le corps penché en avant, foutenu par trois domeftiques. Toute autre fituation augmentoit fes douleurs à l'excès. Il ne pouvoit fe coucher ni fur le dos, ni fur le ventre, ni fur le côté, & moins encore être affis fur un fiége. Boërhaave fut effrayé à cet afpect, d'autant plus qu'il fçavoit avec quelle fermeté l'amiral avoit foutenu les plus vives atteintes de goutte, fans même s'ébranler, étant près de mourir de douleur. Ce qui l'effraya encore plus, furent les lamentations qu'il entendoit faire à cet homme autrefois inébranlable.

L'amiral le voyant approcher, voulut fe redreffer un peu, & lui tendre la main. Mais, au moindre mouvement, au moindre mot, il paroiffoit fuccomber à l'excès des douleurs. Il voulut expofer fon état, mais inutilement. A chaque tentative, l'augmentation de fa douleur lui coupoit la refpiration.

Un des affiftans fit donc ce rapport-ci. Trois jours avant fa maladie, l'amiral s'étoit trouvé à un grand repas où il avoit un peu trop mangé.

Immédiatement après, il tâcha de prévenir par une abſtinence totale le mal qui pouroit en réſulter. Le dernier dîner qu'il avoit fait avant l'invaſion de ſa maladie avoit été ſobre. Il n'avoit rien pris de l'après-midi; avoit monté à cheval de bonne humeur, & bien portant; n'ayant pas le moindre ſoupçon d'aucun mal prochain.

Revenu de ſa promenade, il s'abſtint de ſouper ſelon ſa coutume. A neuf heures & demie, il prit trois taſſes d'infuſion de chardon bénit, ce qu'il faiſoit ſouvent. On lui demanda pourquoi il prenoit ce ſoir-là cette infuſion, c'eſt dit-il que je ſens quelque petit embarras dans la partie ſupérieure de l'eſtomac, que je veux dégager en lavant; il l'avoit déja ſenti pluſieurs fois, & s'en etoit ſelon lui délivré par ſon vomitif. Bientôt après il vomit, mais difficilement & peu. Il prit donc encore quatre taſſes de la même boiſſon; mais il ne ſe ſentit aucune envie de vomir malgré cette boiſſon aſſez copieuſe. Il fit encore préparer de la même

infuſion, croyant qu'il détermineroit enfin le vomiſſement par force. Comme il étoit aſſis, & s'excitoit à vomir, il pouſſa ſoudain des cris horribles qui firent accourir tous les domeſtiques effrayés. L'amiral leur dit qu'il s'étoit crevé ou dechiré ou dérangé quelque choſe au haut de ſon eſtomac, & qu'il en reſſentoit de ſi vives douleurs, qu'il touchoit certainement à ſa derniere heure.

Alors il ſe recommanda à ſon Créateur : une ſueur froide lui coula de tous les membres ; ſon viſage, ſes mains pâlirent, & ſon pouls n'étoit plus ſenſible. Il ordonna donc qu'on lui mît ſur la tête, & ſur la poitrine, des linges chauds & humectés de quelques liqueurs fortifiantes. On le fit, mais ſans le ſoulager ; tout parut au contraire empirer, & accélérer ſa mort. Les médecins qu'on avoit envoyé chercher ſe trouvant très-éloignés, l'amiral, une demi-heure après, prit encore de ſon chef quatre onces d'huile d'olive, & en rejeta une petite quantité, avec quelque choſe de ſon infuſion de

chardon-bénit. Il en demanda encore deux onces, mais il n'en rendit rien, & n'eut même aucune envie de vomir : ſa douleur augmentoit de plus en plus. Une demi-heure après, il prit environ ſix onces de bière chaude de Dantzic, qu'il garda auſſi & ſans nauſées, comme tout ce qu'il avala depuis.

Voilà ce qui s'étoit paſſé, lorſque Bye, médecin que Boërhaave n'a pas laiſſé ſans éloges, arriva de la Haye. Il jugea à propos, par l'état du malade, de ne lui rien faire prendre que de très-doux, juſqu'à l'arrivée de Boërhaave. Ces deux médecins, ne s'occuperent alors que de découvrir la cauſe d'une douleur ſi ſubite & ſi cruelle, avant de penſer aux médicamens. L'un & l'autre étoient convaincus que, ſi l'on ne découvroit pas cette cauſe, il n'étoit pas poſſible d'attendre aucun ſuccès de médicamens qu'on n'adminiſtreroit qu'au haſard.

Ils trouverent tout le corps de l'amiral bien ſain, hors le ſiége de la douleur, & la ſenſation du chan-

gement impénétrable qu'il avoit ressenti à l'état des parties de sa poitrine. Cette douleur, disoit le malade, étoit excessive, continuelle, & au-dessus de toute imagination, & ne se relâchoit en aucun instant. Il en fixa le siége précisément à l'endroit ou l'œsophage s'unit à la partie supérieure de l'estomac; puis il s'écria que la douleur s'étendoit de-là vers le dos, avec la même violence: l'amiral, avant sa mort, éprouva la même douleur dans toute l'étendue de sa poitrine. Pendant le cours de sa maladie, il assuroit que ce feu qui le tenoit à la torture n'étoit jamais si grand que quand il sentoit quelques envies de roter, & que les vents, qui les lui causoient, restant comme étouffés, ne montoient pas, mais sembloient déchirer toutes les parties voisines. Son mal augmentoit pareillement toutes les fois qu'il essayoit de se plier en arriere ou de se tenir droit. Voilà tout ce que ces deux médecins purent découvrir

après toutes les recherches & tous les soins imaginables.

Boërhaave demande à tous les maîtres de l'art de s'arrêter ici avec lui, & de réfléchir sur l'origine les progrès, les symptômes & les signes de cette maladie. Il demande de lui dire quelle étoit la premiere cause de ces effets extraordinaires. Il avoit tout consideré lui-même avec le plus grand soin; avoit réfléchi sur tout ce qui pouvoit s'offrir à son esprit. Il fit tous ses efforts pour trouver un principe sûr, à la faveur duquel il pût développer cette cause extrêmement obscure, & faire cesser ce mal qui alloit toujours en augmentant.

Mais tout fut inutile; & Boërhaave avoue qu'il avoit été incapable d'imaginer à quelle espece on pouvoit rapporter une maladie aussi singuliere. Il n'y avoit pas le moindre signe d'inflammation. On ne pouvoit imaginer aucune enflure capable de causer ces cruels symptômes, & aussi subitement. Les cir-

constances antérieures ne fournissoient non plus aucune raison de présumer une telle enflure : toutes les vertèbres étoient dans leur place & leur situation naturelle. Un déplacement dans les parties molles de la poitrine n'eût pas été capable de produire ces cruels tourmens.

Il ne restoit à soupçonner qu'un poison, dont l'activité caustique & mortelle pût être la cause de ces funestes symptômes. Mais on ne voyoit pas de poison dont les effets pussent se rapporter à ces circonstances. Ainsi, de toutes les causes connues de la douleur, il ne s'en trouvoit aucune à laquelle il fût possible d'attribuer les tourmens du malade. On sçait que la goutte, à laquelle l'amiral étoit sujet, peut bien en remontant causer des anxiétés, de vives douleurs, des envies de vomir ; mais elle ne produit pas des douleurs aussi cruelles dans un homme bien portant d'ailleurs. En outre, la goutte se fait sentir avec lenteur, abat peu-à-peu, & produit par de-

grés les plus vives douleurs ordinaires qu'on en reſſent ; & empêche ainſi les parties voiſines de faire leur fonction.

De toutes les maladies connues, il ne s'en trouvoit aucune qui, par quelque reſſemblance, eût pu jeter du jour ſur la maladie de l'amiral. *Une grande douleur ſurvenue ſubitement*, voilà ce qu'il voyoit ſeulement de certain. Boërhaave ſçavoit, de l'aveu de tous les âges, qu'on peut ſoutenir long-temps une pareille douleur ſans riſque de perdre la vie, quand cette douleur eſt ſans inflammation. Il ne craignit donc pas de mort ſubite pour l'amiral ; & ce fut ſon ſeul pronoſtic. Auſſi la fin de cette ſcène tragique lui prouva que la mort du malade étoit dûe à toute autre cauſe que la douleur.

Quelqu'incertaine que fût la cauſe de cette maladie, il falloit cependant trouver promptement quelque moyen de calmer ces vives douleurs. Mais tout ce que Boërhaave ordonna de plus doux & de plus

modéré, ne fit qu'accroître les tourmens à l'excès.

Telle étoit donc la triste situation du malade, & de deux habiles médecins qui resterent tous deux près de lui jusqu'à cinq heures du matin, que Boërhaave fut obligé de s'absenter pour ses affaires. Avant de s'en aller, il donna l'avis prudent d'abandonner un peu de temps la nature à elle-même, & de ne pas s'empresser de donner aucun médicament quelque doux qu'il pût être, puisque les mieux choisis avoient paru nuisibles jusqu'à ce moment-là. Mais le succès ne répondit pas à ses vues. L'amiral lutta contre son malheureux sort jusqu'à huit heures du matin sans le moindre soulagement. Le docteur Bye vit alors les fonctions vitales s'affoiblir sous le poids des douleurs, qui prenoient toujours un nouvel accroissement ; & aucun nouveau symptôme ne lui fournissoit de lumieres sur l'état du malade. Il demanda avis par écrit à Boërhaave. Celui-ci fut d'accord sur les vues

que Bye lui proposa, mais les tentatives en furent également inutiles.

Dans ces circonstances l'amiral mit ordre à ses affaires, témoignant qu'il n'attendoit plus le moindre soulagement de la part des hommes; qu'il suivroit cependant en tout les avis des médecins. Boërhaave revint à trois heures de l'après-midi. L'amiral le reçut avec les marques de la plus grande amitié, en l'assurant en même temps de l'inutilité de tous les remèdes, & de la certitude qu'il avoit des approches de sa mort qu'il désiroit si ardemment: que cependant, dans l'espérance d'un fin prochaine, il se soumettoit par complaisance pour sa maison aux traitemens les plus insoutenables, afin d'avoir fait tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Boërhaave, à ce discours, pressentit les approches de la mort. Enfin, malgré tous les remèdes que l'amiral prit même avec un courage héroïque, sa mort arriva à cinq heures du soir, de la maniere la plus tranquille.

Les deux médecins se parlerent en particulier ; s'avouerent tous deux qu'il leur étoit impossible d'imaginer la cause de cette maladie, encore moins d'une mort aussi précipitée. Ils demanderent donc instamment qu'on leur permît d'ouvrir le corps de l'amiral : on le leur accorda.

L'ouverture du corps fit voir ce qu'aucun mortel n'auroit jamais présumé. Malgré la boisson abondante que l'amiral avoit pris avant & durant sa maladie, & dont il n'avoit rien rendu, les intestins & tout le bas-ventre étoient vuides, aussi-bien que la vessie ; on y remarqua seulement de l'air qui s'échappa à l'ouverture. Aucune de ces parties ne présentoit rien d'où l'on pût déduire la cause de la mort.

Il n'y avoit rien dans l'estomac, si ce n'est quelque peu d'humidité ; point de sang, point de bile, rien de corrompu, ni de fétide ; presqu'aucun reste d'aliment. A cet aspect, Boërhaave resta si étonné, qu'il

ne sçavoit s'il veilloit ou rêvoit debout.

Il ouvrit donc la poitrine avec la plus grande attention. A peine eut-il fait la moindre ouverture au diaphragme, sans endommager en rien les poumons, qu'il sortit brusquement beaucoup d'air avec grand bruit, & pendant certain temps. Boërhaave fut encore plus étonné ; d'autant plus qu'on n'a jamais vu sortir d'air de la poitrine d'un homme qui n'a pas reçu de blessure qui pénétrât du dehors au-dedans de la poitrine, & dont on n'a percé à la poitrine que la plèvre seule. Les poumons parurent si petits & si ramassés de haut en bas, qu'on les auroit cru comprimés par la plus grande force extérieure. Le cœur étoit parfaitement sain.

Boërhaave, en ouvrant la poitrine, avoit déja senti une odeur singuliere ; il dit alors qu'il la raporteroit à celle de la chair de canard, si elle venoit de l'estomac. Un de ceux qui étoient là, dit, sur cette réflexion, que l'amiral avoit réel-

lement mangé du canard à ſon dernier repas. Ce fut alors que Boërhaave conclut qu'il alloit faire connoître une toute autre cauſe de cette maladie que celle qu'on avoit pu préſumer juſque-là.

Dès qu'il eut levé le lobe droit du poumon, il trouva qu'il nageoit dans une humeur aqueuſe, dont tout le bas de la cavité droite de la poitrine étoit remplie. A ſon grand étonnement, il trouva cette même eau, & en même quantité dans la cavité gauche. Il la puiſa toute, & la trouva toute pareille à celle qu'il avoit apperçue dans l'eſtomac, & de la couleur de la bière de Dantzic, qu'on auroit clarifiée avec une décoction de chardon-bénit. L'odeur en étoit diſtinctement comme la puanteur de la chair de canard. Cette eau étoit ſurnagée par toute l'huile que l'amiral avoit avalée. On ne trouva pas le moindre ſang extravaſé, ni de pus, ni aucune autre matiere corrompue. Cette liqueur trouvée dans la poitrine péſoit cent quatre onces.

Ainſi la nature du mal ſe manifeſtoit de plus en plus. Mais il s'agiſſoit alors de découvrir la voie par où tout ce que l'amiral avoit avalé s'étoit introduit dans la poitrine. On releva doucement le lobe gauche, afin que Boërhaave pût porter ſes regards par-tout. Il ne vit rien que de très-ſain, juſqu'à ce qu'il fût parvenu à un endroit ſitué deux pouces au-deſſus du diaphragme, dans cette partie de la plevre qui y poſe ſur le côté gauche de l'œſophage. Il vit là fort diſtinctement une partie qui étoit toute différente des autres par ſa mobilité, ſon enflure & ſa couleur noirâtre. Cette partie étoit ronde, avoit à peu près trois pouces de diamètre. Il y avoit au milieu une déchirure d'un pouce & demi de long, & d'environ trois lignes de large. Boërhaave preſſa doucement du bout du doigt la ſuperficie de cette partie enflée. Il paſſa auſſitôt par ſon ouverture un fluide dans la cavité de la poitrine, lequel reſſembloit parfaitement à celui qu'il venoit d'enlever de la

poitrine en si grande quantité. Son étonnement fut extrême.

Il essaya donc, avec la plus grande attention à ne rien déranger, d'introduire le bout de l'index dans cette ouverture de la plèvre. Il y trouva tout mou, enflé, & ouvert. Ici, il redoubla son attention, parce qu'il ne put découvrir, dans toute cette blessure, aucune trace de l'œsophage; c'étoit en cela que résidoit le mystere. Boërhaave, après avoir un peu retiré son doigt, en porta le bout en haut; il arriva de lui-même dans une espace vuide, atteignit la partie de l'œsophage qui s'étoit rompue & retirée vers le haut, & entra sans peine dans sa cavité suspendue pour-lors.

A peine put-il croire ce qu'il voyoit. Il appela tous les assistans, & leur montra avec le plus grand étonnement une chose aussi inattendue. Enfin il tourna avec la même précaution son doigt vers le bas de la plaie, & trouva aussi l'ouverture de l'estomac. La partie rompue de l'œsophage s'étoit aussi retirée là par

en bas. Boërhaave, après ces découvertes, & sans avoir causé le moindre dérangement aux parties endommagées par la maladie, fit une ouverture au côté gauche de l'œsophage, trois pouces au-dessus de la blessure connue, afin que les assistans vissent où iroit le doigt introduit par cette ouverture dans la cavité de l'œsophage. Alors le bout du doigt pénétra dans la fente que la violence de la maladie avoit causée.

On voit donc que la maladie du Baron de Wassenaer étoit un déchirement de l'œsophage, moyennant lequel tout ce qu'il prenoit entroit dans la poitrine par l'ouverture de la plèvre, qui s'étoit faite en même temps. Boërhaave a montré qu'il faut que le cardia se soit absolument fermé, après que l'amiral eut pris sept tasses d'infusion de chardon-bénit, dont il ne rendit que peu de chose. Car, plus l'estomac est plein, moins il peut se vuider. On sçait que, quand l'estomac est plein, le fond se présente en avant, & la partie supérieure forme un angle, plus

ou moins aigu, avec l'œsophage. Tous les efforts que fit l'amiral pour vomir, ont donc porté sur le diaphragme & l'œsophage. Ce fut au milieu de ces efforts que l'œsophage creva, tiraillé par les mouvemens de l'estomac & du diaphragme, encore plus sollicités à ces mouvemens convulsifs par l'irritation que dut causer le doigt que l'amiral avoit porté dans le gosier.

Ce fut dans ce moment que l'amiral poussa ces cris terribles qui firent accourir tous les domestiques, & qu'il leur dit avec tant de douleur, qu'il venoit de se rompre quelque chose dans son corps. Mais il ne paroît pas que l'œsophage se fût déchiré à ce point en une seule fois. La blessure s'étoit probablement étendue successivement jusqu'à ce qu'il vînt enfin à se crever. L'estomac, surchargé par de nouvelles boissons, avoit poussé les matieres vers le haut; & de-là elle avoit pénétré, par l'ouverture de l'œsophage, dans son tissu cellulaire, & l'avoit ensuite déchiré en même temps que

la plèvre. Cette matiere, pénétrant par ce passage avec l'air qui est dans toutes les substances alimentaires, ou qui y entra en partie par la gorge, avoit aussi occupé une grande partie de la cavité de la poitrine.

La mort arriva donc, continue Boërhaave, quand l'air se trouva en si grande quantité dans l'estomac & dans les deux cavités de la poitrine, que les poumons ne purent plus se dilater, & qu'il s'ensuivit l'interception totale de la respiration.

Il suit de tout ce détail, que la maladie de l'amiral n'a pu se connoître par des signes certains; que les meilleurs moyens curatifs auroient été inutiles, quand même on auroit connu la cause de la maladie; que cette maladie, arrivant dans un autre sujet, seroit incurable, malgré les détails de Boërhaave; enfin qu'il faudroit avoir perdu la raison pour reprocher à un médecin de n'avoir pas connu l'avenir, quand il se trouve dans d'aussi grandes difficultés.

Quelques chirurgiens furent cependant assez étourdis pour dire que

Boërhaave auroit dû faire une ouverture à la poitrine, pour en tirer la boiſſon qui y avoit paſſé. Mais cette ouverture qui devoit ſe faire des deux côtés, auroit néceſſairement été ſuivie de la mort par l'intromiſſion inévitable de l'air. En ſuppoſant la poſſibilité de cette opération, il auroit été impoſſible de conſerver la vie de l'amiral, ſans pratiquer indiſpenſablement une nouvelle voie pour introduire les alimens. Par où la trouver ? On voit donc qu'il y a des gens toujours prompts à blamer, & incapable de ſe rendre à une vérité, lors même qu'ils ſe voient manifeſtement convaincus.

Le ſecond cas dont je vais faire mention, a été décrit avec la même exactitude & la même force par Boërhaave.

Le marquis de Saint-Auban étoit un homme vigoureux, vif, bien fait, & d'une humeur enjouée. Il montoit ſouvent à cheval, aimoit la chaſſe, & ne ſe fatiguoit jamais. Il buvoit très-modérément, mangeoit

indifféremment de tout ; mais préféroit les viandes grasses & le beurre. Il avoit été un peu noué à l'âge de trois ans. Cela avoit bientôt disparu, de même que le gonflement qui lui étoit survenu au ventre, à l'âge de cinq ans. A l'âge de six ans, il avoit eu une fiévre aiguë, & en avoit été guéri, sans aucune suite fâcheuse.

Il souffrit néanmoins pendant plusieurs années d'un mal héréditaire. C'étoit un gonflement très-douloureux des vaisseaux hémorroïdaux. Ces tumeurs, devenues excessives, jettoient tous les jours quantité de sang clair. Le sang, intercepté là dans son cours, contracta une si mauvaise qualité, que le marquis ne put endurer plus long-temps les douleurs qu'il ressentoit à cet endroit là. L'inflammation des parties sembloit même quelquefois le menacer de gangrène. Dans ces circonstances, il consulta Boërhaave, qui, par un régime approprié, & des lénitifs externes & internes, le guérit entiérement. Le malade reprit toutes ses forces ; & se soutint ainsi

pendant dix-huit mois, ſans aucun reſſentiment de ſon incommodité. Dès qu'il eut été ainſi quitte de ſa maladie, on prit ſoigneuſement garde s'il ne paroiſſoit pas quelqu'une des incommodités qui ſuivent ordinairement la ſuppreſſion des hémorroïdes, afin d'y obvier promptement. Boërhaave l'avoit bien conſeillé, parce qu'Hippocrate, & tous les médecins après lui, ont averti que la guériſon des hémorroïdes donnoit ſouvent naiſſance à d'autres maladies ſingulieres, & même plus dangereuſes que les hémorroïdes; mais ſur-tout vu ce qui étoit arrivé au pere du marquis. Cet homme avoit eu la même incommodité. Se trouvant hors d'état de faire ſon ſervice dans la cavalerie, il fit ceſſer ces tumeurs avec des cauſtiques & des inciſions, & il ſe porta aſſez bien pendant une année entiere. Il fut depuis incommodé d'une difficulté de reſpirer, & mourut dix jours après un vomiſſement de ſang conſidérable.

Les ſoins les plus vigilans ne firent donc voir pendant ces dix-huit

mois aucune chofe d'où l'on eût dû foupçonner le moindre trouble dans les fonctions du corps. Boërhaave remarque fur-tout, comme une chofe notable, que la voix ne s'étoit nullement changée durant cet intervalle : car le marquis avoit une voix forte, mâle ; & il s'exerçoit fouvent à chanter pour fe perfectionner dans la mufique. Aucun de fes membres ne fe reffentoit de rien depuis fa cure ; ils avoient pendant ces dix-huit mois confervé la même agilité, la même fouplefſe. Il eut fur-tout la poitrine fi forte & fi bonne, qu'elle ne parut jamais fatiguée, après les promenades qu'il faifoit à pied ou à cheval. Perfonne ne fembloit refpirer plus aifément que lui.

Tel avoit été fon état depuis fa premiere jeuneffe, jufqu'au moment où s'étoient manifeftées les hémorroïdes dont il avoit été guéri. Tel fut auffi fon état jufqu'au temps que fon mal mortel commença à fe faire fentir de nouveau.

Nous mettons ici, dans les mêmes vues que Boërhaave, ce détail pré-

liminaire, afin que tout médecin pénétrant réfléchiſſe dans tous les cas poſſibles ſur le mal qui peut naître plutôt qu'un autre dans tel ou tel ſujet. Nous croyons auſſi qu'en donnant une hiſtoire de cette eſpece, il eſt néceſſaire d'expoſer ſolidement la diſpoſition naturelle du corps, les maladies précédentes, le genre de vie, le régime, les cures qui ont été faites en leur temps, avant de paſſer à la maladie dont le ſujet eſt mort. Ce ſoin a ſouvent été décrié comme ſuperflu par d'ignorans calomniateurs; mais on doit ſe mettre peu en peine des juges incompétans.

Ce ne fut donc que dix mois & demi avant ſa mort, que M. de Saint-Auban s'apperçut que ſa ſanté s'altéroit. Une douleur continuelle ſe fit d'abord ſentir à l'omoplate gauche, & s'étendit enſuite dans le côté gauche de la poitrine. Comme cette douleur augmenta conſidérablement, tout l'intérieur de la poitrine s'en reſſentit bientôt. Une toux continuelle la rendit encore plus vive. Le malade n'avoit aucun repos; les ſe-

couſſes réitérées qu'il éprouvoit ſembloient lui déchirer les côtés. On fit venir des médecins. Ils traiterent cette maladie d'affection goutteuſe, & donnerent des remèdes appropriés à leurs vues.

Mais tout fut inutile. Les douleurs prenoient une nouvelle force après les remèdes, & ſe fixoient de plus en plus ſur la partie gauche de la poitrine; de maniere qu'on ne pût leur faire changer de ſiége. On eſſaya en vain les ſaignées, les apéritifs les mieux choiſis, l'huile, l'opium. Aprés que le marquis eut lutté avec tant de peine contre ces douleurs violentes, il ſe ſentit ſous le mammelon gauche un mal infiniment plus vif, qui lui déchiroit l'intérieur de la poitrine. Tourmenté lui-même à ce point, & tourmentant les autres par ſes plaintes & ſes cris continuels, il ne trouvoit aucune place, aucune ſituation où il eût le moindre ſoulagement. il fut donc obligé de ſe tenir aſſis ſur ſon lit, penché un peu en avant, les coudes appuyés ſur ſes cuiſſes. Dans cette ſituation, il

trouva enfin un léger repos par intervalle, dormit quelques inſtans ; mais pour être bientôt tourmenté auſſi cruellement par les douleurs qui le réveilloient ſubitement.

Ce fut en cet état que Boërhaave vit le marquis avec ſon médecin ordinaire. C'étoit le même Jacques Bye dont nous avons déja parlé. Quand Bye eut communiqué à Boërhaave toutes les particularités de la maladie, & les remèdes qu'il avoit employés inutilement, ils s'avouerent l'un l'autre qu'ils ne connoiſſoient ni le ſiége ni la nature de la maladie. Bye préſumoit qu'il y avoit un abcès de formé dans les poumons, parce qu'il avoit remarqué que le malade rejetoit une pituite épaiſſe, après les plus grandes angoiſſes. Boërhaave ne fut pas de cet avis, parce qu'à l'exception de ces ſymptômes ſi ſinguliers & ſi urgens en même temps, il n'y avoit rien que de très-ſain dans le corps du malade. On lui demanda ce qu'il penſoit de la nature de cette maladie. Après avoir long-temps réfléchi, il répondit qu'il ne

ſçavoit réellement qu'en penſer; qu'au reſte, il penſoit, d'après ces ſymptômes, que les organes deſtinés à la dilatation de la poitrine, ne pouvoient pas ſoutenir cette contraction qui étoit néceſſaire à l'action de chaque muſcle, & que les parties de la poitrine qui devoient ſe dilater, réſiſtoient dans l'inſpiration à cette dilatation; que de-là venoient cette douleur cruelle, cette difficulté extrême de reſpirer, & la crainte que le malade avoit d'être ſuffoqué. On goûta la réflexion.

Boërhaave conſeilla donc d'appliquer jour & nuit des cataplaſmes aux parties qui ſont le plus en mouvement dans la reſpiration, aux côtes, aux cartilages, au ſternum; de prendre fréquemment quelque breuvage émollient, de tenir une diète très-mince, & de reſpirer ſouvent la vapeur de quelque décoction émolliente. On ſuivit ce qu'il preſcrivit. Le malade s'en trouva fort ſoulagé. On ſe livra auſſitôt à une eſpérance trompeuſe. La douleur du malade ne fut même jamais ſi violente juſqu'à

ſa mort. Que la joie des mortels eſt aveugle ! dit Boërhaave.

Il ſurvint au malade une toux qui l'agitoit jour & nuit, & qui ne lui faiſoit jeter une pituite tenace qu'avec les plus grands efforts. Rien ne put l'adoucir que l'opium qui la calmoit un peu. Mais ce calme étoit bientôt ſuivi d'un accès plus violent. Le malade éprouvoit même une ſi grande difficulté de reſpirer, qu'il étoit forcé de retenir le cou en arriere, d'élever la poitrine, & de tirer ſon haleine avec tant de contrainte, & un bruit ſi effrayant, qu'on auroit cru entendre le cri affreux d'un butor.

L'inſtant après, ſa reſpiration étoit plus libre : mais ce ſoulagement étoit peu de choſe. Il fut obligé de ſe tenir jour & nuit aſſis droit, le cou tendu, la tête élevée ; &, au moindre changement qu'il faiſoit en dormant dans cette ſituation, il éprouvoit la plus vive douleur. S'il vouloit s'abattre ſur ſon oreiller pour ſe ſoulager un inſtant, ſon viſage devenoit tout noir, les veines de la

tête se gonfloient, les yeux lui sortoient de la tête; & il sembloit ne tirer son haleine que du fond des entrailles. Un son rauque seul le soulageoit. S'il vouloit faire plus, toutes ses douleurs revenoient. Quelques mots même qu'il osoit prononcer les réveilloient incontinent.

Boërhaave remarqua avec un étonnement extrême, qu'au milieu de cet état affligeant, le malade avoit le pouls en très-bon état. Il ne commença même à tomber, varier, & ne devint intermittent, que quelques jours avant sa mort. Cette triste vie du marquis se prolongea ainsi jusqu'au neuf Juillet. Au moindre retour des douleurs, son visage devenoit noir. Un clystere simple lui procuroit un court soulagement. Les grands serremens de poitrine lui persuaderent qu'il avoit des flatuosités hypocondriaques; & il pria instamment les médecins de l'en délivrer, parce qu'il espéroit qu'il pourroit guérir de cette maniere. Il le croyoit d'autant plus, qu'il avoit une faim si dévorante, qu'il auroit mangé à l'ex-

cès, si les domestiques n'avoient eu soin de soustraire tout; mais ce qu'il mangeoit, lui devenoit un surcroît de douleurs.

Huit jours avant sa mort, les hémorroïdes lui coulerent à son grand contentement. Il en espéroit sa guérison : il accusa les médecins de n'avoir pas tenté plutôt de rappeler ce flux. Le sept Juillet, il rendit par l'anus une assez grande quantité de sang qui se coagula aussitôt. Le lendemain, le sang coula encore abondamment par la même voie. Le marquis en devint de meilleure humeur, essaya même de faire quelques pas dans sa chambre, à l'aide de quelque soutien; ce qu'il n'avoit pas fait depuis long-temps. Mais, en même temps, il eut ce jour-là une faim si grande, qu'il prit beaucoup de différentes nourritures, avalant tout alors sans crainte de suffocation. Il soupa aussi avec beaucoup de plaisir, se réjouissant de pouvoir faire ce qui lui avoit été défendu depuis long-temps, n'ayant même pas osé prendre une

once de bouillon gras, sans craindre une suffocation subite.

Enfin, le neuf Juillet, le docteur Bye, qui l'avoit visité depuis longtemps, le trouva de nouveau presque mort sur son lit, après la nuit la plus cruelle. Il avoit le visage & le cou très-gonflés, les yeux lui sortoient de la tête, sa face étoit d'un brun noir. Il raconta cependant avec assez de modération & de prudence ce qui s'étoit passé la nuit derniere; il lui dit la crainte qu'il avoit eue d'être comme étranglé, & pria le médecin de le faire saigner. Celui-ci le lui refusa. Voulez vous donc que je périsse, repliqua le marquis? Voulez-vous, dit Bye, que je hâte votre mort? Dans ce même moment, la suffocation augmenta de la maniere la plus cruelle, cependant il dit à son domestique de lui tenir un bouillon de prêt. Mais sa suffocation avança au dernier période : son visage ressembla bientôt à celui d'un Nègre. Il fit les derniers efforts pour dire à son épouse d'implorer la mi-

féricorde de Dieu pour lui; fuccomba fous les efforts ultérieurs qu'il fit pour refpirer, baiffa la tête, & mourut.

Bye en porta auffitôt la nouvelle à Boërhaave, à qui il avoit tous les jours fait part de ce qui fe paffoit pendant la maladie. Boërhaave vint; tous deux demanderent la permiffion d'ouvrir le corps: on la leur accorda.

Boërhaave, avant cette opération, voulut réfléchir à toutes les circonftances de cette maladie, pour voir s'il ne pourroit pas prédire ce qu'il alloit trouver à la diffection, & affigner quelle étoit la partie léfée. Mais cet homme fi pénétrant ne put rien déterminer d'avance; & prie le lecteur de juger lui-même, par les circonftances qu'on vient de rapporter, des caufes effentielles de cette mort, avant de paffer outre.

Tout le corps du marquis paroiffoit fain au dehors; &, malgré fa longue faim & fes fouffrances extrêmes, il n'étoit pas amaigri. Le ventre étoit feulement un peu tendu.

Cette tenſion rendit Boërhaave très-attentif. Il avertit là-deſſus les aſſiſtans qu'on alloit en voir la cauſe.

A l'ouverture de la poitrine, il en jaillit auſſitôt une eau abondante, tenue, jaune, inſipide. Boërhaave réfléchit un moment ſur ce que pouvoit être cette eau; & ſi ce ne ſeroit pas une hydropiſie de poitrine qui eût ſuffoqué le malade, après avoir cauſé tant de maux. Elle couloit toujours pendant la diſſection, mais non ſi abondamment. La poitrine parut remplie d'eau, en y jettant les yeux par cette ouverture étroite. Boërhaave y introduiſit le doigt, trouva le lobe droit à ſa place, mais adhérant à la plèvre. Il n'alla pas plus loin de ce côté-là: il ouvrit le côté gauche de la poitrine, & n'y vit point d'eau: mais le lobe entier, depuis le haut juſqu'en-bas, étoit partout adhérant à la plèvre. Il ouvrit pour-lors l'intérieur, ſans cependant déranger aucune partie de ſa poſition actuelle. Dès que toute la poitrine fut ouverte, on apperçut que, depuis la gorge juſqu'au diaphragme,

tout étoit rempli d'un corps blanc, sain en ce qu'il étoit, renfermant seulement au milieu de sa surface une petite tumeur, dans laquelle on trouva un fluide de couleur de lait, mais non purulent. Ce corps singulier étoit assez dur & uniforme dans toute sa superficie. Boërhaave fut stupéfait à la vue de ce phénomène singulier.

Ce corps étoit beaucoup plus grand dans le côté gauche de la poitrine que dans le droit, & la remplissoit même entiérement. Voilà aussi pourquoi le poumon fut si resserré de ce côté-là, & si pressé contre la plèvre, que ni l'air ni le sang ne purent pas pénétrer davantage. Ce fut-là la cause que le poumon s'attacha au diaphragme, à la plèvre, & à ce corps étranger qui le comprimoit. Le premier siége du mal avoit donc probablement été dans le côté gauche, sous l'omoplate, & y avoit causé ces anxiétés cruelles.

Cette excroissance s'étoit bien répandue dans la partie droite de la poitrine; mais elle avoit encore

laissé quelque liberté à l'entrée de l'air, & un peu de jeu au poumon. Néanmoins elle y avoit poussé les gros troncs qui partent du cœur, & le cœur lui-même avec le péricarde. La respiration n'avoit donc plus lieu que dans cette partie inférieure du côté droit de la poitrine, puisque cette excroissance étoit en haut de la poitrine, où elle étoit plus étroite dans les hommes, & pressoit le poumon vers le bas, où la poitrine s'élargit peu-à-peu. Il falloit donc que le malade fît des efforts extraordinaires pour tirer sa respiration de la partie inférieure; vu que le haut étoit comprimé par ce corps étranger qui pressoit sur les bronches. De-là venoit aussi ce son rauque dont on a parlé. D'ailleurs le lobe droit n'étoit adhérant avec la plèvre que par en haut; au lieu qu'il s'étoit joint par le milieu avec ce corps étranger qui s'étoit porté de ce côté-là; ensorte que le poumon droit éprouvoit par-là un second empêchement dans ses fonctions.

Boërhaave essaya de séparer tout

ce corps des parties auxquelles il s'étoit uni. Cela fut impossible du moins en entier, par rapport au péricarde, aux poumons, & aux gros troncs des vaisseaux. Il le fit donc comme il le put. Malgré cela, cette masse pesoit sept livres moins un quart ; &, comme elle étoit légere proportionnément au volume, on peut juger de l'excès de sa grosseur. Tout ce corps étoit blanc comme neige ; il en suintoit çà & là un fluide laiteux, quand on l'entâmoit. Au reste, il formoit un corps particulier, où l'on ne voyoit de vaisseaux que celui auquel il s'étoit uni. Excepté la peau qui enveloppoit extérieurement le tout, on n'y en remarquoit aucune autre dans l'intérieur ; on n'y voyoit non plus ni trous ni cellules : si même on écrasoit entre les doigts un morceau de ce corps, il fondoit comme de l'huile grasse. C'étoit donc, suivant Boërhaave, un vrai *stéatome*.

Rien de plus singulier à voir que le déplacement de tous les visceres de la poitrine. Ce corps avoit poussé

le diaphragme vers le bas, & par-là avoit causé ce gonflement du ventre, que Boërhaave remarqua d'abord comme une chose singuliere. Le péricarde, uni au diaphragme, l'avoit suivi, & se trouvoit loin de sa place naturelle. Les vaisseaux sanguins qui sortent du péricarde, étoient aussi déprimés. Nous avons vu l'état des poumons.

Voilà donc un nouvel exemple de la misere humaine. Une humeur douce, grasse, innocente, a causé, par sa seule abondance, une maladie des plus étranges, & la mort, en se fixant en trop grande quantité sur des parties qui ne peuvent être nullement comprimées sans danger. On doit donc, dans les maladies extraordinaires, ne supposer que des causes tout-à-fait inconnues & cachées, que les histoires anatomiques fourniront peut-être les moyens d'expliquer probablement.

Il seroit à souhaiter, dit Boërhaave, que le génie d'un médecin expert pût découvrir l'origine d'un pareil mal, dès qu'il l'apperçoit;

qu'il pût ensuite empêcher cette graisse de se répandre en formant une telle masse. On pourroit espérer alors de prévenir les maladies qui en résultent; car il est impossible de résoudre & de dissiper ces stéatomes une fois formés, à moins que leur siége ne soit assez commode pour se prêter aux opérations manuelles. Boërhaave avoue qu'il ne connoissoit aucun(a)moyen pour empêcher un stéatome commençant de s'aggrandir; ce qui n'est pas possible à l'extérieur, le sera donc encore moins intérieurement. Toutes les fois, ajoute-t-il, que j'entends ces grands verbiageurs se vanter de pareille chose, je voudrois qu'ils guérissent des tumeurs squirreuses, des cancers occultes ou ouverts, des *mélicéris*, des stéatomes, par des moyens sûrs, & qu'ils nous donnassent ainsi des preuves de leur art: pour moi, j'ai vu que tous les ha-

(a) L'esprit de cochlearia, à la dose de XII jusqu'à XX gouttes, est quelquefois très-bon dans ce cas-là. On le prend dans ce qu'on veut.

biles médecins convenoient de leur insuffisance, & le faisoient avec une vraie douleur.

Il sembloit que Boërhaave pût essuyer de justes reproches de la conduite qu'il avoit tenue à l'égard du marquis, avant cette derniere maladie. Rien ne venoit plus à propos aux petits esprits toujours portés à la médisance plus que les vrais sçavans. Ceux de cette espece, qui liront ici cette description, croiront peut-être lui pouvoir reprocher, avec raison, que cette derniere maladie étoit la conséquence de la cure des hémorrhoïdes dont il avoit guéri le marquis. Mais il a répondu à ces sots juges, que les stéatomes ne peuvent pas venir de la guérison ou de la suppression des hémorroïdes; qu'il avoit guéri ces hémorroïdes, non par le feu, ni par le fer, ni par aucune opération externe, mais par des remèdes doux, émolliens, détersifs; que l'on n'avoit apperçu aucun signe de pléthore, quand l'écoulement hémorroïdal avoit commencé à diminuer. Enfin, dit-il avec sa

grandeur d'ame ordinaire, que chacun en juge librement & sincérement, j'ai décrit la maladie comme je l'ai vue.

Le médecin a donc, comme le mathématicien, fait exactement son devoir, quand il a prouvé qu'une difficulté est insoluble de quelque sens qu'on la prenne. Celui qui prouvera qu'une maladie est impénétrable, & par conséquent incurable, mérite autant d'estime que celui qui sçait reconnoître une maladie qui peut l'être, & la guérir (*a*).

(*a*) J'ai connu deux habiles médecins; l'un à Padoue, & l'autre en Suisse, qui m'ont dit que rien ne leur avoit inspiré tant de prudence & de réserve sur l'établissement du diagnostic & du pronostic dans les maladies, que la lecture de ces deux histoires de Boërhaave. Il falloit sa sagacité pour penser, dans ce cas-ci, qu'il n'y avoit aucun abcès interne. Quel mortel auroit présumé une excroissance d'une pareille grosseur, & de cette nature?

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage traduit de l'Allemand, qui a pour titre : *De l'Expérience en Médecine*, par M. Zimmerman. L'auteur apprend à bien apprécier l'Expérience en Médecine, de laquelle on n'a communément qu'une idée vague & peu juste. L'impression de cet Ouvrage ne peut qu'être utile. A Paris, ce 6 Mars 1770. LASSONE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur Philippe VINCENT, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *De l'Expérience en Médecine, par M. Zimmerman*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAU-

ses, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons, par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *trois années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur de MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de

nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause, plainement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le sixieme jour du mois d'Avril, l'an mil sept cent soixante-dix, & de notre Règne le cinquante-cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Regiſtré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 694. fol. 150, conforformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 11 Avril 1770.

Signé P. Fr. DIDOT, *le jeune, Adjoint.*